
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01168580 7



RABELAIS

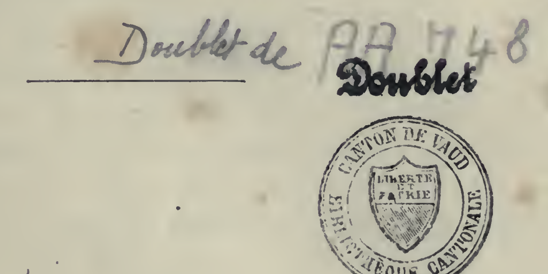
PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

ALFRED MAYRARGUES

RABELAIS

ÉTUDE

SUR LE SEIZIÈME SIÈCLE



PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1868


LIBRARY
AUG 16 1965
UNIVERSITY OF TORONTO

AVERTISSEMENT

Cette étude sur Rabelais a pour but d'expliquer son œuvre et d'en faciliter l'accès; elle s'adresse à tout le monde. Il nous a donc paru nécessaire que chacun pût lire sans effort, sans fatigue, les *citations textuelles*, extraites du *Gargantua* et du *Pantagruel*. Pour cela, nous avons imposé à Rabelais l'orthographe du dix-neuvième siècle. Nous en demandons pardon aux savants éditeurs de ses œuvres. Qu'ils gardent sévèrement la lettre des manuscrits, c'est leur devoir. Quant à nous, en citant Rabelais, nous désirons que le moins érudit puisse le lire, et s'étonne en trouvant cette lecture si facile et si claire. — D'ailleurs, n'imprime-t-on pas journellement tous les classiques du dix-septième siècle, avec l'orthographe moderne?

RABELAIS

> « Assez d'autres ont parlé du Rabelais bouffon, nous cherchons le Rabelais grave et éternel, et non le conteur grivois... »

Un grand Allemand, un grand homme, Goethe, conseillait aux Français de remonter jusqu'au temps de Marot, pour retremper comme à une source vive notre littérature expirante, notre langue décolorée. A la vérité, Goethe parlait ainsi alors que florissait la littérature du premier Empire ; il était un contemporain de Luce de Lancival et de Népomucène Lemercier. Mais ce conseil ne fut pas oublié, et ne le sera plus désormais. A côté de l'admirable siècle de Louis XIV, consacré par un classique respect, s'offrait toute une époque où se pressaient les hommes et les œuvres les plus dignes d'admiration : nous voulons parler du seizième

siècle, si vaste, si varié, si national en France, et sur lequel d'importants travaux ont déjà jeté la plus éclatante lumière. Toute une école de maîtres s'est passionnément attachée à l'étudier, à l'interpréter, sans s'arrêter à la puérile objection que la langue française ne s'est formée définitivement qu'au dix-septième siècle.

Il a fallu élargir le cadre des études classiques, et personne ne dénie plus, chez nous, le droit de cité littéraire aux écrivains qui ont vécu entre le temps de Villon et celui de Dubartas. Quels noms, du reste, que ceux de Clément Marot, de Calvin, de Ronsard, d'Agrippa d'Aubigné, de Montaigne!

Montaigne est connu, et peu d'écrivains ont, autant que lui, exercé la sagacité des critiques et des commentateurs; mais, si nous ne nous trompons, son succès est autant dû à sa langue merveilleusement originale qu'à sa philosophie commode : peut-être son indifférence en toute matière a-t-elle contribué à le faire goûter de tous. Montaigne, en effet, prend les choses telles qu'elles sont, sans s'inquiéter de la façon bonne ou mauvaise dont va le monde, ne cherchant jamais si l'on peut trouver mieux que ce qui lui convient à lui-même. Type du plus parfait égoïsme, malgré son amitié pour la Boétie, Montaigne est l'homme qui doit plaire dans tous les temps; il devait surtout

ravir une génération aussi peu enthousiaste que la nôtre.

Loin de nous la pensée de marchander à ce génie l'admiration la plus vive, mais à côté de lui s'élève une pléiade d'écrivains : c'est Calvin, le grand prosateur français, c'est Regnier de la Planche, c'est Chaumedez, le traducteur de Guicciardini, ce sont les auteurs de la *Ménippée* et Agrippa d'Aubigné, pour ne citer que ceux-là. Combien y a-t-il de gens en France, même parmi ceux qui ont des lettres, qui ne connaissent que le titre de la *Satire Ménippée!* Bien mieux, il n'y a pas longtemps qu'un candidat à l'Académie française faisait don à la Fronde de cette œuvre magistrale et virile, comme si la Fronde avait jamais produit autre chose que des chansons.

La *Satire Ménippée* est française, et c'est déjà un titre; à peine, cependant, la cite-t-on dans nos colléges et dans nos écoles. On nourrit l'esprit des enfants de Discours choisis, de *Conciones* grecs et latins. Rien de mieux sans doute que de leur apprendre, dans Thucydide et dans Tite Live, l'art de bien penser et de bien dire; mais, à côté de ces modèles de l'intelligence antique, pourquoi ne pas faire une place à la harangue de d'Aubray, ce chef-d'œuvre de P. Pithou? Nous connaissons ou croyons connaître les gens du Forum et de l'Agora, et nous n'avons pas su trouver des modèles achevés d'é-

loquence politique dans le livre national de la *Ménippée*? Livre plein de courage civil, de bon sens, de patriotisme, où éclate la haine de l'étranger, de la superstition, du fanatisme. Non, ces discours, écrits dans une langue mâle et toujours belle, n'ont pu vieillir. Les auteurs de la *Ménippée* sont toujours jeunes, comme l'est Agrippa d'Aubigné, leur contemporain.

Celui-là est encore une victime du fameux adage de Boileau :

Enfin Malherbe vint, et le premier en France, etc.

Pour n'avoir point fait l'ode à Duperrier, d'Aubigné n'en est pas moins un maître. Historien, poëte, romancier, diplomate et soldat, que n'a-t-il pas fait, vu, raconté? Faut-il écrire d'une plume de fer l'histoire de son temps, flétrir les crimes des grands, les hontes des petits, frapper d'un fouet sanglant les Messalines mâles et femelles, d'Aubigné est là avec sa verve furieuse et son indomptable énergie.

Entre tous ces écrivains surgit une étrange et puissante figure, c'est Rabelais qui fut fort parmi les forts. Génie universel et cœur immense, Rabelais est le plus haï comme le plus aimé de tous ceux qui écrivirent jamais dans notre langue. Et la haine

n'est pas près de s'éteindre, car récemment une plume illustre, qui n'est pas celle d'un fanatique, la traduisait en épithètes fangeuses. Est-ce parce que Rabelais a prêché le bien et poursuivi le mal sous toutes ses formes? est-ce parce qu'à la face d'un monde de préjugés et de barbarie, il a bâti son *Pantagruel*, cette œuvre hardie et fière? Cependant, Rabelais est, à coup sûr, l'auteur français le moins connu en France. Disons, en passant, quelle place il a dans l'admiration des étrangers qui savent notre langue. Pour la plupart des lecteurs français, Rabelais n'est qu'une sorte de bouffon littéraire, un Scarron plus largement taillé, mais plus graveleux, si possible, que l'auteur du *Roman comique*. Heureux quand on n'en fait pas un ivrogne, et si nous osons écrire le mot, l'égoutier de la langue française ainsi que l'appelait naguère un grand poëte.

Chose singulière, on refuse à Rabelais ce que l'on accorde à Brantôme; on ne veut pas le faire bénéficier de la crudité de langage, de la liberté de mœurs du seizième siècle. Nous connaissons tous Brantôme, qui, dans ses *Dames galantes*, est vicieux de propos délibéré, badin même, pour employer une épithète caractéristique. Il est vrai que Brantôme n'a été qu'un amusant conteur; si Rabelais l'avait imité, il n'aurait pas d'ennemis. Mais Rabelais, grand esprit, redresseur d'abus et d'injustices, bienfaisant comme ses bons géants, Rabelais a

soulevé des colères implacables. Il a voulu être le médecin des âmes, à une époque de malaise ; il a voulu consoler par le rire ceux qui souffraient et pleuraient, les grands comme les petits, et son génie a été méconnu et outragé.

Rabelais apparut à une de ces époques de mouvement et d'incertitude où l'occasion est belle pour les audacieux qui veulent se faire place parmi les premiers.

C'était au temps où le souffle de la Renaissance ranimait l'Europe. Tout palpitait, tout était ému dans ce vieux monde du moyen âge. Après un sommeil de plusieurs siècles, il se débarrassait de ses langes et s'essayait à la vie nouvelle.

L'Italie avait eu l'insigne honneur d'être à la tête du mouvement. Grâce à ses savants et à ses artistes, qui recueillaient des Grecs exilés l'héritage de l'antiquité, cette terre prédestinée redevenait la maîtresse du monde. Les autres nations la suivirent dans la carrière, les unes lentement, les autres d'un pas plus rapide. Mais la France ne fut pas la dernière ; Louis XI avec ses presses, Villon, Monstrelet et Commines, la fleur de notre littérature au seizième siècle, nous montrent qu'elle aussi, avait entrevu sur son horizon l'aurore de la Renaissance. Elle dut cet avantage au-

tant à son voisinage de l'Italie qu'à la sympathie séculaire qui unissait les deux races. Dans les premiers temps de l'histoire, nous voyons nos aïeux passer les Alpes, et aller volontiers s'établir au milieu des peuples de la Lombardie; ils y firent souche de héros. Plus tard, les alliances les plus recherchées par nos rois étaient celles des maisons princières d'Italie. Les relations étaient donc constantes de peuple à peuple ; et si au moyen âge elles n'étaient pas toujours amicales, la faute en fut à l'esprit du temps plutôt qu'aux peuples eux-mêmes.

Quand la guerre nous porta chez les Italiens, on vit un phénomène bien remarquable : l'instinct sociable de la race gauloise triomphait de l'hostilité de ceux que nous envahissions. Vous souvient-il du récit merveilleux que fait le plus national de nos historiens [1] de la découverte de l'Italie par Charles VIII? Ne vous semble-t-il pas lire l'entrée en Italie de l'une de nos armées de la République? Les chevaliers de Charles VIII, comme son infanterie gasconne, se croyaient chez eux dans ce divin pays ; ils étaient subjugués par la grandeur de cette nation, toujours majestueuse malgré ses malheurs, et charmés par son éternelle beauté.

C'est alors que commença, entre les envahisseurs

[1] Michelet, *Renaissance*.

et les vaincus, cette amitié qui devait être si précieuse à la France du seizième siècle.

Les armées de Charles VIII, de Louis XII, de François Ier, n'avaient apporté à l'Italie ni le calme, ni le bonheur, mais elles en remportèrent les germes d'une rénovation intellectuelle et morale. L'échange forcé d'idées et de sentiments qui s'établit entre les deux pays, hâta chez nous l'éclosion de la Renaissance. Toujours lente dans ses évolutions, parce qu'elle ne procède que par bonds, la France eût pu, sans cela, attendre longtemps l'heure du réveil.

Mais rien n'arrêta plus le courant civilisateur qui traversait les défilés des Alpes. Chaque jour, avec chaque voyageur, entrèrent chez nous les richesses philosophiques et littéraires de l'Italie. Nos pères avaient l'intelligence viv ; ils sentaient que le bien leur arrivait, et qu'ils ne pouvaient rester en arrière, quand l'Europe entière marchait à la conquête de l'avenir. Les savants étrangers, grecs et italiens, reçus avec transport en France, retrouvaient là une patrie nouvelle à aimer, et d'enthousiastes disciples qui leur tendaient les bras. En même temps la Presse, « l'instrument divin » de la civilisation, bouleversait le vieux monde.

Nous n'étions déjà plus les disciples, mais les rivaux de l'Italie. De tous côtés s'élevaient des imprimeries que pouvaient nous envier Bâle et Ve-

nise. A Paris, à Lyon, les Estienne, les Dolet, poëtes, érudits, imprimeurs, rendaient la vie aux œuvres du passé, ou éternisaient celles du présent. « Dans le transport jamais calmé d'une activité « haletante, on exhumait de la terre, de la poudre « des vieux dépôts, médailles et monnaies, bas-« reliefs, manuscrits de toute sorte, médecine, « géographie, poésie, mœurs, usages domestiques, « toute la vie de l'antiquité. Bons humanistes! qui « leur refusera ce nom en les voyant embrasser « d'un si impartial amour tout ce qu'on pouvait « savoir alors, tout peuple, tout âge et tout Dieu, « toute langue et toute humanité[1]. »

C'était une transformation complète de l'esprit français, longtemps renfermé dans l'enceinte étroite de l'école. On abandonnait la vieille Sorbonne et son enseignement barbare; on délaissait les interprètes des anciennes doctrines, et elles retombaient dans la poussière d'où elles n'auraient jamais dû sortir. La foule courait avidement, race nouvelle, aux sources de la nouvelle science. On s'empressait aux cours d'hébreu, de grec, des Jean Lascaris, des Vatable, des Aléandre, maîtres illustres, considérés comme des apôtres; et la presse reproduisait à l'infini leurs doctrines et les semait à tous les vents du ciel.

[1] Michelet, *Renaissance*, p. 205.

Laissons parler ici un de ceux qui avaient conduit le mouvement triomphant de la science, acteur et spectateur en même temps, dans cet admirable drame de la Renaissance.

« Maintenant toutes disciplines sont restituées, les « langues instaurées[1] (sans lesquelles c'est honte « qu'une personne se dise savant), hébraïque, chal-« daïque, latine : les impressions tant élégantes et « correctes en usage, qui ont été inventées de mon « âge par inspiration divine, comme à contrefil « l'artillerie par suggestion diabolique. Tout le « monde est plein de gens savants, de précepteurs « très-doctes, de librairies très-amples ; et m'est « avis, que ni au temps de Platon, ni de Cicéron, ni « de Papinien, n'était telle commodité d'étude qu'on « y voit maintenant. Et ne se faudra plus doréna-« vant trouver en place, ni en compagnie, qui ne « sera bien poli en l'officine de Minerve. Je vois les « brigands, les bourreaux, les aventuriers, les pa-« lefreniers de maintenant, plus doctes que les « docteurs et prêcheurs de mon temps.

« Que dirai-je ? les femmes et filles ont aspiré « à cette louange et manne céleste de bonne doc-« trine. Tant y a, qu'en l'âge où je suis, j'ai été « contraint d'apprendre les lettres grecques, les-« quelles je n'avais méprisées comme Caton, mais

[1] Renouvelées.

« je n'avais eu le loisir de comprendre en mon « jeune âge. Et volontiers me délecte à lire les Mo- « raux de Plutarque, les beaux Dialogues de Platon, « les monuments de Pausanias, et antiquités d'A- « thenœus[1]..... »

Ce grand travail de la Renaissance n'était pas le seul à agiter les cœurs et les esprits. En même temps, un événement immense changeait presque la face de l'humanité.

La Réformation éclatait en vingt endroits différents. En Allemagne, en Suisse, en France, en Écosse, à la voix des Luther, des Calvin, des Knox, se levaient de nombreux prosélytes; les humbles et les petits d'abord, car toute réforme a cela de singulier qu'elle effarouche les grands, comme s'ils avaient des doutes sur la légitimité de leur grandeur. Puis les grands eux-mêmes, séduits, devenaient humbles devant ces puissants apôtres, et dépassaient en zèle et en ardeur les premiers convertis.

La Réformation, dans son origine, fut la révolte de la raison contre la doctrine, la protestation de la conscience libre contre les chaînes de la théologie; elle sapait le vieux catholicisme romain, et ses fils

[1] *Pantagruel*, II, VIII, *passim*.

étaient implacables dans leur œuvre de destruction. On put se demander un instant si le paganisme de l'Église de Léon X ne succomberait point sous leurs coups. Rome, à vrai dire, n'eut pas aussi bon marché de ces nouveaux ennemis ; le péril était instant, la situation plus grave que ne l'avait cru Léon X dans sa légèreté.

L'Église l'envisagea de la sorte, et, suivant son usage, elle sut intéresser à ses dangers les puissants et les rois. Prêtres et souverains renouvelèrent leur alliance éternelle, fatale à la liberté humaine. Seuls, quelques princes de l'Allemagne du Nord comprirent de quel secours leur serait la religion nouvelle dans l'œuvre de leur émancipation vis-à-vis du saint-siége et de l'Empereur; seuls ils la protégèrent quelque temps.

A son aurore, la Réformation fut grande et philosophique; Henri VIII ne l'avait pas encore compromise, en se transformant en pape d'Angleterre, et le bûcher de Michel Servet n'avait pas déshonoré Genève et la religion de Calvin. Dès lors, tous les hommes éminents du seizième siècle, croyants ou sceptiques, se trouvèrent engagés dans le mouvement et dans les grandes querelles qu'il engendra. Querelles fécondes s'il en fut, malheureusement sanglantes par la suite. Deux camps se formèrent, celui du passé, celui de l'avenir, et dans les deux, même passion, même acharnement, sou-

vent même génie; des deux côtés, production incessante, l'œuvre répondait à l'œuvre, le livre au livre, le pamphlet au pamphlet.

C'est cette guerre acharnée des opinions qui fait la grandeur du seizième siècle, et le rendrait le plus admirable de l'histoire du monde, s'il n'y avait pas eu un dix-huitième siècle. Rien d'ordinaire, rien de modéré dans ces temps; c'est l'excès en tout et partout, dans le talent comme dans la vertu, dans le dévouement comme dans le crime.

Les sublimes inventeurs y coudoient les plus obstinés routiniers, et les génies bienfaisants se heurtent continuellement à ces monstres qui n'ont d'humain que la figure. C'est Raphaël, c'est Léonard de Vinci, c'est Michel-Ange; mais ce sont aussi Alexandre VI, Ibrahim, Machiavel, Philippe II. A côté des grandes doctrines de tolérance et de liberté, à côté des alliances de François I[er] avec l'Orient, c'est l'Inquisition avec son ministre le duc d'Albe, ce sont les massacres des Pays-Bas, les auto-da-fé, la Saint-Barthélemi, le régicide religieux.

Voilà le théâtre sur lequel devait se produire Rabelais, voilà le tumulte au milieu duquel il allait édifier son œuvre. Il ne fallait rien moins que des temps aussi grandioses et une scène pareille à cet homme qui avait tout deviné avant la postérité, et résumait son siècle en le devançant.

Nous ne savons rien de certain sur la vie de Rabelais, que le temps et l'admiration des hommes ont transformé en personnage de légende. A part la tradition, à part les quelques indications que donne son œuvre elle-même, nous n'avons sur lui que de vagues renseignements.

Rappelons seulement qu'au début de ce grand seizième siècle, peut-être en 1483 (?), Rabelais naquit et fut « nourry jeune au jardin de France, c'est « Touraine[1] » dans ce beau pays où la pure langue française est parlée par tous, riches et pauvres, paysans et citadins. Il suffit de parcourir les rives de la Loire pour sentir combien ce climat égal, cette terre fertile, doivent rendre aux Tourangeaux la vie facile et heureuse. De belles plaines, des eaux limpides, pas de montagnes, mais de souriantes collines qui doucement descendent vers le fleuve.

Chinon fut sa patrie; « Chinon, ville insigne, « ville noble, ville antique, voire première du « monde[2], » était la capitale d'un vrai pays de Cocagne, et l'auberge de la *Lamproie*, tenue par le père de Rabelais, jouissait d'une haute réputation dans la contrée. Nous nous figurons assez volontiers Rabelais enfant, ayant en germe cette jovialité qu'il immortalisa, et assistant à des

[1] *Pantagruel*, II.
[2] Ibid., IV.

festins homériques qui frappèrent sa jeune imagination. Cette vie grasse, si nous osons risquer le mot, dut déterminer les penchants de son exubérante nature.

Il paraît cependant que Rabelais fut élevé à la campagne, et qu'à son retour des champs, son père, bourgeois intelligent et riche, s'empressa de l'éloigner des « beuveurs très-illustres » qui hantaient la salle de la *Lamproie*. L'adolescent fut confié aux savants bénédictins de Seuillé, chez lesquels il commença son éducation. De leurs mains, il passa au couvent de la Basmette, où grandissant et s'instruisant, il se créa quelques amitiés de collége qui devaient lui être utiles dans la suite. C'est là aussi qu'il prit la haine de la règle ; insupportable à tout esprit vif et aventureux, elle dut lui peser plus qu'aux autres.

La carrière ecclésiastique était néanmoins la seule ouverte aux hommes bien doués qui n'avaient pas la chance d'être nés parmi les privilégiés. On pouvait, avec des talents, se faire une situation dans l'Église, et c'est à quoi songèrent les parents de Rabelais quand ils le destinèrent à y entrer. Vers 1511, à l'âge de vingt-huit ans, le jeune étudiant reçut les ordres à l'abbaye de Fontenay-le-Comte. Au milieu de ces cordeliers ou franciscains, qui étaient loin de ressembler aux bénédictins, ses premiers maîtres, Rabelais, dé-

voré de la soif d'apprendre, put néanmoins terminer des études qu'il avait à peine ébauchées à la Basmette. Le goût des lettres anciennes se répandait en France et devenait dominant. Avec quelques amis, Rabelais étudia le grec et le latin et ne tarda pas à se faire un nom parmi les érudits. Il aimait de passion l'étude du grec, qui lui devint familier, et lui valut l'honneur d'entrer en correspondance réglée avec le savant Guillaume Budé, qui le prit en singulière affection.

Comme Budé, Rabelais fut sans doute réduit à ses seules ressources, tant les moyens d'étude étaient alors imparfaits et insuffisants. Nous pouvons rapporter à cette époque le début de ses relations avec le savant légiste Tiraqueau, Pierre Amy, un moine éclairé, et avec les frères Du Bellay dont le nom reviendra sans cesse dans le cours de ce travail, et dont l'amitié constante lui fut si précieuse. L'affection de ces hommes d'élite devait le sauver plus tard; en attendant, elle lui adoucissait les ennuis de la vie monacale. Il n'avait pas seulement à vaincre la tristesse du cloître qui pesait terriblement au fils du maître de la *Lamproie*.

Il nous est permis de juger, par quelques sermons du temps, du degré d'instruction ou plutôt d'ignorance des moines du quinzième siècle; à part quelques esprits distingués, rares et perdus dans la foule, à part les bénédictins, les moines étaient gé-

néralement ignares et grossiers. Nous renvoyons à l'histoire de Luther, et aux différents mémoires du temps, ceux qui veulent être édifiés sur la valeur intellectuelle et morale du clergé régulier à cette époque. On répète partout que les sciences et les arts bannis par la barbarie s'étaient réfugiés dans les couvents, et on fait honneur aux moines d'avoir conservé la tradition des grandes études anciennes. Sans doute, au moyen âge, ils rendirent les plus importants services à la civilisation, et nous n'avons garde d'oublier ni de méconnaître le magnifique rôle que joua l'Église dans ces jours de malheur. Mais, l'esprit monastique se transformant avec le temps, on avait vu s'effacer et disparaître sous une foule de gloses et de commentaires la pure doctrine de l'antiquité.

Elle était à retrouver vers l'an 1500, et c'est à quoi travaillait la Renaissance. Il n'en est pas moins vrai que tout esprit supérieur qui surgissait dans les cloîtres avait à choisir entre deux partis : ou se révolter, ou plier hypocritement et se laisser écraser sous la règle.

Les audacieux prenaient le premier parti, séduisant mais plein de périls, et travaillaient à leur propre émancipation; c'est ce que fit Rabelais :

« Semblablement un moine (j'entends de ces pa-
« resseux moines), ne laboure comme le paysan,
« ne garde le pays comme l'homme de guerre, ne



« guérit les malades comme le médecin, ne prê-
« che ni endoctrine le monde comme le bon Doc-
« teur évangélique et pédagogue, ne porte les com-
« modités et choses nécessaires à la République,
« comme le marchand ; c'est la cause pourquoi ils
« sont de tous hués et abhorrés.

« — Mais, dit Grandgousier, ils prient Dieu pour
« nous.

« — Rien moins, répondit Gargantua ; le vrai
« est qu'ils molestent tout leur voisinage, à force
« de trinqueballer leurs cloches.

« — Mais, dit le moine, une messe, unes matines,
« unes vêpres bien sonnées sont à demi dites. Ils
« marmonnent grand renfort de légendes et psaumes,
« nullement par eux entendus. Ils comptent force
« patenôtres, entrelardées de longs *Ave Maria*, sans
« y penser ni entendre. Et ce, j'appelle moque-
« Dieu, non oraison. Mais ainsi les aide Dieu,
« s'ils prient pour nous, et non par peur de perdre
« leurs miches et soupes grasses. Tous vrais chré-
« tiens de tous états, en tous lieux, en tous temps,
« prient Dieu, et l'esprit prie et interpelle pour
« eux, et Dieu les prend en grâce[1]. »

Au milieu de cette tourbe ignorante, représentez-vous Rabelais se livrant à ses chères études, lisant ses manuscrits grecs et latins, reconstituant des

[1] *Gargantua*, XL.

textes, recherchant l'esprit sous la lettre incorrecte et souvent menteuse des copies. Rabelais était savant, et par cela même, suspect à son entourage. Tout livre écrit dans une langue autre que l'affreux latin des moines, était du grimoire et sentait le fagot. Le diable seul avait pu tracer de sa griffe les caractères mystérieux du grec et de l'hébreu. On regardait avec méfiance et colère, ce travailleur solitaire, qui, de son côté, méprisait ses compagnons de captivité.

Un de ses plus illustres contemporains, Érasme, avait eu, comme lui, à subir toutes les amertumes de la vie de couvent avant d'arriver à la gloire dont il jouit encore. Érasme, chez les moines de Stein (?), charmait par d'incessants travaux l'isolement et l'oisiveté du cloître. Comme Érasme, Rabelais subit les haines, les jalousies des moines, et peu s'en fallut qu'il ne fût, dès le début de sa carrière, un martyr de la science. La correspondance de Budé nous renseigne du reste suffisamment sur cette époque de sa vie. Il paraît certain que Rabelais et son compagnon, Pierre Amy, étaient non-seulement inquiétés, mais subissaient, pour la moindre infraction, la rude discipline du couvent. Heureux quand on ne les privait pas de travailler ensemble.

Grâce à son caractère gai et sociable, à la portée de ses travaux, Rabelais avait su se faire au dehors des amis puissants. Il avait augmenté le nombre

de ceux qui, séduits par son esprit, s'intéressaient à ses études. C'étaient entre autres, André Tiraqueau, « le bon, le docte, le sage, le tant humain et tant équitable Tiraqueau,[1] » magistrat éminent et influent, lieutenant général à Fontenay; c'étaient les frères Du Bellay, guerriers et prélats, illustres à plus d'un titre.

Les relations de Rabelais avec l'extérieur éveillèrent l'envie des moines, tout autant que les irritait son éclatante supériorité. Tous le haïssaient au couvent, ses frères et ses supérieurs. Il est, du reste, assez probable que son esprit vif et libre, ses saillies gauloises, lui avaient fait beaucoup d'ennemis. La légende est prolixe à cet endroit, et elle s'étend avec complaisance sur les tours que le malin Tourangeau joua à ses confrères en moinerie. Nous ne croyons pas utile de nous y trop arrêter; bornons-nous à dire, d'après elle, que, pour un motif quelconque, Rabelais fut, un beau matin, jeté dans les souterrains du couvent. On ne sortait pas facilement de l'*in pace* quand on avait le malheur d'y tomber, et le frère n'était pas de ceux qui font croire à leur repentir ou reviennent réellement à résipiscence.

Il ne fallut rien moins que l'intervention de ses puissants amis et la main même de Tiraqueau,

[1] *Pantagruel*, IV (Prologue).

lieutenant général du bailliage, pour le tirer des oubliettes du couvent. L'excellent magistrat l'arracha, dit-on, littéralement des griffes des moines, qui semblaient pressentir tout le mal qu'allait leur faire cet esprit révolutionnaire.

Ces débuts dans la vie du cloître n'avaient rien qui encourageât Rabelais à demeurer dans les ordres réguliers en qualité de simple moine. D'ailleurs son érudition, déjà considérable, l'avait mis en relations avec quelques personnages influents de la cour de Rome. Vers 1524, nous le voyons, avec la permission du pape Clément VII, passer dans l'ordre des bénédictins. Ces savants religieux étaient plus dignes de lui, et leur règle moins austère lui permettait de se livrer tranquillement à ses chères études profanes. Il prenait en même temps le titre de chanoine régulier de Maillezais, que lui valut la protection de son ancien ami, Geoffroy d'Estissac; le noble prélat occupait alors le siége épiscopal de cette petite ville du Poitou.

L'évêque lui permit aussi de rentrer dans le siècle et de renoncer absolument à la vie et à la contrainte du monastère. A partir de ce moment, Rabelais appartient à la société. Nul n'était mieux que lui en situation d'y trouver des sujets d'observation et d'étude; tenant à la bourgeoisie par son père et ses proches, ayant un pied dans les châteaux des nobles, dans les palais des prélats, étant

à la fois prêtre et savant, il put faire de tous côtés une ample moisson d'observations. Nous verrons comment il mit en œuvre ce qu'il avait recueilli sur sa route.

Chez Geoffroy d'Estissac, à qui les grandeurs de l'épiscopat n'avaient pas fait oublier son camarade de la Basmette, Rabelais était une sorte de secrétaire, de familier ; cette situation, dans la maison d'un prélat éclairé et aimant les lettres, lui permit d'augmenter encore le nombre de ses amis. L'évêque de Maillezais résidait tantôt dans son château de Legugé, tantôt au prieuré de l'Ermenaud : ces deux riches domaines plaisaient fort à Geoffroy d'Estissac, qui s'y entourait volontiers des hommes les plus remarquables de son époque.

La vie devait donc être douce à Legugé ; mais l'humeur vagabonde de Rabelais, son besoin continuel de mouvement, l'empêchèrent d'y séjourner longtemps. D'après les conjectures tirées de la tradition et quelques renseignements plus positifs, on peut fixer à peu près la date de son établissement dans la famille des Du Bellay. Il quitta Geoffroy d'Estissac pour résider auprès des seigneurs de Langeay, hommes d'État, guerriers, poëtes et savants, qui étaient alors à la tête de la société française autant par leurs vertus que par leur intelligence.

Dans leur magnifique château de Glatigny, re-

construit à grands frais, les cinq frères Du Bellay et en particulier Guillaume, le grand capitaine, rappelaient, par leur luxe et la distinction de leur existence, les princes italiens du temps. Nous aimons cette grande figure de Guillaume, « le sei-« gneur de Langeay, comme l'appelle Brantôme, qui « certes a été un grand sage et très-politicq capi-« taine ; aussi avait-il les deux, l'épée et la plume, « qui ayde fort à parfaire un grand capitaine, en-« core que nous en avons vu force grandz, qui « n'ont eu savoir, ni demy, non pas même qui sa-« vaient signer leur nom. » Et plus loin, rendant justice à l'écrivain : « Le livre qu'a fait monsieur « de Lang..y sur l'art militaire, le fait connaître « autrement capitaine que ne fait Machiavel, celui « qui en a escrit. »

L'éloge n'est ni mince, ni commun ; mais Guillaume était un des hommes les plus habiles de l'entourage de François Ier ; général et diplomate, il fut aussi, chose très-rare, un des plus fidèles amis du roi, et des plus honnêtes.

Dans ces temps où un reste d'esprit féodal laissait encore dans le vague les rapports du roi et des seigneurs, où la féodalité se débattait encore, l'exemple fâcheux du connétable de Bourbon rendait plus dignes d'éloges ceux qui n'abandonnaient pas le parti du roi et de la France.

Aussi, voyons-nous Guillaume de Langeay, l'œil

toujours ouvert sur les projets des ennemis de François I[er], l'avertissant de ce qui se tramait contre sa couronne en Picardie, lui communiquant les plans des ennemis, alors qu'il était ambassadeur de France en Piémont. Il avait gagné la confiance absolue du roi, qui admirait beaucoup cette intelligence politique et le laissait partout agir à sa guise pour le bien de l'État. Car, malgré ses brillantes qualités, peut-être même à cause d'elles, Guillaume n'avait jamais pu se décider à être un courtisan. L'étiquette naissante de la cour de France devait gêner ce brave seigneur, « qui ne sçait ni « quand le roy se lève, ni quand le roy se couche, « mais il sçait bien où sont les ennemis [1] » Quelle plus belle louange que cette phrase toute romaine?

Habitué à vivre chez lui sans contrainte, le seigneur de Langeay revenait toujours avec bonheur à son château de Glatigny. Pour se reposer des fatigues des guerres et des ambassades, il se livrait à l'étude ; nul doute que la vaste érudition et la mémoire de Rabelais ne fussent d'un puissant secours à l'homme d'État, quand il écrivait dans la retraite ses fameuses *Ogdoades*. On sait que ce livre, dont Montaigne accuse la partialité envers François I[er], fut, par ordre du roi, traduit du latin en français.

[1] Brantôme.

Il est probable que Rabelais prêta à ces travaux le secours de sa plume élégante, ainsi que sa science approfondie de la langue latine ; il rendait les mêmes services littéraires à Jean Du Bellay, le cardinal diplomate, sur le compte duquel nous aurons souvent à revenir. Ce « maistre homme, quelque « prélat qu'il fust[1], » avait du premier coup deviné la valeur de Rabelais, et avait songé à se l'attacher. En effet, toute sa vie durant, il l'entoura de sa protection. Les affaires politiques dans lesquelles le cardinal se trouve engagé, ses voyages, ses missions continuelles, prouvent qu'il n'y a rien d'exagéré dans les éloges que lui donne Brantôme.

Ambassadeur de France en Angleterre, peu s'en fallut qu'il ne mît un obstacle sérieux à la consommation du schisme anglican. Nous le retrouverons, du reste, mêlé à toutes les grandes affaires de son siècle, presque jusqu'à la fin de sa vie.

Tels étaient les personnages dans la familiarité desquels vivait Rabelais, tel était le milieu dans lequel se développaient ses facultés. Et cependant, il y avait alors loin, plus loin qu'on ne le suppose, d'un prêtre de campagne, fût-il homme de génie, à un ambassadeur et à un général des armées du

[1] Brantôme.

roi. Rabelais était dans cette noble maison, ce qu'on appela longtemps, en France, un domestique, mot bien détourné depuis, de son sens primitif. Il devint encore plus précieux à ses hôtes, quand il eut ajouté à son bagage l'étude des sciences naturelles, et en particulier, la connaissance de la médecine.

Littérateur érudit, intelligent médecin, il rendait aux Du Bellay des services véritables et multiples. Ils se l'attachèrent d'une façon plus complète, en lui donnant la cure de Souday, voisine et dépendante de Glatigny. Voilà Rabelais, médecin des âmes et des corps, exerçant son art sur un bien modeste théâtre qui eut cependant pour lui un grand avantage ; il lui permit de vivre dans une solitude relative. Les quelques années qu'il passa à Souday, loin du tumulte et du bruit, mûrirent son génie, le forcèrent à se concentrer et à acquérir ainsi plus de force et de profondeur.

Nous parlons de tumulte, car, pendant que Rabelais parcourait ces différentes résidences, les événements marchaient à pas de géant. La Réformation, dont nous avons signalé l'aurore, mettait le feu aux quatre coins de la France. Timides dans l'origine, alors que les nouvelles doctrines n'avaient rien de fixe et d'arrêté, les réformateurs devenaient de jour en jour plus audacieux ; ils parlaient de leurs droits, et réclamaient leur place au soleil. La Réforme avait gagné chez nous du

terrain avec cette rapidité qu'acquièrent une fois lancées les idées de liberté intellectuelle et de liberté de conscience. Il n'est pas sans intérêt de rappeler ici que des Français avaient devancé Luther, et que le savant et vertueux Lefèvre d'Étaples, Fabri, avait le premier donné le signal d'une réaction contre le catholicisme de Rome. Des versions, des commentaires du Nouveau Testament avaient été ses débuts dans cette guerre d'idées ; plus tard Lefèvre avait soulevé des tempêtes à la Sorbonne, en recommandant, dans son *Épître exhortatoire*, la lecture des livres saints en langue vulgaire. Cet homme doux et énergique, presque oublié de nos jours, bien que l'Église réformée de France lui doive tant, avait compris et proclamé, dans son Commentaire sur saint Paul, la nécessité des œuvres pour le salut. Les ouvriers de Meaux avaient été ses premiers disciples ; il devait en avoir bientôt de plus marquants.

Tous les gens éclairés de cette époque, les hommes engagés dans le mouvement de la Renaissance, ne pouvaient qu'applaudir à ces doctrines nouvelles et hardies ; ne paraissaient-elles pas naître de la lutte de la raison humaine contre le fanatisme? Pendant quelque temps du reste, ce ne furent que des discussions d'école à école ; la théologie était la reine du camp; les disputes étaient purement théoriques ; il n'y avait que des thèses

d'échangées : tout se passait entre novateurs et conservateurs.

Cependant les passions, inévitables compagnes de pareils débats, commençaient à fermenter, les menaces n'étaient encore que sourdes; mais l'intrigue s'agitait dans l'ombre; des mains invisibles s'appliquaient à fermer aux apôtres de la Réforme le cœur et les oreilles du roi, bien qu'il fût encore le maître chez lui. On crut, en effet, que la toute-puissance était au Louvre, jusqu'au jour où un roi de France fut forcé de fuir devant un mouvement religieux, et périt sous le pieux couteau d'un moine jacobin. Malgré cette opposition latente, malgré tant d'obstacles qui surgissaient de tous côtés, peut-être la Réforme eût-elle triomphé de ses ennemis, sans une nouvelle complication.

Ce fut l'alliance des Sorbonnistes avec les parlementaires, les uns défenseurs du dogme, les autres gardiens de l'ordre dans l'État.

Jusque-là, le roi n'avait pas vu les novateurs d'un œil défavorable, car il se produisait, à la cour de France, le même phénomène que l'on a remarqué sous Louis XIV. Les écrivains et les penseurs jouissaient d'une liberté absolue; toute question était bonne à traiter, tant qu'ils ne s'attaquaient pas directement à la majesté royale. Le champ des querelles religieuses et mêmes politiques était ouvert à tout venant. Peu importait en apparence à

François Ier que Lefèvre, un docteur en théologie, eût découvert une nouvelle explication des textes sacrés. Disputes de moines, avait dit un pape homme d'esprit; disputes de moines, répétait le roi chevalier.

Aussi, loin d'inquiéter les réformateurs, il se sentait plutôt attiré vers eux par l'éclat qui les entourait et le bruit qui se faisait autour d'eux.

Qui sait si l'exemple d'Henri VIII ne l'avait pas séduit? Il avait essayé de faire venir à sa cour Érasme, de même qu'il y avait appelé Léonard de Vinci et nombre d'autres hommes qui faisaient cortége à sa gloire.

La tolérance de François Ier n'était peut-être aussi que de l'indifférence à l'endroit de l'Église de Rome, cette mère qu'ont si souvent malmenée ses fils aînés ; mais ce qui est plus certain, c'est qu'il était maintenu dans ce sentiment par sa sœur Marguerite. La *Marguerite des Marguerites*, cette noble créature, que le cœur avait faite reine autant que le sang, était le bon génie du roi.

Longtemps elle conserva sur lui cette bienfaisante influence, qui contre-balançait très-heureusement pour le pays et le souverain le pernicieux voisinage de Louise de Savoie. La reine mère, le chancelier Duprat, ne sont-ils pas les deux personnages que l'on rencontre fatalement à côté de François Ier, dès qu'il est coupable ou malheureux?

Le roi, que Marguerite avait d'abord dominé, finit par flotter, hésitant entre sa sœur et sa mère ; les courtisans suivaient pieusement les mouvements du roi, et penchaient avec un zèle égal tantôt vers la Réforme, tantôt vers les doctrines de Rome.

Dans ce conflit, l'attitude du parlement était plus nettement dessinée. Ce corps judiciaire, dont la secrète ambition était de se mêler aux affaires de l'État, de compliquer son importance judiciaire d'attributions politiques, était là, guettant l'occasion de jouer un rôle plus actif dans les affaires publiques. Dès les commencements de la Réforme, les rusés bourgeois avaient pressenti qu'il sortirait pour eux quelque chose de cette agitation ; et l'auguste compagnie songeait à exploiter à son profit les troubles qui ne pouvaient manquer de suivre de tels mouvements dans les idées. Il était permis de supposer que des légistes, gens d'élite pour la plupart, ne se tromperaient pas sur la portée de la Réforme, et que, sans s'associer directement à ce mouvement d'émancipation, ils le favoriseraient tacitement.

Loin de là, car ces légistes étaient des privilégiés ; ils avaient frémi à l'idée seule d'une innovation. Tout comme il fera au dix-huitième siècle, le parlement se roidit contre le courant, obéissant à l'instinct de la conservation plutôt qu'au vrai sentiment patriotique ; tout comme il fera au dix-

huitième siècle, il allait tristement, mais cruellement prouver où peut conduire l'exagération de l'esprit autoritaire.

On le vit se joindre à la Sorbonne quand il fallut sévir, et prêter le concours de son bras de fer au fanatisme catholique. De cette union sortit, vers 1525, la *Commission extraordinaire*, composée de parlementaires et de sorbonnistes. Digne, dès ses débuts, d'être comparée avec le *Tribunal de sang* que le duc d'Albe établira dans les Flandres, la commission commença son œuvre de terreur sous la direction de Béda et de Duchesne.

Dans les provinces, la persécution avait déjà éclaté; les réformateurs étaient désignés au bourreau. A Meaux, on avait laissé les cardeurs de laine prêcher librement l'Évangile; mais à Metz on arrêtait un artisan du nom de Jean Leclerc, et le bûcher dévorait cette première victime; celle-là était obscure, mais de plus nobles têtes allaient être sacrifiées.

Le nom de Louis Berquin est venu jusqu'à nous; ami de Rabelais, de Marot, de Bonaventure Despériers, Berquin appartenait à la vaillante race picarde, qui comptait déjà plusieurs de ses enfants dans les rangs des libres penseurs. C'était un homme plein de science, d'honneur et de courage, qu'aimait fort la reine Marguerite; fier de cette protection, il prêchait ouvertement les doctrines de

la Réforme. Un coup terrible le frappa dans sa sécurité : en l'absence du roi, captif après Pavie, il fut l'un des premiers arrêté par les ordres de la terrible commission, et jeté dans un cachot ; deux fois déjà, le roi l'avait arraché aux mains crochues de Béda et de ses familiers, mais cette fois sa perte était jurée.

Sous l'accusation d'un sacrilége qui ne fut jamais prouvé, Berquin passa devant le tribunal, fut condamné et exécuté le même jour « en grande « diligence, afin qu'il ne fût secouru ni du roi, ni « de madame la régente qui étaient à Blois. »

Sanglante et horrible comédie jouée par ces monstres ; on bravait le roi, on lui enlevait ses amis, on lui égorgeait ses sujets aussitôt qu'il en détournait les yeux. Marguerite, le cœur brisé, pleura amèrement Berquin. Cette mort n'était qu'un prélude à d'autres meurtres judiciaires ; les sorbonnistes et les parlementaires avaient goûté au sang humain ; rien ne put désormais les arrêter.

Dans une aussi effroyable occurrence, alors que la protection du roi était dérisoire, ce n'était pas celle des Du Bellay qui aurait pu garantir Rabelais des fureurs de la commission. Lui qui ne se faisait pas faute de parler à haute voix, « connaissait trop la « moinerie » pour ne pas la haïr et la craindre.

La terreur se mit vite et avec trop de raison dans le petit camp des libres penseurs dont Rabelais fai-

sait partie. La plupart des amis de Berquin s'étaient enfuis. Marot et Calvin ne s'étaient échappés qu'à grand'peine ; ce dernier venait justement de publier son commentaire sur le *Traité de la Clémence ;* et ils s'étaient tous deux réfugiés à la cour de Nérac, où Marguerite leur offrait un libéral asile. Rabelais fit comme eux et s'éloigna rapidement de ce Paris souillé chaque jour par de nouveaux supplices. Il se dirigea d'instinct vers le Midi, sans doute pour aller demander à la reine de Navarre un coin de sa maison, au milieu des autres exilés.

Mais il ne poursuivit pas sa route jusque-là, et s'arrêta à Montpellier. Des pièces authentiques, les archives de la Faculté de médecine de cette ville, nous montrent Rabelais y passant ses examens de bachelier le 16 septembre 1530. En traversant Montpellier, il serait allé, selon la tradition, visiter la célèbre Faculté, attiré, comme tous les savants le sont, par l'attrait des lieux où se dispense la science. On se souvient que, pendant son long séjour à la campagne et surtout à Glatigny, Rabelais avait étudié la médecine ; il avait fait d'Hippocrate et de Galien sa lecture favorite, en même temps qu'il cherchait à connaître les propriétés des plantes ; loin de toutes les disputes d'école, il lisait dans le grand livre de la nature aussi bien que dans les textes des savants de l'antiquité.

A Montpellier, il déploya un tel talent dans la

thèse qu'il improvisa devant la Faculté, qu'on le reçut bachelier en médecine par acclamation et sans examen. D'élève, il devint bientôt maître, et ne tarda pas à monter dans la chaire du professeur ; c'est là que, grâce à sa profonde connaissance du grec, il lisait Hippocrate à livre ouvert dans le texte original ; les explications et les commentaires qu'il y ajoutait charmaient ses disciples et donnaient à son enseignement une importance singulière ; il puisait aux sources mêmes et y conduisait généreusement les autres. Ses élèves devinrent vite ses amis et de gais amis, s'il faut l'en croire lui-même : « Je ne vous avais vu depuis « que jouâtes à Montpellier avec nos antiques amis « Antoine Saporta, Guy Bourguier, Balthazar Noyer, « Tolet, Jean Quentin, François Robinet, Jean Perdrier et François Rabelais, la morale comédie de « celui qui a épousé une femme mute[1]. »

Bien mieux, on le rangea aussitôt parmi les patrons de cette illustre école de Montpellier, qui a conservé jusqu'à nos jours le pieux souvenir de Rabelais. Nous insistons avec bonheur sur ces temps de sa vie, car il nous est pénible de l'entendre toujours appeler curé de Meudon, et de le voir, le verre en main et la trogne enluminée, servir d'enseigne aux guinguettes et aux cabarets. Le grand profes-

[1] Muette.

seur de Montpellier vaut bien qu'on s'arrête quelques instants à le regarder.

Rabelais eut occasion de rendre alors un signalé service à la Faculté ; et nous n'hésitons pas à placer ici une anecdote qui le rappelle et nous semble parfaitement répondre au caractère de l'auteur de *Panurge*.

Jalouse de l'Université de Montpellier, l'Université de Paris avait obtenu du chancelier Duprat qu'il supprimât quelques-uns des priviléges de sa rivale. Grand émoi et grande inquiétude, à cette époque où les priviléges étaient la vie des hommes et des institutions. Il faut envoyer au chancelier un ambassadeur, et, comme Duprat est un lettré, un bel esprit, l'ambassadeur devra être un homme capable de le séduire. C'est naturellement Rabelais qui est choisi d'une voix commune et qui part pour Paris. Mais là, malgré tous ses efforts, il ne peut obtenir une audience du chancelier. Que faire ? Il s'avise alors d'un de ces expédients que son humeur féconde en joyeusetés pouvait seule lui inspirer. Il se revêt d'un costume fantastique, et, accoutré de la sorte, se promène gravement pendant des heures entières, devant le palais de Duprat ; si bien que la foule, ameutée autour de ce personnage hétéroclite pousse des cris qui finissent par attirer le chancelier à sa fenêtre. Celui-ci envoie un gentilhomme aux renseignements : « Je suis l'écor-

cheur de veaux, » dit l'homme pour toute réponse; un second envoyé de Duprat vient lui demander ce qu'il est venu faire à Paris. Rabelais lui répond en latin ; à un troisième qui parle latin, Rabelais répond en grec, et ainsi de suite à un quatrième, puis à cinq ou six autres, auxquels il adresse successivement la parole dans toutes les langues connues et inconnues, en allemand, en italien, anglais, hébreu, syriaque, et peut-être bas-breton.

Souvenez-vous de la scène étrange dans laquelle Pantagruel fait la rencontre de Panurge, de cette conversation polyglotte qui émerveille le bon géant et dont le résultat est l'amitié qui les unit tous deux. Rabelais pouvait faire de ces tours de force de linguistique.

On l'introduisit, après ce déploiement d'érudition, auprès du chancelier. « Dea! mon ami, « dut lui dire Duprat, ne savez-vous parler le fran- « çais? — Si fais, très-bien, seigneur, répondit le « compagnon, Dieu merci : c'est ma langue natu- « relle et maternelle, car je suis né et ai été nourri « jeune au jardin de France, c'est Touraine. — « Doncques, dit l'autre, racontez-nous quel est « votre nom et d'où vous venez[1]. » Ce qui fut fait; car Rabelais présenta aussitôt sa requête à Duprat, qui s'empressa de rendre gracieusement à la Fa-

[1] *Pantagruel*, II, IX.

culté de Montpellier ses anciens privilèges et même les étendit.

Les mémoires de la faculté de Montpellier constatent la reconnaissance des collègues et des élèves de Rabelais ; sa robe fut conservée pendant plusieurs années, servant aux récipiendaires qui subissaient leur dernier examen. Cependant il ne paraît pas qu'il ait été enchaîné à Montpellier par la faveur que lui valut le succès de son ambassade. Il était dit que cet apôtre errant de la vérité et de la science ne s'arrêterait qu'à la mort.

En 1532, nous le retrouvons à Lyon ; car il recherchait de préférence les centres scientifiques où son érudition lui faisait trouver la vie, sinon la tranquillité. Y avait-il été appelé par Estienne Dolet, le grand imprimeur son ami, qui lui confia dès l'abord d'importants travaux, ou obéit-il à son propre mouvement et à la nécessité, en entrant comme correcteur dans la célèbre imprimerie de Sébastien Gryphus? Nous sommes fondés à croire qu'il y devint en effet correcteur ou même compositeur des ouvrages de science; comme beaucoup de savants contemporains, il utilisait les ressources de son érudition, reconstruisant, commentant, imprimant les éditions des vieux maîtres. On sait que les Estienne corrigeaient, et mettaient sous presse, de leurs mains, leurs travaux de critique et de philologie.

Un compositeur-correcteur d'imprimerie devait être, à cette époque, un homme de grande science. N'oublions pas, en effet, que c'est d'alors que datent la plupart des éditions *princeps* des maîtres de l'antiquité, et qu'il fallait retrouver la trace de leurs textes précieux dans des manuscrits, dans des palimpsestes rongés par le temps, à demi effacés.

Un savant, en même temps un écrivain de style, M. Paul Lacroix, qui s'honore de porter le titre de Bibliophile, nous donne des détails fort intéressants et de curieux renseignements sur Rabelais dans ces dernières années 1532 et 1533. « Rabelais avoua la part qu'il avait prise à la publication « de quelques éditions, en les faisant précéder d'épîtres dédicatoires à ses amis. Il publia d'abord « le second volume des *Lettres médicales* de Jean « Manardi, de Ferrare (le premier avait paru à Ferrare en 1521) : *Joannis Manardi Ferrariensis epistolarum medicinalium tomus secundus.* Lugduni « Gryph., 1532[1]. L'épître dédicatoire, datée de « Lyon, 3 juin, est adressée à André Tiraqueau « *judici æquissimo.* Il publia ensuite une édition « revue et corrigée de la version latine des Aphorismes et de plusieurs traités d'Hippocrate et de « Galien. *Hippocratis ac Galeni libri aliquot, ex recognitione Francisci Rabelæsi, medici omnibus*

[1] *Lettres médicales de Jean Manardi de Ferrare,* t. II. Lyon, Gryphe, 1532.

« *numeris absolutissimi.* Lugd. Gryph., 1532[1]. L'é-
« pître dédicatoire, datée de Lyon, des *ides* de juil-
« let, est adressée à l'évêque Geoffroy d'Estissac,
« *clarissimo doctissimoque viro*[2]. »

Grâce aux recherches de notre savant guide, on sait où retrouver Rabelais à cette époque. Pourquoi nous faut-il déplorer avec lui la perte d'une correspondance variée et sans doute très-considérable, que Rabelais entretenait avec les esprits les plus distingués? Il ne nous reste qu'une de ces lettres, qui nous fait plus amèrement regretter les autres. En songeant à ces précieux livres édités par Rabelais, qui peut s'empêcher de plaindre le génie forcé de s'acharner à un pénible labeur, à une tâche humble et ingrate?

Le métier qu'exerçait Rabelais, et c'était un dur métier, lui laissait des loisirs qu'il donnait aux lettres; elles étaient son repos et sa consolation.

Cette même année 1532, que nous signalons, devait être mémorable dans la vie de Rabelais. Le moment était venu où Rabelais, le moine, le médecin, le voyageur, allait se révéler comme un des écrivains les plus originaux de notre pays. Vers 1532,

[1] *Œuvres d'Hippocrate et Galien,* publiées par François Rabelais, médecin. — Lyon, Gryphe, 1532.

[2] Illustre et très-savant personnage.

s'il faut en croire les bibliographes les plus compétents, Rabelais, renonçant à commenter les livres des autres, donna au public son premier ouvrage.

Celui-ci ne pouvait passer inaperçu, quoique rien ne l'eût annoncé, ni le genre d'études de Rabelais, ni ses occupations antérieures. Ce n'était point un livre de science, mais une sorte de poëme héroï-comique, un roman de chevalerie, comme sera plus tard le *Don Quichotte*, avec un vif assaisonnement de sel gaulois, une débauche d'imagination, où il est facile de retrouver cependant l'idée première de ce GARGANTUA qui allait devenir immortel. Nous voulons parler de cette fameuse chronique Gargantuine, qui parut sous ce titre : « *Les grandes « et inestimables chroniques du grand et énorme « géant* GARGANTUA, *contenant la généalogie, la gran- « deur de force de son corps, aussi les merveilleux « faictz d'armes qu'il fist pour le roy Artus*, etc., »

C'est ce livre auquel Rabelais fait allusion lui-même dans le deuxième *Pantagruel* « dont il a « été plus vendu par les imprimeurs pendant deux « mois, qu'il ne sera acheté de bibles en neuf « ans. » Cette preuve de l'éclatant succès qui accueillit le livre ne nous engage pas cependant à en donner une analyse[1]. Il n'offre un intérêt réel que

[1] Nous renvoyons le lecteur à la notice qu'a publiée M. Brunet le sagace et savant bibliophile, aussi bien qu'à l'analyse qu'il en a donnée.

parce qu'il nous montre la vocation de Rabelais et le caractère nouveau de son génie.

Bornons-nous à dire qu'on retrouve dans cette Chronique la mythologie fantastique des romans de chevalerie, mais avec une teinte de grotesque, une pointe de raillerie, qui trahissent la pensée de l'auteur. On y voit le bon roi Artus, aidé de l'enchanteur Merlin qui l'entoure de ses conseils et de sa protection. Merlin crée un beau matin deux géants, Grandgousier et Galemelle, sa femme, qui donneront naissance à Gargantua. Les deux époux voyagent sur une fameuse jument, la même qui abat des forêts d'un coup de queue, et arrivent à Paris après mille aventures. C'est là, qu'au milieu d'autres drôleries, est racontée l'histoire des cloches de Notre-Dame, et l'inondation singulière de la ville, causée par l'intempérance de Gargantua.

Cet essai, nous le répétons, eut un succès immense, car il en parut coup sur coup une foule d'éditions ; Rabelais, à chacune de ces éditions, ajoutait, retranchait, modifiait son livre, jusqu'à complète transformation.

Quelle fut, entre toutes les parties de son grand poëme, celle qui suivit immédiatement la Chronique Gargantuine dans l'ordre des dates ? Est-ce le PANTAGRUEL ? « *Les horribles et espoventables faictz* « *et prouesses du très-renommé* PANTAGRUEL, *roi des* « *Dipsodes, fils du grand géant* GARGANTUA, compo-

« sez nouvellement par Maistre Alcofribas Nasier » qui aurait paru vers 1533? Est-ce « *La vie inestimable du grand* GARGANTUA, *père de* PANTAGRUEL, *jadis composée par l'abstracteur de quinte essence, livre plein de pantagruélisme?* » Ce dernier livre ne serait donc alors qu'une nouvelle édition de l'ouvrage jadis composé, qui avait précédé PANTAGRUEL : *Adhuc sub judice lis est.*

L'usage a jusqu'ici prévalu, et nous nous y conformerons, de mettre dans les éditions le GARGANTUA avant le PANTAGRUEL, usage logique qui fait précéder la biographie du fils de celle du père. C'est dans cet ordre que nous nous décidons à étudier l'œuvre, non sans mentionner l'opinion éclairée de M. Brunet. D'après lui, le PANTAGRUEL, le deuxième livre de l'œuvre complète, a été composé avant le GARGANTUA, qui en est le premier. Rabelais n'aurait songé à donner à son primitif GARGANTUA une forme plus digne, que quand le PANTAGRUEL lui aurait révélé la portée de son génie.

Étudions tout d'abord la vie de Gargantua, père de Pantagruel, sans nous préoccuper d'autre chose que de faire nos modestes réserves.

Alcofribas Nasier, tel est le bizarre anagramme que Rabelais inscrit en tête de ce premier livre. C'est sur ce livre du reste, que nous nous arrê-

terons avec quelque complaisance, car nous y trouverons, dans toute leur expansion, le cœur et l'esprit du grand Rabelais. Sans doute, la lecture de l'œuvre entière est indispensable à qui veut étudier sous toutes ses faces ce génie multiple et varié. Mais nous croyons fermement que la lecture du seul *Gargantua*, faite de bonne foi, avec impartialité, doit frapper d'admiration tous les honnêtes gens.

En tête du livre est le *Prologue*. Suivant l'usage antique, l'auteur présente son livre au lecteur. On a dit fort justement, à propos de Pierre Corneille, que le meilleur commentaire de ses pièces est la préface, l'*examen* dont chacune d'elles est ordinairement précédée. Là, l'auteur se découvre et nous fait, pour ainsi dire, les honneurs de chez lui; il nous initie au mystérieux travail de la création de son œuvre, nous en signale les côtés faibles avec la noble confiance du génie qui se connaît, mais n'hésite pas à nous indiquer aussi ce qui lui paraît digne de louange. C'est là qu'éclate cette bonne foi de l'homme qui nous fait aimer l'écrivain.

Il en était ainsi de Rabelais, quand il a écrit ce Prologue de Gargantua, où il expose et son but et ses moyens d'action. En le relisant, nous pensons à Corneille, mais aussi aux drames de l'antiquité et aux prologues que Térence et Plaute mettaient en

tête de leurs pièces. Eux, n'avaient à se défendre que contre des rivaux jaloux de leur gloire et peut-être aussi des profits du métier; la lutte n'était alors dangereuse que pour l'amour-propre ou la bourse du poëte. Au temps de Rabelais, le prologue n'est souriant qu'en apparence ; au fond, il est prudent et grave, car un mot hasardé, une faute d'impression, pouvaient coûter cher à l'auteur, la vie peut-être. C'est surtout quand il a des opinions un peu libres et l'humeur agressive, que ses ennemis s'empressent à chercher le défaut de son armure. Aussi le *Prologue* de Rabelais est-il plus qu'une introduction à son œuvre ; il doit lui servir de bouclier et défier les fausses et malignes interprétations.

A notre avis, il est impossible de débuter plus éloquemment que par une pareille préface ; c'est à ce prologue seul que nous renverrions au besoin les détracteurs de Rabelais et en général ceux qui ont lu le livre à la légère ou avec d'injustes préventions. Pour nous, c'est un chef-d'œuvre d'honnête malice, en même temps qu'un des morceaux les plus parfaits de la puissante langue du seizième siècle. Rabelais nous y enseigne jusqu'à la façon de lire « ces beaux livres de haute graisse, légers « au pourchas et hardis à la rencontre; » il l'a composé, « l'esprit libre et en gaieté de cœur ; » il faut le lire de même et « par curieuse leçon et

« méditation fréquente, rompre l'os et sucer la « substantificque moelle, » car il ne contient « ni « mal ni infection. »

Vous le verrez à la lecture du livre, si vous faites la part du temps où Rabelais écrivait, des habitudes et de la langue de son siècle. Le roi François Ier et sa cour avaient encore toute la crudité de langage du moyen âge. Passez donc, sans vous laisser effaroucher, sur certains tours, certaines expressions un peu rocailleuses. Rien chez Rabelais ne blessera jamais les sentiments de votre cœur, mais permettez-lui d'appartenir, au moins par la forme, à une époque qu'il devançait par les conceptions de son génie.

Il serait certes aussi dérisoire de lire Rabelais avec des yeux trop pudibonds, que de reprocher au grand Shakespeare les expressions et les images hasardées dont il a émaillé quelques-unes de ses pièces, *Othello*, *Roméo et Juliette* entre autres. Qui songe à lui faire un crime de ces détails perdus dans la masse entière de l'œuvre? Il est tel mot servant de titre à une pièce de Molière, il est telle phrase de M. de Pourceaugnac qui peuvent choquer les oreilles délicates à notre époque; et cependant quelle critique mesquine et hargneuse oserait reprocher à Molière et à Shakespeare des défauts qui ne seraient que ceux de leur temps? Écoutez Rabelais lui-même, vous qu'aura effrayés

sa bruyante renommée. Il parle de son livre :

« Tel, au dire d'Alcibiades, était Socrates ; parce « que, le voyant au dehors, et l'estimant par l'exté- « rieure apparence, n'en eussiez donné un coupeau « d'oignon, tant laid il était de corps et ridicule en « son maintien : le nez pointu, le regard d'un tau- « reau, le visage d'un fou, simple en mœurs, rus- « tique en vêtements, pauvre de fortune, infortuné « en femmes, inepte à tous offices de la répu- « blique, toujours riant, toujours buvant d'autant « à chacun, toujours se gabelant[1], toujours dissi- « mulant son divin savoir. Mais, ouvrant cette « boîte, eussiez au dedans trouvé une céleste et « inappréciable drogue, entendement plus qu'hu- « main, vertu merveilleuse, courage invincible, so- « briété non pareille, contentement certain, assu- « rance parfaite, méprisement[2] incroyable de tout « ce pourquoi les humains tant veillent, courent, « travaillent, naviguent et bataillent.

« A quel propos, en votre avis, tend ce prélude et « coup d'essai? Parce que vous, mes bons disciples, « et quelques autres fous de loisir, lisant les joyeux « titres de quelques livres de notre invention, « comme Gargantua, Pantagruel, jugez trop facile- « ment n'être au dedans traité que moqueries, fo- « latreries et menteries joyeuses ; vu que l'enseigne

[1] Se raillant.

[2] Mépris.

« extérieure (c'est le titre), sans plus avant enquérir, « est communément reçue à dérision et gaudisserie. « Mais il ne convient par telle légèreté estimer les « œuvres des humains ; car vous-mêmes dites que « l'habit ne fait pas le moine... C'est pourquoi, faut « ouvrir le livre et soigneusement peser ce qui y « est déduit. Alors connaîtrez que la drogue dedans « contenue, est bien d'autre valeur que ne promet- « tait la boîte : c'est-dire que les matières ici trai- « tées ne sont tant folâtres comme le titre extérieu- « rement l'annonçait [1]. »

Regardez sous cette enveloppe, si ingénieusement comparée à celle de Socrate, et vous verrez que Rabelais, qui a mieux aimé rire que pleurer sur les vices du monde, est un grand moraliste et de l'école de la grande morale.

Il est de ceux qu'anime le sentiment du vrai et de l'honnête, sentiment non étroit, mais large, sans réticence, sans fausse pudeur ! Ceux dont la devise est *sursum corda*, et qui ont en effet le cœur et le front hauts, quand ils font la guerre au mensonge, à l'hypocrisie, au mal. Ceux-là, on les appelle Rabelais, Molière, la Bruyère, ce sont les héros de la morale. Ils ne s'inquiètent pas des clameurs qu'ils soulèvent sur leur route, et marchent droit à leur but. Qu'après cela, dans l'ardeur

[1] *Gargantua*, prologue.

de l'attaque, ils laissent échapper un mot un peu cru; que dans le tableau tracé du mal pour le rendre odieux, les couleurs soient trop vives, le dessin trop net, un cri d'horreur sort de toutes les poitrines soi-disant vertueuses; on parle d'impudence, de sacrilége, d'abomination.

N'a-t-on pas osé appeler immorale la scène où Tartuffe va jusqu'à toucher les genoux d'Elmire? C'est Tartuffe qui est immoral et non pas Molière.

Ceux qui poursuivent Molière de leurs injures, parce qu'il a fouetté un scélérat, sont les mêmes qui appliquent à Rabelais des épithètes immondes.

Ce n'est ni dans Rabelais, ni dans Molière, que vous trouverez de ces théories absurdes et révoltantes qu'il est de mode de tolérer chez les beaux esprits, mais que les grands cœurs n'ont jamais admises. Pour madame de Sévigné, les paysans bretons n'étaient pas des hommes, mais la Bruyère avait compassion de ces sortes d'animaux à voix rauque qui vivent aux champs; Molière faisait l'aumône pour l'amour de l'humanité, et avant eux Rabelais avait écrit que la pitié pour l'opprimé et la compassion pour le malheureux sont des vertus éternelles. Voilà la morale.

Rabelais a beau être un Gaulois, il a beau conserver de nos vieux aïeux la rudesse et la crudité de ton; il n'est que malicieux et jamais méchant,

jamais il n'a nui à aucune créature vivante; il prêche le respect de tous les êtres, surtout de l'être humain; et si vous trouvez dans son œuvre un sentiment qui domine, c'est celui de la commisération pour les humbles et les malheureux.

Quand viendra le jour où l'on n'admirera que les génies bienfaisants comme le sien, sans s'épuiser en louanges vaines pour des hommes qui n'ont été qu'ingénieux en littérature, et inutiles au point de vue de la morale ou de l'art véritable? quand demandera-t-on à une œuvre, comme qualité première, d'avoir été inspirée par l'amour du beau et du bien?

Non, l'auteur de *Gargantua* n'est point un bouffon; il est gai, d'une étrange et robuste gaieté. Il se défend du reste de toute intention bouffonne dans cet étonnant Prologue où il développe le vieux dicton, qu'il ne faut juger sur l'apparence ni les hommes ni les choses. Pressentait-il, à une époque peu pudibonde cependant, que bien des gens pourraient un jour lui chercher noise à l'occasion de ses « folastreries et menteries joyeuses? »

Vous donc qui avez le livre dans les mains, ouvrez-le courageusement; vous y verrez que Rabelais, après s'être modestement résigné à n'être qu'un amuseur (de même Molière dans les placets du *Tartuffe*), annonce avec prudence une doctrine

plus « absconse[1], laquelle vous révélera de très-« hauts sacrements et mystères horrifiques, tant en « ce qui concerne notre religion que aussi l'état « politique et vie économique[2]. »

Il ne faut pas s'y tromper, l'esprit de Rabelais, son but, ses moyens sont en entier dans cette phrase qu'il glisse au milieu du Prologue. Cette doctrine *absconse*, il va la développer ; ces très-hauts sacrements, il va les expliquer ; c'est le sens caché qu'il faut chercher avec soin et persévérance dans l'immense apologue que nous avons sous les yeux. Nous ne pouvons citer tout au long ce Prologue merveilleux, cette profession de foi. Molière, deux siècles plus tard, n'était-il pas contraint de faire aussi la sienne, en écrivant les placets au roi, qui sont la plus éloquente préface du *Tartuffe?*

Rabelais avait à son service une imagination d'une inépuisable fécondité, servie par une vaste érudition. Il avait quelque chose de plus : le rire immense, homérique, dont les éclats durent souvent faire trembler les obscurantistes et les sorbonnistes. C'est en riant qu'il a répandu les trésors de bonté que renfermait son cœur, en riant qu'il a souffleté les bigots, les faux vertueux, les niais, les méchants, les gens du Par-

[1] Cachée.

[2] *Pantagruel*, I, Prologue.

lement et de l'Inquisition, et ceux qui pêchaient dans l'eau trouble des abus de toute sorte. Il vengeait à sa façon, et énergiquement, les philosophes et les martyrs de la foi nouvelle. Plein d'adresse, en homme qui connaît bien ses contemporains, il n'a pas craint de leur servir des histoires un peu hautes en goût; pour héros de ces histoires, il a choisi deux ou trois géants dont il a chanté les « aventures mirifiques, » et il s'est moqué de tous. Il a manié, en fils de la Gaule, cette arme nationale qu'on appelle la moquerie, et qui, comme l'épieu de nos ancêtres, pique, si l'on veut, mais assomme au besoin l'ennemi. Rabelais, enfin, a ri tout au long de son livre, et de quel rire triomphant!

Il nous serait difficile, pour ne pas dire impossible, de suivre Rabelais pas à pas dans son poëme. Il faut la lire et la relire sans cesse, cette œuvre complexe, multiple, colossale, qui défie les procédés lents et froids de l'analyse. Ce que nous tâcherons de faire ressortir dans cette étude, c'est l'*humanité* de Rabelais qui en est l'âme et le souffle; nous rirons avec lui des extravagantes histoires de ses géants, mais nous nous arrêterons avec admiration devant les grandes vérités et les sublimes leçons de morale que la main du maître a partout semées.

Les personnages du drame sont trop connus pour que nous songions à les présenter à nos lecteurs.

Qu'il nous suffise de rappeler le lieu de la scène. C'est la cour du roi Grandgousier, au milieu de la Touraine, non loin de Chinon, entre Saumais, Seuillé, la Roche, Clermaut, Montpensier, le Gué-de-Vède. Grandgosier, en son âge viril, a épousé Gargamelle, fille du roi des Parpaillots, et, au moment où l'histoire commence, cette digne épouse va donner un héritier à son mari et un prince à ses sujets. La scène est puissamment décrite : rien n'y manque, ni les lamentations de l'accouchée, ni la joie du père, ni le vacarme d'une fête donnée aux amis et aux voisins. Enfin Gargantua vient au monde, mais d'une étrange façon. — « Pourquoi ne « le croiriez-vous ? Pour ce, dites-vous, qu'il n'y a « nulle apparence. — Je vous dis que pour cette seule « cause, vous le devez croire, en foi parfaite; car les « Sorbonnistes disent que la foi est l'argument des « choses de nulle apparence. »

On le voit, le conteur est doublé d'un libre penseur; la raison mêle sa note grave aux cris de joie des buveurs d'à côté.

Le principal personnage du livre est en scène. Il va maintenant grandir et se développer dans un milieu fantastique. Gargantua n'est qu'un homme démesurément grossi, avec ses qualités et ses vices, avec des dispositions pour le bien comme pour le mal ; c'est de cet être qu'il faut faire un bon et honnête géant. Il s'agit de l'instruire, de l'élever ;

la tâche ne sera pas facile pour l'éducateur qui aura à combattre ses appétits, ses penchants grossiers, à les éteindre, ou tout au moins à les rendre moins nuisibles. Nous voilà donc vis-à-vis de ce problème de l'éducation de l'enfance et de la jeunesse, qui est à coup sûr le plus grave de tous les problèmes sociaux. Il a passionné tous les penseurs, toutes les sectes, toutes les écoles philosophiques et religieuses; il devait donc intéresser Rabelais.

Il serait curieux de rechercher ici quels étaient les procédés alors en usage dans les écoles ; tout en concédant que Rabelais a exagéré quand il parle des pédagogues ses voisins, il faut convenir qu'il nous fournit sur ce point de curieux renseignements. Son esprit lumineux, ami de la simplicité, devait mal s'accommoder de la science épaisse, mal digérée, et mal dispensée des maîtres de son époque ; s'il rendait un reconnaissant hommage à la vraie science qu'il voyait renaître, quel mépris il avait pour la ridicule instruction donnée alors aux jeunes gens.

Lisez tout le début du Gargantua, ce n'est qu'un tableau un peu chargé, mais vrai cependant, de la malpropreté morale et physique dans laquelle grouillaient maîtres et élèves. Ignorance ou science inutile dans la classe moyenne et dans le clergé, excepté chez quelques hommes distingués ; quant aux puissants et aux seigneurs, ils n'avaient pas

tout à fait oublié que c'était jadis faire preuve de noblesse que de ne point savoir écrire. Peu d'entre eux ressemblaient aux frères Du Bellay.

Il est peu de pays où les vérités fassent plus péniblement leur chemin qu'en France; au seizième siècle, la lumière ne pénétra qu'avec une extrême lenteur dans les masses et même dans le groupe d'hommes qu'on a longtemps appelé l'élite de la société française. Sans doute les lettres, les arts, les sciences étaient en honneur à la cour de France; les rois aimaient à protéger non-seulement les savants et les artistes leurs sujets, mais aussi les étrangers; de tout temps il leur plut de s'entourer de poëtes, de lettrés, d'artistes, soit par goût de ce qui est brillant, soit par souci de leur gloire. Rappelons seulement que toute la noblesse de France ne vivait pas à la cour, qu'au seizième siècle, des châteaux forts couvraient encore les campagnes et que les ténèbres étaient épaisses derrière leurs hautes murailles. Quant à la somme d'intelligence des êtres qui y étaient renfermés, elle était minime; la vie y était presque absolument physique; le casque du soldat noble lui déprimait le cerveau et fermait ses oreilles aux bruits qui n'étaient pas ceux de la guerre.

Ainsi, ce jeune Gargantua venu au monde pendant une orgie du moyen âge, au son des brocs, au milieu des chants de liesse, n'est à tout prendre

qu'un fils de seigneur, un fils de roi féodal tout au plus ; il nous paraît un type, un portrait véritable. C'est un polisson de noble race qui devine l'existence qu'il va mener et se livre avec abandon à la paresse, à la gourmandise, à tous les vices, à toutes les fantaisies de son imagination bestiale. Nous renvoyons au chapitre XI du premier livre, le lecteur bénévole qui veut faire la connaissance de Gargantua et le voir se « vautrant noblement toute la journée. » Nous lui demanderons plus tard de remarquer ce que fait de cette brute, l'éducation saine et forte prêchée par Rabelais. Tel est l'élève ; quels sont les maîtres, quelle est leur méthode?

Ce sont des sophistes crottés, « qui ne savent enseigner que choses ridicules et ineptes. De fait, « l'on lui enseigna un grand docteur sophiste, « nommé maistre Thubal Holoferne, qui lui apprit « sa charte[1] si bien qu'il la disait par cœur au rebours ; et y fut cinq ans et trois mois. Puis lui « lut le Donat, le Facet, Théodolet, *Alanus in Parabolis*[2], et y fut treize ans, six mois et deux semaines. Mais notez que, ce pendant, il lui apprenait à écrire gothiquement, et écrivait tous ses « livres, car l'art d'impression n'était encore en « usage...

[1] Alphabet.
[2] Autant de grammairiens.

« Puis lui lut *de Modis significandi*, avec les com-
« mentaires de Heurtebise, de Fasquin, de Trop-
« diteux[1] » et ainsi de suite, jusqu'à l'entier abrutissement de Gargantua, qui non-seulement « en « rien ne profitait, mais qui pis est, en devenait « fou, niais, tout rêveur et rassoté. » Ce n'est qu'après longues années, quand plusieurs de ces imbéciles précepteurs sont morts à la peine, que Grandgosier s'avise enfin de demander conseil à don Philippe des Marays, vice-roi de Papeligosse. Celui-ci a des idées fort nettes sur les maîtres du jour : « Leur savoir n'était que bêterie, et leur « sapience n'était que mouffles[2], abâtardissant les « bons et nobles esprits et corrompant toute fleur « de jeunesse. Prenez quelqu'un de ces jeunes gens « du temps présent qui ait seulement étudié deux « ans : il aura meilleur jugement, meilleures pa- « roles, meilleurs propos que votre fils, meilleur « entretien et honnêteté entre le monde[3]. »

Le choix du bon Grandgosier s'arrête donc sur *Ponocrates*, le véritable homme de la Renaissance, puissant par la science et par le travail. C'est lui qui sera chargé de dresser le jeune géant à la pratique du bien, à la crainte du mal, et lui donnera le vrai savoir ; il le défendra contre cette tourbe

[1] *Gargantua* XIV.
[2] Bouffissures.
[3] *Pantagruel*, I, *passim*.

d'ignorants sophistes, cuirassés de sottise et d'orgueil, ennemis nés de toute lumière et de tout progrès.

D'abord, il le conduit à Paris capitale de toute science, afin « d'y connaître quelle était l'étude des jouvenceaux en France pour ce temps. » Là, les voyageurs rencontrent le célèbre *Janotus de Bragmardo*, le pédant abruti dans l'école. En regard, c'est Ponocrates qui se met courageusement à l'œuvre pour corriger l'éducation qui a fait de son royal élève « un niais, un fat, un ignorant. »

On éprouve un véritable soulagement en lisant les chapitres qui suivent ; ce ne sont plus ces tableaux pénibles et grotesques de la saleté et du désordre de Gargantua ; on sent l'ordre, l'harmonie, la décence introduites dans sa vie : il semble qu'un soleil bienfaisant ait dissipé les nuages qui couvraient la scène. Le maître est au travail ; quel homme va sortir des mains de ce nouveau Prométhée ?

Faire un homme ! Rabelais d'abord, puis Montaigne, Fénelon, Rousseau, pour ne citer que les plus grands des nôtres, l'ont voulu et l'ont essayé. Sans entrer dans des considérations spéciales, rappelons en quelques mots les idées de ces maîtres sur cette immense question de l'éducation. On n'a

jamais rendu sur ce point pleine justice à Rabelais. Que dire cependant des admirables chapitres qui traitent « de l'Institution de Gargantua? » Où trouver plus de justesse, plus de largeur dans les idées? Rabelais fait ici table rase : son programme est d'une simplicité merveilleuse : élever à la fois et sans préférence pour les unes ou les autres, les facultés de l'âme et du corps, soumettre le moral et le physique à une gymnastique simultanée, afin qu'ils se développent normalement ensemble, et surtout favoriser l'épanouissement des instincts bons et raisonnables de l'enfant. On le voit, rien n'est sacrifié, et c'est en cela que nous trouvons Rabelais bien supérieur à Rousseau.

Nous n'avons pas besoin de rappeler les théories de Jean-Jacques sur l'éducation ; elles sont parfaitement connues et appréciées ; leur influence a été trop grande et trop salutaire pour que nous la méconnaissions ; lui aussi faisait une grande part à la nature dans l'éducation. Mais à côté de principes admirables de raison, il se rencontre dans l'*Émile* des choses puériles et surtout peu pratiques : or, le critérium d'un système d'éducation est avant tout d'être pratique. Entre autres principes discutables, l'*Émile* défend absolument qu'on essaye de former le cœur et l'esprit de l'enfant jusqu'à ce qu'il ait atteint un certain âge; jusque-là, il croît comme un sauvageon, battu par tous les vents de

l'instinct et de la passion. Que dire aussi de l'appareil théâtral toujours nécessaire à Rousseau, que nous rencontrons dans l'introduction à la Profession de foi du Vicaire savoyard? Que dire de toutes ces petites comédies jouées autour de l'élève et dans lesquelles celui-ci remplit souvent un rôle? Nous applaudissons Rousseau quand il conseille aux éducateurs d'enseigner aux enfants un art manuel; nous le plaignons quand il prescrit de laisser si longtemps inculte l'âme de ces petits hommes. Il les empêche ainsi de se développer progressivement, en refusant à la nature le pouvoir d'agir; il exerce sur l'esprit de l'enfant une sorte de pression que la maladresse d'un éducateur peut rendre fatale; puis un beau matin, sans craindre les dangers d'une pareille révélation, il l'initie brusquement, à certaines idées qui ne doivent que lentement germer et mûrir dans le cerveau humain. Nous ne savons, en vérité, ce que deviendrait un enfant élevé suivant les théories de Rouseau; mais il faudrait une organisation merveilleusement solide pour résister à un pareil système.

Rabelais, et après lui Montaigne, nous semblent avoir mieux atteint le but. Le philosophe périgourdin a consacré à « l'Institution des enfants » un traité complet dans un des plus beaux chapitres de ses immortels *Essais*. Il répond aux besoins de son siècle, qui demandait à l'éducation de

lui donner des hommes forts d'esprit et vigoureux de corps. Nous retrouvons chez lui, du reste, un fidèle écho des principes de Rabelais. Plus pratique peut-être que le grand médecin, mais moins original, il a comme lui les droits les plus légitimes à la reconnaissance de la jeunesse et de l'enfance. Que les mères et les éducateurs relisent ce magnifique chapitre après le vingt-troisième et le vingt-quatrième du *Gargantua*.

Élevé lui-même d'une façon fort douce, quoiqu'un peu pédantesque, Montaigne aime à proposer ses parents comme modèles à tous ceux qui s'occupent de pédagogie. Il a le souvenir de cette sainte éducation de la famille et réclame l'intervention des sentiments affectueux dans les soins à donner à l'enfant qu'on instruit. Comme Rabelais, il a horreur de la vie triste et monotone que mènent encore la plupart des enfants pendant le temps de l'éducation ; il voudrait plus de gaieté, moins de dureté pour l'élève au moment où il passe des mains de la mère ou de la gouvernante dans celles des hommes. Ce n'est pas lui qui veut « corrompre « l'esprit de l'enfant à le tenir à la gehenne et au « travail, à la mode des aultres, quatorze ou quinze « heures par jour comme un portefaix ; » et plus « loin :... « Quelle manière pour esveiller l'appétit « envers leur leçon à ces âmes tendres et craintives, « de les guider d'une trongne effroyable. » Paroles

charmantes, paroles émues qui nous semblent la plus belle défense de Montaigne contre ceux qui l'accusent d'insensibilité. Il a aimé les enfants, il a été bon.

Quand il parle de la science de l'École, on croirait entendre un disciple de Voltaire, méprisant souverainement « le barocco et le baralipton qui « rendent leurs suppotz aussi crottez et enfumez. » « On a grand tort de rendre cette science inac« cessible aux enfants, de la montrer « d'un visage « renfrogné, sourcilleux et terrible... Qui me l'a « marquée de ce faulx visage pâle et hideux, « cette bonne science, la nourricière du monde? « Il n'est rien de plus gay, plus gaillard, plus en« joué, et à peu je ne die follastre. » Montaigne le prouve assez; il aimait la science tout autant qu'il aimait les enfants; aussi avec quelle verve a-t-il écrit ce beau livre, commentaire élégant des enseignements que Ponocrates donne à son élève dans Rabelais!

•

Gargantua reçoit la plus libérale éducation du monde, car son habile précepteur ne néglige rien et lui prodigue « toutes les bonnes nourritures de Dieu[1]. » Tout marche de front dans cet ingénieux

[1] Michelet, *Histoire de France.*

système, les arts libéraux et la gymnastique, l'équitation et la philosophie.

Laissons ici parler le maître lui-même :

« Il le mit en tel train d'étude qu'il ne perdait « heure quelconque du jour, mais consommait tout « son temps en lettres et honnête savoir. Gargantua « s'éveillait donc environ quatre heures du matin. « Pendant qu'on le frottait, lui étoit lue quelque « page de la sainte Écriture, hautement et claire- « ment avec prononciation compétente à la matière ; « et à ce était commis un jeune page natif de Basché, « nommé Anagnostes. Selon les propos et argu- « ment de cette leçon, souventes fois s'adonnait à « révérer, adorer, prier et supplier le bon Dieu, « duquel la lecture montrait la majesté et jugemens « merveilleux......... Ce fait, était habillé, peigné, « accoutré et parfumé, durant lequel temps on lui « répétait les leçons du jour d'avant. Lui-même les « disait par cœur, et y fondait quelques cas prati- « ques concernant l'esprit humain... puis pendant « trois bonnes heures, très-bonne lecture lui était « faite... Ils sortaient, toujours conférant des pro- « pos de la lecture et se rendaient en Bracque[1], ou « auprès, et jouaient à la balle, à la paume, galan- « tement s'exerçant le corps, comme ils avaient les « âmes auparavant exercé. Tout leur jeu n'était

[1] Célèbre jeu de paume.

« qu'en liberté : car ils laissaient la partie quand « leur plaisait, et cessaient ordinairement lorsque « suaient par le corps, ou étaient autrement las. « Alors étaient très-bien essuyés et frottés, chan- « geaient de chemise et doucement se promenant « allaient voir si le dîner était prêt...

« Au commencement du repas, était lue quelque « histoire plaisante des anciennes prouesses jus- « ques à ce qu'il eut pris son vin. Alors (si bon « semblait), on continuait la lecture, ou ils com- « mençaient à deviser joyeusement ensemble, par- « lant de la vertu, propriété et nature de tout ce « qui leur était servi à table, du pain, du vin, de « l'eau, du sel, des viandes, poissons, fruits, herbes, « racines... Ce que faisant, il apprit en peu de « temps tous les passages à ce compétents[1] en Pline, « Athénée, Dioscorides, Julien, Pollux, Galien, « Porphyre, Oppien, Polibe, Héliodore, Aristoteles, « Élian et autres. Ces propos tenus, ils faisaient « souvent, pour plus être assurés, apporter les li- « vres susdits à table. Et si bien et entièrement re- « tint en sa mémoire les choses dites, que pour « lors il n'était médecin, qui en sût la moitié tant « comme il faisait...

« Puis se lavait les mains et les yeux de belle eau « fraîche, et rendait grâces à Dieu par quelques

[1] Relatifs.

« beaux cantiques faits à la louange de la munifi-
« cence et bénignité divine...

« Et non-seulement sut à fond l'arithmétique, « mais aussi les autres sciences mathématiques, « comme géométrie, astronomie et musique, car « ils faisaient sur le papier mille figures géométri- « ques, et en usaient de même pour les tables « astronomiques. Après, s'ébaudissaient à chanter « musicalement à quatre ou cinq parties... Il apprit « à jouer du luth, de l'épinette, de la harpe, de la « flûte d'Allemand, de la viole.

« Puis se remettait à son étude principale par « trois heures ou davantage : tant à répéter la lec- « ture matutinale, qu'à poursuivre le livre entrepris, « comme aussi à écrire, à bien tracer et former les « antiques et romaines lettres.

« Ce fait, sortaient de leur hôtel, avec eux un « jeune gentilhomme de Touraine, nommé l'Ecuyer « Gymnaste, lequel lui montrait l'art de la cheva- « lerie. Changeant donc de vêtements, montait sur « un coursier, sur un roussin, sur un genet, sur « un cheval barbe, et lui donnait cent carrières... « Là, rompait non la lance (car c'est la plus grande « niaiserie du monde, dire : « J'ai rompu dix lances « en tournois ou en bataille ; » un charpentier « le ferait bien), mais louable gloire est d'avoir « d'une lance rompu dix de ses ennemis. De sa « lance dure acérée, verte et roide, rompait un

« huis[1], enfonçait un harnois, déracinait un arbre, « enlevait une selle d'armes, un haubert, un gan- « telet : le tout faisait, armé de pied en cap... « Singulièrement était habile à sauter agilement « d'un cheval sur l'autre sans perdre terre, comme « aussi à monter sans étriers de chaque côté, la « lance au poing, et à guider le cheval sans bride « à son plaisir, car telles choses servent à disci- « pline militaire...

« Il luttait, courait, sautait, non à trois pas un « saut, mais à cloche-pied, car (disait Gymnaste), « tels sauts sont inutiles et de nul bien en guerre, « mais d'un saut franchissait un fossé, volait sur « une haie, montait six pas contre une muraille... « nageait en profonde eau, à l'endroit, à l'envers, « de côté, de tout le corps, des seuls pieds, avec « main en l'air, en laquelle tenant un livre, trans- « passait toute la rivière de Seine, sans se mouiller, « et tirant par les dents son manteau comme Jules « César... puis d'une main entrait par grande force « dans un bateau, le traînait, le gouvernait, le gui- « dait...

« Sortant de l'eau raidement, montait à la mon- « tagne, grimpait aux arbres comme un chat, « sautant de l'un à l'autre comme un écureuil... « Le temps ainsi employé, Gargantua, bien frotté,

[1] Une porte.

« nettoyé et rafraîchi d'habillements, tout douce-
« ment retournait à la maison, et passant par quel-
« ques prés, ou autres lieux herbus, visitait les ar-
« bres et plantes, les conférant avec les livres des
« anciens qui en ont écrit, et en emportait les
« pleines mains au logis.

« Durant le souper qui était copieux et large, était
« continuée la leçon du dîner : le reste était con-
« sommé en bons propos tous lettrés et utiles.

« Quelquefois ils allaient visiter les compagnies
« de gens lettrés, ou de gens qui eussent vu pays
« étranges. En pleine nuit, avant que de se retirer,
« allaient au lieu de leur logis le plus découvert,
« voir la face du ciel et là observaient les comètes,
« s'il y en avait, les figures, situations, aspects,
« oppositions et conjonctions des astres.

« Puis avec son précepteur récapitulait briève-
« ment à la mode des Pythagoriques tout ce qu'il
« avait lu, vu, su, fait et entendu, au decours de
« toute la journée. Et priaient Dieu le Créateur en
« l'adorant, et ratifiant leur foi envers lui et le
« glorifiant de sa bonté immense ; et lui rendant
« grâce de tout le temps passé, se recommandaient
« à sa divine clémence pour tout l'avenir. Ce fait,
« entraient en leur repos[1]. »

Magnifique acte de foi, prière simple, que nous

[1] *Gargantua*, XXII.

signalons aux pieux détracteurs de Rabelais. Ces quelques phrases nous émeuvent autant dans leur noble gravité que la fameuse scène de l'*Émile* où pour la première fois, en face de la nature, le disciple est initié majestueusement à la connaissance du Créateur.

Rabelais est-il un athée, lui qui prescrit d'adorer ainsi ce Dieu, « infinie sphère, le centre de laquelle est en chacun lieu de l'univers, la circonférence point[1] ? » C'est bien là ce qu'il appelait « *fonder la foy profonde* » non étroite, qui renferme tout, science et conscience !

C'est ainsi que fut gouverné et élevé Gargantua. Mais il n'est pas destiné à vivre seul ; il faut introduire cet homme dans la société des autres hommes, à qui il ressemble sinon par la taille, au moins par la figure. Maintenant ses précepteurs vont lui montrer le monde; ce sera d'abord la société française qu'il connaîtra.

Au temps de Rabelais, les mœurs de la France offraient un singulier spectacle : le règne de François Ier est encore sur la lisière du moyen âge, et le pays sortant de ses ténèbres, inquiet, turbulent,

[1] *Pantagruel*, II, XIII.

Il n'y a pas bien longtemps que l'on attribuait à Pascal cette sublime définition; il l'a décidément trouvée dans Rabelais, qui, lui, l'avait empruntée à la philosophie antique. Il n'en est pas moins vrai que Rabelais est le premier qui l'ait écrite en français, là est sa gloire.

aimant trop déjà le bruit et les armes, pouvait à peine se dire civilisé. De longues guerres extérieures avaient épuisé la France, ses finances n'existaient pas, elle s'essayait à former ce que nous appelons une nation dans notre langue moderne; et cependant au lieu de se reposer, de se refaire, elle allait se jeter à corps perdu dans les guerres civiles. Le règne de François I[er] n'avait été qu'une longue suite d'hostilités, guerre au Nord, guerre au Midi; de là des horreurs, un pays dévasté, ruiné pour un siècle.

Rabelais, bon et humain plus qu'aucun homme, détesta cette cruelle et funeste manie de la guerre. Le rêve du vrai philosophe ne doit-il pas être la paix universelle? Car si dans la guerre, les puissants grandissent encore en gloire et en richesse, qu'y deviennent, hélas! les petits? De la chair à canon, a-t-on répondu de nos jours par un mot horrible, de la chair à canon qui est de la chair d'homme.

Rabelais protesta donc énergiquement contre le goût dominant de ses contemporains, contre la guerre, qu'il dépeignit odieuse et abominable, contre les guerriers, dont il fait des êtres sots et absurdes, « qui n'ont ni foy, ni loy, ni humanité, ni « crainte de Dieu[1]. »

[1] *Gargantua*, XXI.

Aussi, quelle satire amère que ce tableau du roi *Picrochole*, entouré de ses courtisans et de ses conseillers ! Gens du reste plus fous que méchants, étourdis à plaisir, enivrés d'orgueil, infatués de leur valeur militaire, ils sont la caricature fidèle de plus d'une cour du temps. Nous ne voulons pas dire que Rabelais ait peint ici François Ier et son entourage, quoiqu'il y ait une singulière différence entre le François Ier des légendes et des histoires monarchiques, et celui que nous représente l'histoire vraie et humaine. Jusqu'à nos jours, les historiens français, se copiant dévotement les uns les autres, se transmettaient les relations toujours respectueuses des règnes de nos rois. Que faire, sinon admirer, vénérer sur parole ces êtres quasi-divins, pétris d'une argile supérieure à la nôtre, et s'incliner avec le prédicateur officiel quand il prononçait ces mémorables paroles : « *Sire, nous sommes* « *presque tous mortels !* »

Dans cet ordre d'idées, François Ier était le roi chevalier, le prince-type, aimable, vaillant, généreux, devançant Henri IV par des vertus et par des vices également populaires. De plus, point important à signaler en histoire, il était le restaurateur des lettres. Les lettres sont parfois reconnaissantes : aussi ne pouvons-nous refuser une affectueuse admiration au vaincu de Pavie qui savait payer de sa personne, comme le premier de ses soldats, et

aimait en grand seigneur les arts et les artistes. C'était aussi un roi national, un roi français. Mais où est l'homme dans François Ier ? La critique historique, devenue plus libre, par suite plus juste et plus intelligente, a le droit de le demander. On ne mettrait plus à la Bastille l'écrivain qui prétendait que les Francs étaient des barbares, et un historien est un homme qui étudie des hommes, non un prêtre qui encense des fétiches. Les révélations sur les temps passés abondent, et les renseignements nous arrivent chaque jour. Le seizième siècle surtout, qui a beaucoup écrit, est riche en mémoires et en correspondances de toute espèce. Quand un historien sérieux étudiera François Ier pièces en mains, l'examinera des pieds à la tête, sans casque et sans couronne de lauriers, on pourra bien trouver dans le caractère et le rôle du roi chevalier plus d'un trait digne des satires d'un philosophe tel que Rabelais. Nous indiquons plus loin un prince du temps, dont cette caricature du conquérant insensé pourrait bien être le portrait.

A côté de cet idéal du fanfaron couronné qu'un rien met hors de lui, qu'un rien exalte, qui court en aveugle à sa perte, voici le bon géant, le vieux Grandgosier, le père de ses peuples, un vrai roi d'Arcadie mythologique. Écoutez-le quand il apprend les folles provocations et les attaques de son voisin Picrochole :

« Ho! ho! ho! ho! mon Dieu, mon Sauveur, aide-« moi, inspire-moi, conseille-moi ce qu'est à faire! « Je proteste, je jure devant toi, ainsi me sois-tu « favorable, si jamais je fis à lui déplaisir, ni à ses « gens dommage, ni en ses terres pillerie; mais, « bien au contraire, je l'ai secouru de gens, d'ar-« gent, de faveur, de conseil en tous les cas où j'ai « pu connaître son avantage. Qu'il m'ait donc à ce « point outragé, ce ne peut être que par l'esprit « malin.

« Bon Dieu, tu connais mon courage, car à toi « rien ne peut être celé. Si par cas il était devenu « furieux, et que, pour réhabiliter son cerveau, tu « me l'eusses ici envoyé, donne-moi et pouvoir et « savoir le rendre au joug de ton saint vouloir, par « bonne discipline.

« Ho, ho, ho, mes bonnes gens, mes amis, et mes « féaux serviteurs, faudra-t-il que je vous contraigne « à m'y aider? Las! ma vieillesse requérait doré-« navant que repos, et toute ma vie n'ai rien tant « recherché que paix! Mais il faut, je le vois bien, « que maintenant de harnois je charge mes pauvres « épaules lasses et faibles, et en ma main trem-« blante je prenne la lance et la masse pour secou-« rir et garantir mes pauvres sujets. La raison le « veut ainsi : car de leur labeur je suis entretenu, « et de leur sueur je suis nourri, moi, mes enfants « et ma famille.

« Ce non obstant, je n'entreprendrai guerre que « je n'aie essayé tous les arts et moyens de paix ; là « je me résous[1]. »

Le bon vieux roi n'a-t-il pas quelque chose des vieillards d'Homère dans sa touchante grandeur; ne nous rappelle-t-il pas Priam :

> Arma diu senior desueta trementibus ævo
> Circumdat nequidquam humeris. . . . .

Ce monarque vivant pour ses sujets au moins autant qu'ils vivaient pour lui, ce majestueux patriarche, ne ressemble guère aux rois de droit divin qui règnent parce qu'ils règnent.

Rabelais n'a pas été seul à tracer ce beau portrait, il a eu des imitateurs; nous ne parlerons pas seulement du *Télémaque*, dont le souvenir revient, aussitôt que l'on songe à une pieuse utopie sociale, et cependant il s'agit de Fénelon. Chacun a présent à la mémoire ce passage de Saint-Simon, où le noble écrivain, peu suspect de sensibilité exagérée, rappelle les entretiens du duc de Bourgogne et du saint archevêque. Eux aussi, avaient caressé la chimère d'un État administré par un roi paternel ; eux aussi, avaient imaginé ce roi « fait pour ses peuples plutôt que ses « peuples n'étaient faits pour lui. » Quand Saint-

[1] *Gargantua*, XXVIII.

Simon rapporte ces conversations, ces plans combinés par la camarilla du jeune prince, on peut l'en croire; regrettons donc à tout hasard que le duc de Bourgogne se soit éteint avant d'avoir pu les mettre à exécution.

Ici encore, Rabelais a vu dans l'avenir et de bien loin; son audace était grande de faire de Grandgosier un contemporain de Henri VIII et des Borgia. Quelle leçon pour les princes qu'un vain orgueil, un caprice jettent dans des guerres sans fin ni trêve, ruine et désolation de leurs malheureux peuples. L'amour des hommes et l'horreur du sang font de Grandgosier un héros de bonté et d'intelligence. Laissons-le parler encore à son fils, quand il est forcé de le rappeler à son secours :

« Ma délibération n'est pas de provoquer, mais « d'apaiser ; non d'assaillir, mais de défendre ; non « de conquêter, mais de garder mes féaux sujets et « terres héréditaires, èsquelles est hostilement « entré Picrochole, sans cause ni occasion, et de « jour en jour poursuit-il sa furieuse entreprise « avec excès non tolérables à personnes libres.

« Je me suis mis en devoir de modérer sa colère « tyrannique, lui offrant tout ce que je pensais lui « pouvoir être en contentement : et par plusieurs « fois ai envoyé amiablement devant lui, pour en- « tendre en quoi, par qui, et comment il avait été « outragé ; mais de lui n'ai eu réponses que de vo-

« lontaire défiance, et qu'en mes terres il prétendait seulement droit de bienséance. D'où j'ai « connu que Dieu éternel l'a laissé au gouvernail « de son franc arbitre en propre sens, qui ne peut « être que méchant, si par grâce divine n'est conti« nuellement guidé : et, pour le contenir dans le de« voir et le réduire à connaissance, me l'a envoyé « ici à fâcheuses enseignes [1]. »

Grandgosier essayera de tous les moyens de conciliation, et s'il faut enfin se décider à batailler, « l'exploit sera fait à moindre effusion de sang « qu'il sera possible, et si possible est, par engins « plus expédients, cautèles et ruses de guerre, nous « sauverons toutes les âmes et les enverrons joyeux « à leur domicile [2]. »

Malgré tout, la guerre est résolue : ni la patience du roi, ni ses ambassades n'ont pu vaincre la folle obstination de Picrochole. Mais les hostilités ne pourront être de longue durée, car Gargantua n'aura qu'à se montrer pour faire disparaître l'armée des ennemis. Ici commence une série d'exploits, et se déroule une épopée héroï-comique vraiment inimitable. Que de hauts faits, que de personnages tragiques ou grotesques : les conseillers du roi Picrochole, les capitaines de Grandgosier, les compagnons de Gargantua, et à leur tête ce superbe moine

[1] *Gargantua*, XXIX.
[2] Ibid., XXIX.

Jean des Entomeures, qui a mérité de figurer dans la galerie où s'agitent les Sgnanarelle, les Scapin et autres types immortels : « En l'abbaye était pour « lors un moine claustrier, nommé Jean des Ento- « meures, jeune, galant, frisque, bien adroit, hardi, « aventureux, délibéré, haut, maigre, bien fendu, « beau dépêcheur d'heures, beau débrideur de « messes; pour tout dire, un vrai moine, si oncques « en fut depuis que le monde moinant moina de « moinerie; au reste clerc jusqu'aux dents en ma- « tière de bréviaire[1]. »

Nous ne rappellerons pas au lecteur les mirifiques combats qui occupent le commencement du livre; mais nous nous arrêterons encore sur la fin de la guerre. Quand, Picrochole vaincu, ses soldats prisonniers attendent leur sort sous la terrible main du géant, Grandgosier va-t-il les laisser retomber et les écraser dans la poussière? va-t-il les faire passer au fil de l'épée pour n'avoir pas à nourrir des bouches inutiles? va-t-il laisser violer leurs femmes, éventrer leurs enfants, raser leurs villes? C'est la loi de la guerre au seizième siècle. Non, ce n'est pas là la politique de Grandgosier ni celle de Rabelais; ils sont de l'école de Térence : *Homo sum, humani nihil a me alienum puto !*

« Le temps n'est plus d'ainsi conquêter les

[1] *Gargantua*, XXVII.

« royaumes avec dommage de son prochain frère « chrétien. Cette imitation des anciens Hercules, « Alexandres, Annibals, Scipions, Césars et autres « tels, est contraire à la profession de l'Évangile « par lequel nous est commandé garder, sauver, « régir et administrer, chacun ses pays et terres, « non hostilement envahir les autres. Et ce que les « Sarrasins et barbares jadis appelaient prouesses, « maintenant nous appelons briganderies et mé- « chancetés. Mieux il eût fait se contenir en sa mai- « son, royalement la gouvernant, que insulter en la « mienne, hostilement la pillant ; car par bien gou- « verner la sienne l'eût augmentée ; par me piller « sera détruit. Allez-vous-en au nom de Dieu ; sui- « vez bon conseil, remontrez à votre roi les erreurs « que vous connaîtrez en lui et jamais ne le con- « seillez, ayant égard à votre profit particulier : car, « avec le commun est aussi le propre perdu[1]. « Quant à votre rançon, je vous la donne entière- « ment et veux qu'armes et cheval vous soient « rendus : ainsi faut-il faire entre voisins et anciens « amis, vu que notre différend n'est guerre propre- « ment[2]. »

Ce discours pathétique et sensé ne passe-t-il pas par-dessus la tête de Touquedillon pour s'adresser à Charles-Quint ? car ici Picrochole est bien Charles-

[1] Car l'intérêt de chacun souffre du mal public.
[2] *Gargantua*, XLVI.

Quint, l'envahisseur de la Provence, l'ambitieux prétendant à la suzeraineté de la Bourgogne, le geôlier inflexible du prisonnier de Pavie, le guerroyeur quand même, décidé à ne s'arrêter que le jour où l'Europe serait soumise à sa monarchie universelle.

Maintenant comparez cet évangile de paix et d'amour que vous trouvez dans le livre du Bouffon avec les principes des « rois et des empereurs voire « qui se font nommer catholiques[1]. » Songez que Rabelais a vécu assez longtemps pour connaître les massacreurs de Mérindol et de Cabrières, les bourreaux payés par le duc d'Albe et Philippe II. On brûlait et l'on égorgeait au nom de Dieu, et, comme si les hommes n'avaient pas assez de prétextes de guerre dans leurs passions, on en cherchait dans leurs sentiments religieux. La foi de Grandgosier n'est pas celle qui lançait follement les peuples les uns contre les autres dans la sanglante mêlée des croisades et des guerres de religion ; sa foi n'a rien que d'humain: son évangile c'est la loi sage qui supprime la conquête et les conquérants comme stupides et barbares. Quel plus noble plaidoyer pour la paix sortit jamais d'une plus éloquente bouche, et quelle sublime et calme philosophie dans un siècle qui vit les plus féroces guerriers et les plus sanguinaires despotes !

[1] *Gargantua*, L.

Rabelais ne trouve rien de mieux à dire contre les guerres modernes que ces belles paroles : « Comme Platon (lib. V, *de Repub.*), voulait être « non guerre nommée, mais sédition quand les « Grecs mouvaient armes les uns contre les autres.[1] » Cette fraternité que Platon souhaitait voir entre les villes de la Grèce, c'est, selon Rabelais, entre tous les peuples qu'elle doit désormais régner, plus sainte et plus étroite encore. Nous pouvons ici rendre justice à François Ier et nous n'y manquerons pas ; il est dans son règne un moment où la politique se montra d'accord avec la morale et la raison. C'est sous ce roi catholique que fut inauguré un système d'alliances large, intelligent, qui ne se préoccupait ni de la foi, ni des croyances des hommes. Foulant aux pieds des préjugés séculaires, François Ier unit le premier l'Orient à l'Occident par des liens de solidarité politique. Sans parler de ses alliances avec les protestants d'Allemagne qui ne furent jamais sincères, ses relations diplomatiques avec le sultan nous paraissent un des faits les plus remarquables de cette époque. N'était-ce pas chose étrange que de voir le descendant des croisés, le fils aîné de l'Église tendre la main au commandeur des croyants pour marcher contre un chrétien, contre l'ennemi commun,

[1] *Gargantua*, XLVI.

l'Empereur? Ces relations entre les deux peuples et leur souverains avaient été conduites par deux esprits forts, Ibrahim le vizir de Soliman, et Du Bellay, ambassadeur de France : ce dernier prélat s'entendait à merveille avec le ministre ottoman. Nous nous plaisons à retrouver ici l'ami de Rabelais et à constater peut-être l'influence du romancier sur l'éminent politique.

C'est là en effet la doctrine de paix universelle que prêche l'auteur du *Gargantua*. Ses personnages, pour être de taille démesurée, n'en étaient pas moins des hommes, des hommes en société, régis par des lois et des principes. Quand donc Rabelais expose ses vues sur le gouvernement des peuples, sur leur union, objet désirable entre tous, quand ses théories trouvent une application dans l'histoire contemporaine, pourquoi ne pas les signaler avec empressement? Au milieu des horreurs du seizième siècle, on est heureux de trouver deux philosophes comme Jean Du Bellay et Ibrahim ; la philosophie seule avait été capable de rapprocher ainsi un grand vizir et un évêque de Rome.

C'est cette même sagesse qui inspire Grandgosier et le guide : car le roi géant est bon, non-seulement d'instinct, mais encore par raison ; il comprend que rien ne vaut mieux que la bonté, et il s'efforce de donner à sa clémence un but et un motif intelligents. Nous le retrouvons le même par-



tout : sa main est généreuse, son esprit est aussi bienfaisant que son âme ; il rayonne doucement sur tous ceux qui l'environnent, les pénétrant et les rendant meilleurs. Nous n'en voulons pour preuve qu'un épisode du livre : rappelez-vous ces pèlerins que la guerre a surpris sur leur route, qui fuient éperdus entre les deux armées, ne sachant plus à quel saint se vouer, au moment où le vaillant Jean des Entomeures les conduit auprès du roi. Grandgosier a plus que de la pitié pour eux, il les accueille avec un large sourire : « Pauvres gens, bonnes gens, » les appelle-t-il. Est-ce tout? Non, il les instruira, tâchera de les débarrasser un peu de leur ignorance. N'est-ce pas là le plus grand des bienfaits?

« Nous venons, disent-ils, de Saint-Sébastien « près de Nantes, et nous en retournons par nos « petites journées. — Mais, dit Grandgosier, qu'al- « liez-vous faire à Saint-Sébastien ? — Nous allions, « dit Lasdaller, lui offrir nos vœux contre la peste. « — O, dit Grandgosier, pauvres gens, estimez-vous « que la peste vienne de Saint-Sébastien ? — Oui, « vraiment, répondit Lasdaller ; nos prêcheurs nous « l'affirment. — Oui, dit Grandgosier ; les faux « prophètes vous annoncent-ils tels abus? Blas- « phèment-ils en cette façon les justes et saints de « Dieu, qu'ils les font semblables aux diables, les- « quels ne font que mal entre les humains ? Comme

« Homère écrit que la peste fut mise en l'armée des « Grecs par Apollo, et comme les poëtes feignent « un tas de Véjoves et dieux malfaisants. Ainsi un « cafard prêchait à Sinays que saint Antoine met- « tait le feu aux jambes, saint Eutrope faisait les « hydropiques, saint Gildas, les fous ; saint Genou, « les gouttes. Mais je le punis en tel exemple, quoi- « qu'il m'appelât hérétique, que depuis ce temps, « cafard quelconque n'a osé entrer en mes terres. « Et je m'ébahis que votre roi les laisse prêcher « par son royaume tels scandales ; car ils sont plus « à punir que ceux qui par art ou autre engin au- « raient mis la peste par le pays. La peste ne tue « que les corps, mais de tels imposteurs empoison- « nent les âmes[1]. »

L'attaque est vive et nette contre la superstition, mais il nous semble que Grandgosier sent fort le fagot. Voulez-vous savoir où est la vraie religion ? « Lors, dit Grandgousier, allez-vous-en, pauvres « gens, au nom de Dieu le Créateur, lequel vous « soit en guide perpétuelle. Et dorénavant ne soyez « faciles à ces paresseux et inutiles voyages. En- « tretenez vos familles, travaillez chacun en sa vo- « cation, instruisez vos enfants, et vivez comme « vous enseigne le bon apôtre saint Paul. Ce fai- « sant, vous aurez la garde de Dieu, des anges et

[1] *Gargantua*, XLV.

« des saints avec vous : et n'y aura peste ni mal « qui vous porte nuisance[1]. »

On croirait entendre un des premiers apôtres de la Réformation, un de ces doux prêcheurs qui couraient alors le pays, relevant le courage des humbles et leur montrant la voie où ils pouvaient sûrement marcher. Qui peut nier que l'esprit de la Réforme, vraiment charitable à son origine, ait inspiré ce discours? Nous n'en voudrions qu'une preuve matérielle, c'est l'autorité de saint Paul invoquée par le pieux géant à la fin de son exhortation. Saint Paul est, on le sait, le patron de la Réforme, car il fut l'homme de l'esprit plutôt que celui de la lettre.

Nous pourrions cependant, et avec plus de raison, faire honneur à la philosophie de ces sentiments du roi géant : « Mais les pèlerins ne faisaient que « soupirer et dirent à Gargantua : « O que heureux « est le pays qui a pour seigneur un tel homme; « nous sommes plus édifiés et instruits en ces « propos qu'il nous a tenus, qu'en tous les sermons « qui jamais nous furent prêchés en notre ville. « C'est, dit Gargantua, ce que dit Platon, lib. V « *de Repub.*, que les républiques seraient heu- « reuses, quand les rois philosopheraient ou les « philosophes régneraient. — Puis, leur fait emplir

[1] *Gargantua,* XLV.

« leurs besaces de vivres, leurs bouteilles de vin, « et à chacun donna un cheval pour soi soulager au « reste du chemin et quelques carolus pour vivre[1]. »

Quant à l'insensé Picrochole, il devait finir comme il avait commencé. Loin de philosopher, Picrochole avait passé son temps à mal faire, à fouler aux pieds la raison, la justice, l'humanité. Vaincu, dépouillé, abandonné de tous, le pauvre « cholérique, » après mainte aventure, se retire à Lyon, « où l'on dit qu'il est à présent, pauvre gagne-denier, colère comme devant. » Rude et expressif enseignement pour les conquérants et les tueurs d'hommes.

Picrochole, en sa qualité de roi, a fortement embarrassé les commentateurs ; nous craignons qu'ils ne se soient donné une peine inutile, ne comprenant guère, pour notre part, la manie puérile qu'ont certains critiques de chercher des portraits là où il n'y a le plus souvent que des types.

Les grands poëtes, les grands créateurs, n'en ont jamais été réduits à peindre d'après nature : c'est là un procédé qui n'exige que de l'attention, de la patience, et qui, tout en ayant sa valeur, est frappé d'infirmité ; il consiste, en effet, à imiter presque

[1] *Gargantua*, XLVI.

servilement, et non à inventer. Rabelais, pas plus que Molière, pas plus que Goethe, n'a fait les portraits de ses contemporains. Le poëte peut évidemment se rappeler les traits de certaines figures qui l'ont frappé. Mais comment réunir ces traits épars et en former un tout, une physionomie? comment leur donner la vie et le caractère? C'est l'imagination, le génie propre au poëte qui font ce secret travail, qui accomplissent cette mystérieuse transformation : nous n'en voulons qu'un exemple, mais non le moins illustre. C'est cette faculté qui a créé Werther, Wilhelm Meister. Goethe avait un modèle, c'était lui-même; c'est son âme qu'il étudiait, ses passions, ses sentiments qu'il décrivait. Va-t-il se peindre en pied, comme le fit le malheureux Rousseau, va-t-il reproduire son image littérale, ressemblante? Il fera mieux; par la réflexion, et dans le creuset merveilleux de son cerveau, il créera de toutes pièces un être nouveau qui ne sera plus Goethe, mais qui lui ressemblera et qui sera un homme. Alceste est aussi un homme, au même titre que la divine Vénus de Milo est une femme.

Pourquoi donc ne pas faire à Rabelais l'honneur que l'on fait aux autres maîtres? Pourquoi ne pas respecter le mystère dont il s'est plu à environner ses figures? N'est-ce pas d'ailleurs un procédé d'art tout à fait délicat que de laisser l'imagination du lecteur s'exercer sur un personnage? Pourquoi

chercher qui peut être Picrochole et s'ingénier à mettre le nom au-dessous du tableau? On a inventé des *clefs;* la plupart de ces clefs désignent Picrochole comme représentant le duc de Savoie, et sur cette hypothèse purement gratuite, on a entassé des commentaires ; sous des montagnes de notes on a fait disparaître le texte et l'esprit de l'auteur. Sans conteste, Rabelais, en créant un type général, ne s'est pas fait faute de donner plus de réalité à sa création par des traits pris dans son époque à telle ou telle figure; nous pensons nous-mêmes que dans Picrochole, il a eu souvent en vue Charles-Quint, mais nous nous garderons d'affirmer que Picrochole n'est autre que « ce roi et cet empereur « qui se fait nommer catholique. » Picrochole n'est personne ; il est le conquérant fantastique que chaque siècle a connu pour le malheur des hommes. Quand Rabelais l'a fait ridicule, il n'a pas oublié de le faire odieux et terrible, car Picrochole est aussi un dévoreur de peuples.

Voilà la guerre et les guerriers peints de main de maître, avec leurs horreurs et leur laideur. Massacres, incendies, grands coups d'épée et de lance, rien ne manque au tableau. Dans Rabelais nous retrouvons tout, les fausses grandeurs et les misères, mais aussi l'idéal de bonheur que rêvait pour les hommes son bienfaisant génie. Quel esprit que celui qui a pu concevoir et mettre au jour des

figures aussi consolantes et aussi aimables que celles de Grandgosier et de Gargantua!

Vous l'avez vu ce roi qui hait la guerre et le sang, épargnant autant la vie de ses soldats que celle de ses ennemis. Vous l'avez vu vainqueur, plein de mansuétude pour les vaincus; grands et petits trouvent grâce devant ses yeux, il a de la pitié et des larmes pour Picrochole, de la tendresse pour les enfants de cet insensé. Quand François Ier tomba aux mains de Charles-Quint, rien ne lui fut épargné des ennuis et des horreurs de la captivité: c'étaient les lois de la guerre. Puis, François Ier sorti de prison, on retint prisonniers les fils du vaincu de Pavie, sous couleur d'otages; on ruina ainsi la vie de malheureux enfants, rendus responsables des infortunes ou des folies de leur père. Que dire des coutumes barbares de la politique de 1525, quand on lit les lignes suivantes :

« Je regrette de tout mon cœur que n'est ici Pi-
« crochole. Car je lui eusse donné à entendre que,
« sans mon vouloir, sans espoir d'accroître ni mon
« bien, ni mon nom, cette guerre fut faite. Mais
« puisqu'il est perdu, et qu'on ne sait où ni com-
« ment il est évanoui, je veux que son royaume
« demeure entier à son fils : lequel, parce qu'il est
« trop bas d'âge (car il n'a encore cinq ans accom-
« plis), sera gouverné et instruit par les anciens
« princes et gens savants du royaume. Et, comme

« un royaume ainsi désolé serait facilement ruiné « si on ne refrenait la convoitise et avarice des « administrateurs d'icelui, j'ordonne et je veux « que Ponocrates soit au-dessus de tous ces gou- « verneurs, dirigeant avec l'autorité à ce requise, « et assidu avec l'enfant, jusqu'à ce qu'il le re- « connaisse capable de pouvoir par soi régir et « régner[1]. »

Cette tendresse infinie, il la manifeste aux soldats vaincus, aux humbles, qui se perdent dans la poussière des batailles, sans nom et sans gloire, à ceux dont on brûle la grange, dont on tue la vache, qu'on égorge et qu'on assomme sans trêve ni merci[2], ou que l'on envoie se faire tuer sans leur en dire la raison.

Ceux-là, Gargantua les « absout et les délivre, » les rend francs et libres « comme par avant. » Ce n'est pas un tel prince qui ira se faire élever de son vivant des arcs de triomphe, des pyramides, des statues, il laisse à d'autres ces vaines préoccupations; lui, rêve autre chose que des souvenirs périssables : « Nos pères, aïeux et ancêtres de toute « mémoire, ont été de ce sens et de cette nature « que des batailles par eux consommées ont, pour « signe mémorial des triomphes et victoires, plus « volontiers érigé trophées et monuments aux

[1] *Gargantua*, L.

[2] Voir *les Misères de la guerre*, de Callot.

« cœurs des vaincus par grâce, que aux terres par « eux conquêtées, par architecture. Car, plus esti- « maient la vive souvenance des humains acquise « par libéralité, que la muette inscription des « arcs, colonnes et pyramides sujette aux calami- « tés de l'air et envie d'un chacun [1]. »

Sublime intelligence du cœur du peuple : il ne lit pas les inscriptions d'un monument parce qu'il ne sait pas toujours lire, mais il garde et transmet fidèlement à ses enfants le souvenir même, d'une bonne intention. Qu'enseigne au passant ignorant la porte Saint-Denis et son idolâtre inscription? sait-il en l'honneur de quel bienfaiteur de l'humanité a été élevé cet arc de triomphe? de quelle victoire lui parlent ces caractères latins? et quand il a épelé *Ludovico magno*, qu'a-t-il appris de plus? Comparez à ce vain symbole la vénération et presque l'amour qui ont suivi Louis IX dans la postérité; mettez à côté la popularité persistante de Henri IV; celui-là inventa une chose qui ne fut jamais qu'un mythe, la *poule au pot*, et la *poule au pot* a plus fait pour son immortalité que ses projets de paix perpétuelle.

Donc, chez le bon Gargantua, pas de vains amas de pierres, non plus que de traitements barbares à l'égard des pauvres vaincus. Soldats, ils ont

[1] *Gargantua*, L.

suivi leurs chefs et n'ont fait que leur devoir : « Allez, bonnes gens, rentrez dans vos foyers, « et mes soldats qui vous ont loyalement com- « battus, vont maintenant vous servir de protec- « teurs contre les rancunes de mes paysans. »

Quand il faut punir les criminels conseillers de Picrochole, auteurs de tous ces maux, la « débon- « naireté héréditaire » du roi géant ne se dément pas. Leur châtiment sera doux, ce sera une punition morale qui les relèvera à leurs propres yeux; ils vont travailler eux-mêmes à leur réhabilitation. Gargantua, ami du progrès, homme moderne, « ne leur fit autre mal, sinon qu'il les « ordonna pour tirer les presses à son impri- « merie, laquelle il avait nouvellement insti- « tuée. »

En lisant ce chef-d'œuvre, rappelons-nous qu'on l'imprimait presque au temps des massacres des Vaudois, alors que les aïeux des dragons de Louis XIV exterminaient des populations sans défense, qui tombaient sous le couteau comme des moutons. On était à la veille des guerres de religion, de ces luttes entre deux fanatismes devenus aussi sauvages l'un que l'autre. Gargantua est un contemporain de Charles-Quint, de Philippe II, mais pour lui le *Væ victis*, cette devise de l'antiquité et du moyen âge, n'a plus de sens : les vaincus sont aussi des hommes.

Tel est le roi qu'avait rêvé Rabelais, tel est le sort qu'il souhaitait aux peuples.

Suivons-le maintenant dans une des plus curieuses inventions de son esprit, dans la création de son *Utopia*, de son Arcadie, de sa terre promise; nous voulons parler de l'abbaye de Thélème.

Après la victoire, Gargantua a généreusement récompensé les compagnons de ses fatigues : riches présents, apanages, dons de toute espèce, châteaux et terres, il leur a tout prodigué. « Restait seulement le moyne à pourvoir, » ce moine que nous avons rencontré partout, à l'armée et dans les conseils, le vaillant frère Jean des Entomeures, dont le nom seul est un portrait expressif. Grand buveur, grand mangeur, grand rieur, frère Jean a la tête aussi solide, la raison aussi ferme que le bras robuste. S'il faut assommer un ennemi, un traître, ou fournir un expédient, frère Jean est là ; quelle récompense offrir à ce précieux serviteur, l'abbaye de Bourgueil ou celle de Saint-Florent, ou même toutes les deux ? Le brave frère refuse avec une comique indignation, et sa réponse modeste et sensée ne prouve pas qu'il ait grande confiance en ceux qui prétendent régenter les âmes. « Comment pourrais-je régenter autrui, moi qui ne saurais moi-même gouverner? »

Frère Jean n'a qu'une ambition, celle de fonder une abbaye à son gré, « à son devis ; » ce sera Thélème [1], la terre sainte du libre arbitre. Voulez-vous visiter avec nous la nouvelle abbaye, le manoir des Thélémites? Elle sera construite sur les bords de la douce Loire, à deux lieues de la grande forêt de Port-Huault, cette abbaye, l'une des plus nobles et des plus gracieuses fantaisies qu'ait créées le cerveau d'un homme de goût. Nous ne voudrions pas la décrire après Rabelais, et nous renvoyons le lecteur au tableau du maître. De nombreuses études ont été faites, du reste, sur ces chapitres par des artistes; quelques-uns même se sont essayés à retracer sur le papier les plans de la fantastique abbaye; et, si l'on veut bien oublier la trop grande richesse des matériaux dont parle Rabelais, ces plans mettent sous nos yeux un merveilleux édifice. Une observation curieuse a été faite, qu'il ne faut pas négliger; rien ne manque à cet ensemble de bâtiments, que l'église ou le temple. La raison en est simple : le Dieu adoré par les Thélémites a pour temple unique l'âme humaine, pour sanctuaire, la conscience.



Thélème, « cent fois plus magnifique que n'est « Bonivet, ni Chantilly, ni Chambord, » se rapprocherait un peu cependant par l'architecture, de ce

[1] Du grec θέλω, je veux.

dernier château. Dans cette merveille, on ne sait ce qu'on doit admirer le plus, de l'immensité de l'ensemble ou de l'élégance des détails. Un point de ressemblance qui n'est pas à dédaigner, c'est cet escalier si soigneusement décrit, que l'on retrouve à Chambord et qui n'est pas une des moindres perles de ce bijou architectural.

« Au milieu était une merveilleuse vis de la-
« quelle l'entrée était par le dehors du logis en un
« arceau large de six toises : celle-ci était faite en
« telle symétrie et capacité, que six hommes
« d'armes pouvaient de front ensemble monter jus-
« qu'au-dessus de tout le bâtiment. »

A ceux qu'étonnerait cette architecture, rappelons les fameuses tours du château d'Amboise, encore intactes, par lesquelles, gravissant une pente douce, les voitures peuvent monter jusqu'à la cour d'honneur.

Dans cette splendide résidence, vivent les gens les plus heureux du monde. Jugez-en, vous qui avez l'amour de la liberté :

« Premièrement, doncques, dit Gargantua, il n'y
« faudra bâtir murailles au circuit : car toutes
« autres abbayes sont fièrement murées. Mais, dit
« le moine, non sans cause : où mur y a, et devant
« et derrière, y a force murmure, envie et conspi-
« ration mutuelle[1]. »

[1] *Gargantua*, LII.

Rabelais avait eu la triste expérience de la vie claustrale. Il en savait les dangers et connaissait les résultats de cette réclusion contre nature. Son esprit libre, son âme fière n'avaient pu supporter l'énervante discipline du couvent et en avaient conservé la haine et le dégoût. Aussi, la première condition du bonheur pour les Thélémites est-elle la plus complète indépendance.

A Thélème, il n'est pas jusqu'au temps, cet éternel tyran de l'humanité, qui ne perde son empire; ni horloges, ni sabliers, ni cadrans ne viennent rappeler à l'heureux Thélémite que les heures s'écoulent. Selon Gargantua, « la plus grande perte « de temps qu'il y eût, était de compter les heures. « Quel bien en vient-il? et la plus grande rêverie[1] « du monde est soi gouverner au son d'une cloche, « et non au dicté du bon sens et entendement[2]. »

Le temps devait sembler, en effet, trop court à cette république de sages et de philosophes qu'inventait Rabelais. Ils ne sont ni renfrognés, ni austères, non plus que leurs compagnes, car, tout naturellement les femmes sont admises dans la communauté; l'élégance règne partout, dans les mœurs comme dans les habits, dans les appartements comme dans tout ce qui environne les Thélémites. Rien qui sente la contrainte, rien qui rappelle la vie mono-

[1] Folie.
[2] *Gargantua,* LII.

tone et funèbre du couvent ; loin de là, la haine des moines et de la moinerie y éclate à chaque ligne, et en signe de protestation contre la vie monastique, tout y est réglé d'une façon absolument contraire aux statuts des couvents.

« Il fut ordonné que si religieux ou religieuse y « entrait par cas fortuit, on nettoyerait curieuse- « ment[1] tous les lieux par lesquels ils auraient « passé. » Eux exceptés, tous ont le droit d'entrer à Thélème, tous ceux, toutes celles dont on peut dire : *mens sana in corpore sano*. « Il fut ordonné « que là ne seraient reçues que les belles, bien « formées et bien naturées, et les beaux bien formés « et bien naturés. Et, parce que aux couvents des « femmes n'entraient pas les hommes, sinon clan- « destinement, il fut décrété que jamais les femmes « ne seraient là, au cas où les hommes n'y se- « raient pas, ni les hommes, au cas que n'y fus- « sent les femmes.

« Et aussi, parce que, tant hommes que femmes, « une fois reçus en religion, après l'an de noviciat, « étaient forcés et astreints y demeurer perpétuel- « lement leur vie durant, fut établi que tant hommes « que femmes là reçus, sortiraient quand bon leur « semblerait, franchement et entièrement.

« Et aussi, parce que les religieux faisaient

[1] Soigneusement.

« trois vœux, savoir est : de chasteté, pauvreté et « obéissance, fut constitué, que là honorablement « on pût être marié, que chacun fût riche et vécût « en liberté. Au regard de l'âge légitime, les « femmes y étaient reçues depuis dix jusqu'à quinze « ans, les hommes depuis douze jusqu'à dix- « huit[1]. »

Mais l'entrée en est soigneusement fermée comme les portes d'un paradis, aux êtres mauvais, à la laideur morale ou physique. On en bannit scrupuleusement toutes les difformités du corps ou de l'esprit, qui affligent les yeux et l'âme. Thélème est un séjour de bonté et de beauté. Que lit-on sur la grande porte :

« Cy n'entrez pas, hypocrites, bigots,
« Vieux matagots, marmiteux, boursouflés.
. . . .
« Cy n'entrez pas maschefoins, praticiens,
« Clercs, basochiens, mangeurs du populaire,
« Officieux, scribes et pharisiens,
« Juges anciens, qui, les bons paroissiens
« Ainsi que chiens mettez au capulaire[2];
« Vostre salaire est au patibulaire,
« Allez-y braire : icy n'est fait excès
« Dont en vos cours on dût mouvoir procès !

Hors de Thélème, les voleurs, les cagots, les *capharts*, pernicieuses bêtes que Rabelais allait

[1] *Gargantua*, LII.
[2] A la chaîne.

bientôt attaquer en face et qui aiguisaient de leur côté leurs griffes contre lui. Nous le verrons frapper encore plus fort sur cette engeance, mais quelle énergie et quelle virulence dans ces strophes qui ne seraient pas indignes d'Agrippa d'Aubigné! Hors de Thélème, tous ces êtres à face non humaine; loin d'ici ces monstres qui pourraient troubler la félicité des élus! Mais en revanche :

« Cy entrez, vous qui le Saint Évangile
« En sens agile annoncez, quoiqu'on gronde.
« Céans aurez un refuge et bastille
« Contre l'hostile erreur qui tant postille
« Par son faux style empoisonner le monde :
« Entrez, qu'on fonde ici la *Foy profonde !*
« Puis qu'on confonde, et par voix et par role
« Les ennemis de la sainte parole.

« La parole sainte
« Ia ne soit éteinte
« En ce lieu très-saint
« Chacun en soit ceint !
« Chacun ait enceinte
« La parole sainte. »

Entre toutes les strophes de cette ode singulière, celle-ci nous frappe, car elle est une révélation sur l'état moral de Rabelais au moment où il l'écrivait. Ce ton mystique et quelque peu biblique, ce parfum inaccoutumé de religion, la coupe même des vers nous rappellent les cantiques des réformés; non que nous voulions dire que Rabelais fût protestant, mais évidemment, à cet instant de sa vie, il hési-

tait sur la voie qu'il allait choisir. Le catholicisme tel qu'on le pratiquait en France n'avait rien qui satisfît sa raison, sa conscience ; les voyages qu'il fit plus tard à Rome n'achevèrent que trop de l'en détacher. Il paraît donc que Rabelais fut séduit dès l'abord par ce qu'il y avait de grand et de beau dans ce retour au simple Évangile qui caractérise les débuts de la Réforme. De ce qu'il était ami des nouvelles doctrines, on ne peut conclure cependant qu'il devint protestant véritable : nous espérons même montrer dans la suite de cette étude que le mouvement qui se fit dans ses sentiments, dans ses idées, l'entraîna bien au delà du protestantisme tel que l'entendaient Calvin et ses disciples. Rabelais reportera plus loin les barrières imposées à la raison de l'homme par sa faiblesse native non moins que par ses ennemis.

Les religieux de Thélème ont précisément cela de frappant, qu'ils ne professent aucune religion.

Suivons donc dans les vastes galeries, dans les magnifiques promenoirs ce peuple de gens heureux, beaux et honnêtes, jouissant de toutes les libertés en ce rayonnant phalanstère. Là, pas de règlements sévères et tristes; tout y est souriant et harmonieux, tout y convie à une existence douce et paisible. Là, pas de pratiques dures, impitoyables ; pas de culte froid et énervant, pas de jeûnes ni de macérations ; pas de ces luttes cruelles contre les

sens, luttes inutiles, sinon criminelles, dans lesquelles succombe souvent la vertu la plus solide, parce qu'elle a contre elle la nature.

Si le bonheur règne à Thélème, c'est que la morale y est non brutale, non impérieuse, mais pleine de charmes. Elle découle tout entière d'une admirable philosophie, elle est basée sur « un instinct « et aiguillon qui toujours pousse les hommes à « faits vertueux et les retire du vice : lequel ils « nommaient honneur [1]. » L'honneur, mot vraiment français, l'honneur, ce respect des autres et de soi-même : non celui qui met le fer aux mains des gens et les fait s'entr'égorger pour des motifs futiles, mais la vertu des gens « libres, bien nés, « bien instruits, conversant en compagnies hon- « nêtes. »

Vous avez deviné la devise inscrite au fronton de cet édifice : « *Fay ce que vouldras;* » elle s'étale ainsi dans sa naïve simplicité, mais elle a pour correctif l'honneur qui est le complément naturel et obligé de la liberté ; l'une ne peut aller sans l'autre ; Montesquieu l'a dit et prouvé en termes sublimes : la servitude, qu'elle soit volontaire ou forcée, dégrade les hommes. A Thélème, où chacun agit à sa guise, mais sans troubler l'harmonie générale, on fait le bien tout naturellement parce qu'il est le bien, et

[1] *Gargantua,* LVI.

non parce qu'une loi religieuse ou civile l'ordonne.

Il va sans dire que l'accès de Thélème est interdit à l'ignorance, cette demi-mort des âmes, la servante et l'auxiliaire de toute tyrannie.

« Tant noblement étaient appris, qu'il n'était « entre eux celui ni celle qui ne sût lire, écrire, « chanter, jouer d'instruments harmonieux, parler « de cinq à six langues, et en elles composer tant « en vers qu'en prose. Jamais ne furent vus cheva-« liers tant preux, tant galants, tant adroits à pied « et à cheval, plus verts, mieux remuant, mieux ma-« niant toutes sortes d'armes que ceux qui là étaient.

« Jamais ne furent vues dames tant propres, tant « mignonnes, moins fâcheuses, plus doctes, à la « main, à l'aiguille, à tout acte de femme honnête « et libre, que celles qui là étaient.

« Par cette raison, quand le temps était venu que « quelqu'un de cette abbaye, ou à la requête de ses « parents, ou pour autre cause, voulût en sortir, « il emmenait avec soi une de ces dames, celle qui « l'avait pris pour son dévot, et étaient ensemble « mariés. Et, s'ils avaient bien vécu à Thélème en « dévotion et amitié, encore mieux la continuaient-« ils en mariage, et autant s'entre aimaient-ils à la « fin de leurs jours, comme le premier de leurs « noces[1]. »

[1] *Gargantua*, LVII.

On le voit, c'est l'idéal d'une société d'honnêtes gens, ainsi que les aurait appelés le dix-septième siècle. Quand Rabelais donne de si complaisants détails sur cette vie polie et raffinée, nous ne pouvons que nous arrêter avec un secret plaisir sur ces beaux chapitres. N'en font-ils pas oublier d'autres qu'on lui a tant reprochés? Ne plaident-ils pas la cause d'un écrivain de génie, qui n'est grossier que quand il obéit aux goûts de son temps? Quel plus beau couronnement à ce *Gargantua* que le tableau de Thélème, cette suite de peintures gracieuses, cette image d'une société sensuelle, mais délicate, savante sans pédanterie, libre, accessible à toutes les idées, à toutes les personnes du dehors, pourvu qu'elles soient dignes, et présentant toutes les qualités que Dieu a permis à notre espèce de posséder!

Après les graves enseignements des chapitres précédents, Rabelais nous donne cette idylle de la paix; sa philosophie riante s'y complaît, sa bonne humeur s'y déploie à l'aise, sans que rien y vienne choquer notre goût épuré par le dix-septième siècle. Voilà pour la forme et l'exposition des idées. Quant au fond, refuserons-nous désormais au peintre des Thélémites, à l'historien du bon roi Grandgosier, une place parmi les moralistes? Notre thèse ne peut plus paraître un paradoxe aux lecteurs de bonne foi.

Ainsi finit ce premier livre, ce *Gargantua* devenu une œuvre maîtresse après n'avoir été qu'un fabliau. Nous n'avons pas osé le décolorer par une analyse méthodique et nous comptons appliquer des procédés rapides de recherche et d'étude au reste de l'œuvre. Assez d'autres ont parlé du Rabelais bouffon, nous, nous cherchons le Rabelais grave et éternel, et non le conteur grivois.

Parcourant la société avec ses héros voyageurs, nous nous arrêterons, sans trop nous préoccuper de la fable, toutes les fois que son génie sublime nous le commandera.

L'érudition a beaucoup fait pour l'intelligence de ses textes, des esprits ingénieux ont éclairci certains coins obscurs de l'œuvre, certains côtés du caractère de l'auteur. Arrivés à la fin de ce livre qui porte le titre de *Gargantua*, et avant d'entrer dans l'étude du second, qui est *Pantagruel*, livre II, nous devons faire une remarque importante.

A notre avis, le *Pantagruel*, bien que le second dans l'ordre accepté de nos jours, a été composé avant le *Gargantua*, tel que nous l'avons aujourd'hui sous son titre définitif : « *La vie très-horri-* « *ficque du grand Gargantua, père de Pantagruel.* » L'opinion de savants bibliographes fait remonter à 1532 ou 1533 le *Pantagruel;* le *Gargantua* que

nous venons d'étudier serait de 1535. Nous partageons cette opinion, constatant que comme style, comme portée morale, comme profondeur d'observation, le *Gargantua* l'emporte de beaucoup sur le deuxième livre dont nous allons nous occuper ; faisons toutefois une réserve : nous croirions volontiers, après examen des deux œuvres, que l'idée générale philosophique du *Gargantua* était déjà conçue à l'époque où Rabelais publia *la Chronique Gargantuine.*

Dès l'abord, il semble que ce deuxième livre ne doive pas nous arrêter aussi longtemps que le premier, qu'il ne nous offre pas une mine aussi riche ; et cependant que d'études variées et que d'objets différents nous sollicitent encore! Les contemporains lui firent le meilleur accueil, et ce second livre, suite de la *Chronique Gargantuine*, eut un succès énorme qui dépassa de beaucoup celui de la *Chronique :* succès tel, qu'il causa la transformation de cette chronique primitive, devenue après des remaniements le premier livre de l'œuvre entière. Si nous insistons sur ces détails, c'est qu'ils sont nécessaires à l'intelligence de ce qui va suivre, et que rien ne doit être négligé quand on entreprend l'étude d'un génie pareil à celui de Rabelais.

Toujours est-il que ce deuxième livre parut sous

ce titre : « PANTAGRUEL, *roi des Dipsodes, restitué en « son naturel, avec ses faits et prouesses espouvanta- « bles, composé par feu Me Alcofribas, abstracteur de « quinte essence.* Ἀγαθὴ τύχη. »

Rabelais gardait encore l'anonyme ; était-ce pour piquer la curiosité, était-ce pour dérouter la malveillance qu'il adoptait ce nom mystérieux d'*Alcofribas*, rendu déjà célèbre par la chronique de Gargantua ? Nous ne pouvons dire qu'une chose : si les débuts de Rabelais l'avaient mis en communication avec de nombreux et sympathiques lecteurs, il avait aussi à redouter les essaims d'ennemis qu'avait fait naître le *Gargantua :* les moines, les pédants, les faux savants, les faux braves, tous gens peu charitables, et qui, au seizième siècle, disposaient d'armes plus terribles que les armes spirituelles.

« Le monde a bien connu par expérience infail- « lible le grand émolument et utilité qui venait de « ladite *Chronique Gargantuine*, car, ainsi que nous « le disons plus haut, il en a été plus vendu par les « imprimeurs en deux mois qu'il ne sera acheté « de Bibles en neuf ans[1]. »

Pantagruel, étant le fils de Gargantua, continue la merveilleuse histoire de son père, et tout naturellement on retrouve dans ce deuxième livre, au début surtout, des souvenirs du premier ; nombre

[1] *Pantagruel,* II, Prologue.

de questions y sont traitées à nouveau qui l'avaient été dans le *Gargantua*. Telle est, par exemple, celle de l'éducation, à laquelle Rabelais consacre encore ici quelques pages intéressantes. Signalons seulement un plan d'études, pratique et large à la fois, tracé à Pantagruel par son père Gargantua, et auquel nous revenons plus loin.

Ce Gargantua, dont nous avons vu l'enfance et la jeunesse, est devenu père à son tour; à son tour il fait souche de vaillants : en son âge de « quatre « cent quatre-vingt quarante-quatre ans, il engen- « dra son fils Pantagruel, de sa femme nommée « Badebec, fille du roi des Amaurotes en Utopie, la- « quelle mourut de mal d'enfant ; car il était si « merveilleusement grand et si lourd, qu'il ne put « venir à la lumière sans ainsi suffoquer sa « mère[1]. »

Les prodiges ne manquèrent pas plus à la naissance de Pantagruel qu'à celle de son auguste père : ce fut une grande et horrible sécheresse qui accompagna son entrée dans le monde. Il naquit, on peut le dire, entre un éclat de rire et un sanglot, car son père ne savait s'il devait pleurer sa femme ou sauter de joie devant son fils nouveau-né.

« Badebec était bien bonne, mais mon fils est « bien beau ; » mieux vaut se consoler, prendre au

[1] *Pantagruel*, II, II.

« besoin nouvelle femme et surtout songer à ce pré-
« cieux héritier. » — Donc, en vrai philosophe, Gargantua reste à bercer son fils et à méditer sur les destinées de sa race. Nous ne nous arrêterons pas sur les premières années du jeune Pantagruel; les hauts faits de cet Hercule gaulois n'ont rien qui nous intéresse.

Son éducation et son avancement dans la vie coûteront moins, du reste, que ceux de Gargantua. Remarquons que Pantagruel et tous ceux qui l'entourent sont infiniment plus cultivés que les personnages fantastiques du premier livre. Il semble que cette éducation de la race dont Rabelais s'est si soigneusement occupé dans le *Gargantua* ait déjà porté ses fruits. Cette race de géants, toujours aussi colossale, a, ce nous semble, acquis quelque chose de plus humain ; elle se rapproche des simples mortels par plus d'un point; comme intelligence et comme sentiment, elle vaut mieux certainement que les vulgaires habitants de la terre ; mais ces demi-dieux de l'Olympe du moyen âge ont subi dans l'intervalle d'un livre à l'autre une sorte d'anthropomorphisme : ils n'ont point encore d'honnêtes proportions, mais ils n'effraient plus. Nous avions donc raison de penser que l'idée du premier livre avait été conçue, pour l'ensemble de l'œuvre, avant le deuxième, bien que celui-ci l'ait précédé comme édition.

Pantagruel nous étonnera par tout autre chose que par des travaux qui rappellent ceux de l'Alcide antique. Ce n'est plus grimpé sur une jument fabuleuse qu'il va parcourir le monde, abattre les remparts, inonder les villes, tout en punissant les méchants et en redressant les abus qu'il rencontrera sur sa route. A la force physique de son aïeul Grandgosier, à la bonté et à la raison de son père, Pantagruel joint une prodigieuse finesse ; c'est un géant malicieux sans méchanceté, mais délié, spirituel au possible. Son éducation nous le montre déjà tel qu'il sera plus tard ; elle est modelée en partie sur celle de Gargantua, ainsi que nous pouvons le voir :

« Par quoi, mon fils, je t'admoneste qu'emploies « ta jeunesse à bien profiter en étude et en vertus. « Tu es à Paris, tu as ton précepteur Épistemon, « dont l'une par vives et vocales instructions, « l'autre par louables exemples te peut endoc-« triner.

« J'entends et je veux que tu apprennes les lan-« gues parfaitement : premièrement la grecque, « comme le veut Quintilien ; secondement la latine, « et puis l'hébraïque pour les saintes lettres, et la « chaldaïque et l'arabique pareillement : et que tu « formes ton style quant à la grecque, à l'imitation « de Platon ; quant à la latine, de Cicéron : qu'il « n'y ait histoire que tu ne tiennes en mémoire pré-

« sente, à quoi t'aidera la cosmographie de ceux qui « en ont écrit.

« Des arts libéraux, géométrie, arithmétique et « musique, je t'en donnai quelque goût quand tu « étais encore petit, à l'âge de cinq ou six ans; « poursuis le reste et sache toutes les règles d'as- « tronomie. Laisse-moi l'astrologie divinatrice, et « l'art de Lullius[1], comme abus et vanités. Du droit « civil, je veux que tu saches par cœur les beaux « textes et me les compares avec philosophie.

« Quant à la connaissance des faits de nature, je « veux que tu t'y adonnes curieusement, qu'il n'y « ait mer, rivière, ni fontaine dont tu ne connaisses « les poissons ; tous les oiseaux de l'air, tous les « arbres, arbustes et arbrisseaux des forêts, toutes « les herbes de la terre, tous les métaux cachés au « ventre des abîmes, les pierreries de tout orient et « midi, rien ne te soit inconnu.

« Puis soigneusement, revisite les livres des mé- « decins grecs, arabes et latins, sans mépriser « les thalmudistes et cabalistes, et par fréquentes « anatomies acquiers parfaite connaissance de l'au- « tre monde qui est l'homme. Et pendant quelques « heures de jour, commence à visiter les hautes « lettres. Premièrement, en grec, le Nouveau Tes- « tament, les Épîtres des Apôtres, et puis, en hé

[1] Raymond Lulle.

« breu, le Vieux Testament. En somme, que je voie « un abîme de science ; car dorénavant que tu de- « viens homme et te fais grand, il te faudra sortir « de cette tranquillité et repos d'étude et appren- « dre la chevalerie et les armes pour défendre ma « maison et secourir nos amis en toutes leurs af- « faires contre les assauts des malfaisants. Et je « veux que bientôt tu essaies combien tu as pro- « fité ; ce que tu ne pourras mieux faire que tenant « conclusions [1] en tout savoir, publiquement envers « tous et contre tous, et hantant les gens lettrés « qui sont tant à Paris comme ailleurs.

« Mais, parce que selon le sage Salomon, sapience « n'entre point en âme malévole, et science sans « conscience n'est que ruine de l'âme, il te convient « servir, aimer et craindre Dieu, et mettre en lui « toutes tes pensées et tout ton espoir : et par foi « formée de charité, être à lui adjoint, en sorte que « tu n'en sois désemparé par le péché. Aie suspects « les abus du monde, ne mets ton cœur à vanité, « car cette vie est transitoire, mais la parole de « Dieu demeure éternellement. Sois serviable à « tous tes prochains et les aime comme toi-même. « Révère tes précepteurs, fuis les compagnies des « gens auxquels tu ne veux pas ressembler, et les « grâces que Dieu t'a données ne les reçois en vain.

[1] Soutenant des thèses.

« Et quand tu connaîtras que tu auras tout le savoir « de par de là acquis, retourne vers moi, afin que je « te voie et donne ma bénédiction avant que mou- « rir[1]. »

Après l'éducation de l'âme et du cœur, va venir celle de l'esprit, et c'est ici que se révèle le goût littéraire exquis de Rabelais; relisez le sixième chapitre: « *Comment Pantagruel rencontra un Limou-* « *sin qui contrefaisait le langage français :* »

« Quelque jour, je ne sais quand, Pantagruel se « promenait après souper avec ses compagnons « par la porte d'où l'on va à Paris; là rencontra « un écolier tout joliet qui venait par ce chemin, et, « après qu'ils se furent salués, lui demanda : « — Mon ami, d'où viens-tu, à cette heure? L'éco- « lier lui répondit : — De l'alme, inclyte et cé- « lèbre académie que l'on vocite Lutèce[2]. » Quel type d'homme pensez-vous que Rabelais ait voulu peindre dans ce Limousin « qui transfrète la « Séquane, déambule par les compites et qua- « drivies de l'urbe, qui cauponise ès tabernes de « la Pomme de Pin, et si par fortune, y a rareté de « pécune, demet ses codices et vestes; qui révère « les Olympicoles, vénère le supernel astripotent, « qui dilige et redame ses proximes, serve les « prescrits décalogiques, qui cuide ainsi *pindariser*

[1] *Pantagruel* II, VIII.

[2] De l'illustre et célèbre académie que l'on appelle Lutèce.

(notons le mot, il est précieux) et lui semble « bien qu'il est quelque grand orateur en français, « parce qu'il dédaigne l'usance commune de par- « ler[1]. » — A qui ressemble cet insensé sinon à Ronsard qui, lui aussi, *pindarisa*, à qui, sinon aux membres de la Pléiade?

Personne n'admire Ronsard plus que nous, personne ne déplore plus ses erreurs, ses exagérations et celles de son école. Ne faillirent-ils pas, maître et disciples, compromettre, par leurs fâcheux vocables gréco-latins, la langue française à peine née, et faut-il chercher bien loin d'eux-mêmes des modèles qui nous prouvent que notre langue pouvait déjà voler de ses propres ailes?

Le bon sens de Rabelais protestait, comme protesta celui de Molière, contre ces façons précieuses de parler et d'écrire, contre ce jargon inintelligible alors de mode dans une certaine classe de la société. Il n'épargna pas ces écrivains affolés d'antiquité qui imitaient les Grecs, comme on a vu de nos jours imiter les Espagnols et Shakespeare, et il écrivit cet immortel chapitre VI. Il dit à « ces fols : « Vous nous forgez un langage diabolique, mais ne

[1] Qui traverse la Seine, qui se promène par les rues et carrefours de la ville, va boire au cabaret de la Pomme de Pin, et quand il y a rareté d'argent en sa bourse, vend ses livres et ses habits; qui révère les dieux, vénère et adore l'Eternel tout-puissant, aime son prochain, observe les prescriptions du Décalogue, et parlant ce style, s'imagine *pindariser*.

« faites qu'écorcher le latin;... Je vous apprendrai « à parler... — » Pantagruel, qui exécute les volontés de Rabelais, saute à la gorge de l'écolier qui continuait à baragouiner latin : « Tu es Limou« sin pour tout potage ! » — et il le force à parler sa langue naturelle. — « A cette heure tu parles « naturellement, » s'écrie avec joie cet homme de grand bon sens. Ronsard eut dû profiter du conseil, mais son orgueil s'y refusa. Nous verrons plus loin jusqu'où il porta la rancune littéraire[1].

Pantagruel suit à la lettre ces excellents préceptes, qui doivent faire de lui un géant selon la tradition paternelle, et quand son corps et son esprit sont dressés, il va courir à son tour les aventures.

Sur sa route, il rencontre un nouveau personnage qui, dès l'abord, se fait place et entre d'un bond dans l'action. Cet homme, c'est le fameux *Panurge*, πανοῦργος, l'homme qui fait tout, qui sait tout, qui a tout vu ; il est capable de tout, en bien et peut-être en mal ; c'est une encyclopédie vivante et ambulante, un sac à malices, un puits de science. Enfant par la naïveté, philosophe et débauché, mélancolique et railleur, il représente à merveille le

[1] Voy. plus loin : *Haine de Ronsard.*

type du Gaulois devenu Français ou qui va le devenir. Tel est Panurge; il est multiple, à mille faces, et cependant il se ressemble toujours à lui-même; tel est l'homme qui n'a pas de peine à se faire l'ami et l'inséparable compagnon de Pantagruel.

Laissons Rabelais nous raconter « comment Pan- « tagruel trouva Panurge, lequel il aima toute sa « vie. »

« Un jour Pantagruel se promenant hors de la « ville, vers l'abbaye de Saint-Antoine, devisant et « philosophant avec ses amis et quelques écoliers, « rencontra un homme beau de stature et élégant « en tous linéaments du corps, mais pitoyablement « navré en divers lieux et tant mal en ordre qu'il « semblait être échappé aux chiens, ou plutôt, res- « semblait à un cueilleur de pommes du Perche.

« De si loin que Pantagruel le vit, il dit aux assis- « tants : « Voyez-vous cet homme qui vient par le « chemin du pont de Charenton? Par ma foi il n'est « pauvre que par fortune, car je vous assure, à sa « physionomie, que nature l'a produit de riche et « noble lignée : mais les aventures des gens curieux « l'ont réduit en telle pénurie et indigence. Et dès « qu'il fut en face d'eux, il lui demanda : Mon ami, « je vous prie de vouloir ici vous arrêter un peu, et « me répondre à ce que je vous demanderai, et vous « ne vous en repentirez point; car j'ai affection « très-grande de vous donner aide à mon pouvoir

« en la calamité où je vous vois, car vous me faites « grand'pitié. Pourtant, mon ami, dites-moi qui « êtes-vous, d'où venez-vous, où allez-vous, que « cherchez-vous et quel est votre nom[1] ? »

Et Panurge de répondre en polyglotte émérite dans cette fameuse scène où il déploie sa science et sa faconde devant Pantagruel émerveillé. Il parle toutes les langues du monde aussi bien que la française qui est sa langue naturelle et maternelle, « car « il est né et a été nourri jeune au jardin de France « qui est Touraine. »

Rabelais a-t-il voulu se peindre au vif dans ce portrait de Panurge, ainsi que le disent quelques commentateurs ? Ils s'appuient sur la légende que nous avons racontée plus haut et rappellent que Rabelais fit aussi étalage de cette étonnante science des langues en face du chancelier Duprat. Nous acceptons Panurge tel qu'on nous l'offre, c'est ce que fait Pantagruel. Mettons-nous donc en route avec le géant et son compagnon, pour visiter le monde. Avec cet intrépide coureur d'aventures, le voyage ne peut manquer d'être joyeux et intéressant; observant, conseillant, bafouant et bafoué, Panurge sera l'âme de la troupe vagabonde ; rien ne l'étonnera de ce que l'on pourra rencontrer, et son infatigable imagination lui fournira des récits inouïs

[1] *Pantagruel*, II, IX.

et des comparaisons « mirifiques. » Hommes et choses, tout lui est familier dans cette société dont les types singuliers vont défiler devant nous.

Quelles vivantes peintures d'un monde dont l'histoire, la grande et solennelle histoire, nous fait à peine soupçonner l'existence! Rabelais est ici immense, car nous sommes en pleine réalité et cent volumes de mémoires nous en apprendraient moins sur la société du seizième siècle que les voyages de Panurge. Avec lui, nous pénétrons partout, dans les palais, au parlement; nous allons des salles bruyantes de l'Université au tribunal des Chats fourrés, de l'antre des gens du fisc à la tour de l'astrologue, et ce dernier nous introduira dans la chambre du pape, qui se sert de l'astrologue comme le plus mince des fidèles. En un mot, Rabelais nous initie à la vie civile du seizième siècle.

Dans le *Gargantua*, dans les récits de batailles épiques, nous n'avons vu que la vie des camps, le côté militaire et guerrier de l'époque; certes les portraits des soudards, les récits des grands coups d'épée, les ruines et les sacs des villes, y sont peints avec une rude verve. Quelle amertume y avait mise Rabelais, cet ami de l'humanité et du bon sens! Jamais on n'avait traité de la sorte la fausse chevalerie.

Dans le deuxième livre plus de guerriers ; mais des géants vivants de la vie de chaque jour, de la vie bourgeoise, avec ses incidents variés ou mono-

tones, ses joies et ses ennuis, ses préoccupations et ses occupations. Ici s'ouvrait devant Rabelais un champ illimité d'observations, mais plus que jamais il avait besoin de son courage, car ses allusions aux choses et aux hommes devenaient de plus en plus transparentes. Les caricatures tendaient à être des portraits ressemblants; bien plus, de temps à autre, avec une rare hardiesse, c'est un fait récent, contemporain, que Rabelais introduit dans sa fable, comme pour assigner à celle-ci une date précise. Ne vous y trompez pas, bonnes gens, Pantagruel et Panurge sont vos voisins; ces êtres bizarres, vous les pouvez rencontrer dans la rue; ainsi que vous ils sont allés à Toulouse, « ils y ont appris « fort bien à danser et à jouer de l'épée à deux « mains, comme est l'usage des écoliers de ladite « Université; mais ils n'y demeurèrent guères, « quand ils virent qu'ils faisaient brûler leurs ré- « gents tout vifs comme harengs saurets[1]. »

Que dites-vous de cette allusion sanglante au supplice du professeur Caturce brûlé comme hérétique en 1532? Ces trois lignes jetées incidemment dans le récit l'éclairent sur-le-champ d'une lueur sinistre; voilà du grand art, voilà comment Rabelais inté resse le lecteur à ses personnages. Panurge est prudent, il n'aime pas à s'approcher des bûchers, étant

[1] *Pantagruel*, II, V.

trop altéré sans se chauffer davantage, et cependant il n'hésitera jamais à lancer son mot sur ce qui révoltera « sa prud'hommie. »

Bien que le meurtre judiciaire de Caturce ait pû lui inspirer de sages réflexions, croyez-vous qu'en sa conscience révoltée, il ne se soit pas demandé de qui ces gens tenaient le droit de brûler un de leurs semblables? Cette même conscience ne lui disait-elle pas que Caturce avait peut-être aussi le droit de vivre ?

Si nous ne nous trompons, Rabelais, comme tous les hommes de génie, dut souvent se poser cette question en face des arrêts prononcés par des hommes. En effet, le droit dans son essence et dans ses formes pratiques fut toujours un sujet d'études et de réflexions pour les esprits d'élite. Rabelais, doué d'un suprême bon sens, philosophe par-dessus tout, avait été choqué des altérations subies par le droit, et de la façon dont on l'interprétait sous ses yeux.

Il avait vainement cherché autour de lui le droit, âme de la loi, éternel comme Dieu. A sa place, il rencontrait *la Chicane et les Chicanoux ;* au lieu d'une lumière éclatante, un épais brouillard, au lieu de légistes, une race d'hommes de proie, stupides et rapaces à la façon de la buse.

Pantagruel est un cœur hardi qui veut rendre à la loi et au droit « leur véritable essence et dignité. »

Que trouve-t-il aux tribunaux et dans l'école? La fausse science du moyen âge trônant là comme partout, avec son cortége d'inepties et d'obscurités.

Savez-vous d'où ils tirent leur triste savoir, « tous « ces hommes que préoccupait une formule ou « une formalité, jamais le droit? tous ces sei- « gneurs de la cour, maîtres des requêtes, pré- « sidents, conseillers, gens des comptes, secré- « taires, avocats et autres veaux enjuponnés? Les « livres des lois semblent une belle robe d'or triom- « phante et précieuse à merveille, qui serait bro- « dée d'ordure; car au monde, il n'y a livres tant « beaux, tant ornés, tant élégants, comme sont les « textes des Pandectes; mais la bordure d'iceulx, « c'est-à-dire la glose de Accurse est tant sale, tant « infâme et tant punaise, que ce n'est que or- « dure et villenie[1]. » Ne vous semble-t-il pas lire du Platon ou plutôt de l'Aristophane?

Suivons maintenant nos deux compagnons dans le palais de la chicane, assistons avec eux à un « mémorable procès : »

« Or, en cette propre saison, était un procès « pendant à la cour entre deux gros seigneurs : le « défendeur était monsieur de Humevesne : la con- « troverse en était si haute et si difficile en droit, « que la cour de parlement n'y entendait que le

[1] *Pantagruel*, II, X.

« haut allemand. Donc, par le commandement du « roi, furent assemblés quatre des plus savants et « des plus gras de tous les parlements de France, « en même temps le Grand Conseil et tous les prin- « cipaux régents des Universités, non-seulement « de France, mais aussi d'Angleterre et d'Italie, « comme Jason, Philippe Dèce et un tas d'autres « vieux rabbanistes[1]. Ainsi assemblés, pendant l'es- « pace de quarante-six semaines, ils n'y avaient su « mordre, ni entendre le cas au net pour le mettre « en droit d'une façon quelconque[2]. »

Ici commence une série de scènes dignes des *Guêpes* : c'est de la comédie aristophanesque que ce débat de deux seigneurs, obscurci comme à plaisir par les opinions contraires des gens de loi leurs conseils. Les plus savants se sont morfondus pendant quarante-six semaines, attendant peut-être la lumière d'en haut pour débrouiller cet inextricable écheveau, espérant peut-être aussi que le combat cesserait faute de combattants, et que la mort de l'un d'eux terminerait d'un coup le procès. Bref, on en est réduit à invoquer ce grand personnage appelé maître Pantagruel, « lequel on a « connu être savant au-dessus de la capacité du « temps de maintenant, par les grandes disputa- « tions qu'il a soutenues contre tous publiquement.

[1] Porteurs de rabat.
[2] *Pantagruel*, II, X.

« Je suis d'opinion que nous l'appelions et conférions de cette affaire avec lui : car jamais homme « n'en viendra à bout si celui-là n'en vient. — « A quoi volontiers consentirent tous les conseil- « lers et docteurs[1] »

« C'est à lui qu'est remis le soin de juger cette mirifique affaire « dont les sacs et les panchartes « faisaient presque le fais de quatre gros ânes. » Quand on a le souvenir des sacs à procès que traînent les juges et les parties dans *les Plaideurs*, on n'a pas de peine à se figurer combien pâlit Pantagruel devant cette montagne de titres et de documents.

Lisez le chapitre, abstraction faite de la fable, et vous verrez ce qu'étaient devenus, au seizième siècle, l'étude et la pratique du droit, au milieu de quelles contradictions et de quel chaos se rendait la justice.

D'abord chez les gens de loi, avocats ou magistrats, l'oubli le plus complet, la plus entière ignorance des langues classiques, de la science antique, base et fondement de toute connaissance. Que faire avec des gens qui n'entendaient plus la langue mâle des Douze Tables, le latin serré et précis des Pandectes et des Institutes?

Écoutez Pantagruel : « Messieurs, les deux sei-

[1] *Pantagruel*, II, X.

« gneurs qui ont ce procès entre eux sont-ils encore
« vivants? — A quoi lui fut répondu que oui. —
« De quoi diable donc, dit-il, servent tant de fatras-
« series de papiers et copies que me baillez?
« N'est-ce pas mieux, ouïr par leur vive voix le dé-
« bat, que lire ces babouineries ci qui ne sont que
« tromperies, cautelles diaboliques et subversions
« de droit? Car je suis sûr que vous et tous ceux
« par les mains desquels a passé le procès, y avez
« machiné ce qu'avez pu, *pro et contra* : et au cas
« que leur controverse était patente, vous l'avez
« obscurcie par sottes et déraisonnables raisons...
« Car vos maîtres n'avaient, comme il est cer-
« tain, connaissance de langue ni grecque ni la-
« tine, mais seulement de gothique et barbare. Et
« toutefois, les lois sont premièrement prises des
« Grecs, comme vous avez le témoignage de Ulpian
« (*Livre de l'Origine du droit.*) Et toutes les lois sont
« pleines de sentences et mots grecs, et seconde-
« ment sont rédigées en latin le plus élégant et
« orné qui soit en toute la langue latine; et je n'en
« excepterais volontiers ni Salluste, ni Varron, ni
« Cicéron, ni Sénèque, ni Tite Live, ni Quintilien.
« Comment donc eussent pu ces vieux rêveurs
« entendre le texte des lois, eux, qui jamais
« ne virent bon livre de langue latine, comme
« il appert manifestement à leur style, qui est
« le style de ramoneur de cheminée, ou de cui-

« sinier et marmiton, non de jurisconsulte. »

« En outre, vu que les lois sont extirpées du « milieu de philosophie morale et naturelle, com- « ment l'entendront ces fous qui ont, par Dieu, « moins étudié en philosophie que ma mule? Au « regard des lettres d'humanité et connaissance « des antiquités et histoires, ils en étaient chargés « comme un crapaud de plumes; toutefois le droit « en est plein, et sans cela il ne peut être en- « tendu, comme quelque jour je le montrerai plus « apertement par écrit[1]. »

Le peu qui nous reste des procédures du temps nous prouve que le récit de Rabelais est à peine exagéré; c'était entre les juges et les plaideurs un assaut d'ignorance et d'absurdité. Il va sans dire que la pure langue française, l'idiome national, était soigneusement proscrite de l'enceinte des tribunaux; on s'obstinait à y parler une sorte de latin macaronique dont les œuvres de Merlin Coccaie peuvent nous donner des exemples. Nous ne parlons pas de la langue dans laquelle étaient rédigées les pièces de procédure. Rien jusque-là n'avait pu remédier à cet état de choses, car, malgré les réformes de Louis XII, malgré les efforts des rois ses successeurs, malgré les édits et les ordonnances, il fallut près d'un siècle pour que la langue de tout

[1] *Pantagruel*, II, X.

le monde eût droit de cité dans les cours de justice. Les gens de loi semblaient avoir horreur de ce qui est clair et limpide ; la lumière les effrayait.

Du reste, nous rappellerons qu'aujourd'hui encore, ils ont un style à eux, un idiome à part qui froisse les oreilles délicates et dont le sens donne souvent à réfléchir aux esprits les plus pénétrants.

Si la langue des légistes du seizième siècle était loin de la perfection, le témoignage d'un érudit tel que Rabelais nous prouverait que leur science était au niveau de leur style.

Qu'était devenue cette puissante uniformité du droit romain que regrette si fort Rabelais ? De laborieux légistes en avaient retrouvé quelques débris vers le douzième siècle ; la tradition aidant, on avait pu espérer un instant de voir revivre ce sublime monument de la raison humaine. Mais l'esprit étroit du moyen âge ne s'était guère prêté à cette résurrection ; les traditions de clocher étaient trop vivaces, et il ne faut pas oublier qu'au temps de Rabelais nous sommes encore sur les limites du moyen âge. L'admirable *Corpus juris* de l'antiquité n'était plus qu'un souvenir, il avait disparu, « obscurci par « sottes et déraisonnables raisons et ineptes opi- « nions d'Accurse, Balde, Bartole, de Castro, de « Imola, Hippolytus, Panorme, Bertachin, Alexan- « der Curtius, et ces autres vieux mâtins qui jamais « n'entendirent la moindre loi des Pandectes et

« n'étaient que gros veaux ignorants de tout ce qui « est nécessaire à l'intelligence des lois[1]. »

Les gloses, les commentaires de ces maladroits légistes avaient fait disparaître et les Pandectes et les Institutes comme sous une rouille épaisse, et chaque siècle, chaque école y venait ajouter la sienne. On se perdait en raisonnements subtils dans les écoles et les tribunaux; on discutait à perte de vue sur tel ou tel point d'intérêt local, sans jamais songer à remonter à cette éternelle source du droit, la raison; le droit était comme la philosophie et la littérature du temps, muré en quelque sorte dans un cercle d'argumentations scolastiques qui composaient alors toute science.

Aussi quand Rabelais, dans le mémorable passage que nous venons de citer, voulait ramener ses contemporains aux pures sources du droit, il devinait une révolution dans l'étude et la pratique des lois; en la pressentant, il traçait la route à cette école d'illustres légistes français qui allaient rendre au droit sa majesté perdue.

Bien qu'il n'entre pas dans notre plan de nous occuper longuement de l'histoire du droit national en France, nous ne pouvons nous empêcher de nous arrêter quelques instants avec Rabelais devant la justice et les justiciers de son temps.

[1] *Pantagruel*, II, X.

Sous ce rapport, comme sous tant d'autres, le seizième siècle est encore une époque barbare; pas de code, mais des recueils de coutumes appartenant à différentes provinces et les régissant; par conséquent, le caprice d'un seigneur ou d'une assemblée de notables pouvant à un moment donné transformer la loi, la fausser. A peine si la nation française était née : on ne pouvait avoir l'idée d'un code de lois unique. Il fallait plus que les efforts de quelques grands hommes pour faire de la France une unité, une force; le temps seul y devait réussir. De même, près de trois siècles devaient s'écouler, avant la confection d'un code vraiment français, et non bourguignon, poitevin ou provençal. Jamais mieux qu'à cette époque la devise n'avait été vraie : « Vérité au deçà des Pyrénées, erreur au delà. » Donc, point d'autorité, nulle sanction pour la justice, sinon dans des territoires limités, car la coutume de Paris différait de celle de Rouen, autant que si ces deux villes avaient été séparées par six cents lieues de mer ou de déserts.

La gloire de Rabelais est d'avoir été choqué de ce chaos, d'en avoir senti la triste obscurité, d'avoir cherché, entrevu un moyen d'en sortir, en faisant remonter le droit à la philosophie. Nous avons vu s'il y réussit.

La philosophie du droit ne pouvait guère vivre,

à cette époque, que dans les conceptions de quelques vigoureux esprits; elle était devinée par Rabelais ou revivait dans les souvenirs de cet amant passionné de l'antiquité. Entre tous les principes qui constituent la civilisation, les principes du droit sont ceux dont le développement est le plus lent. Que de temps et de peines pour apprendre aux hommes ces deux idées corrélatives du droit et du devoir ! En France surtout, le droit avait complé tement disparu pendant le moyen âge, en même temps que semblait s'éclipser la raison. Il avait fallu que les rois comprissent combien le droit était utile à la reconstitution de la royauté, pour qu'ils songeassent à le faire revivre. En appelant à leur aide la loi et les légistes, ils servaient sans s'en douter la cause de l'humanité. Quand, au douzième siècle, les rois de France et les empereurs cherchaient à rappeler l'idéal du César romain appuyé sur la loi, ils ne songeaient pas qu'ils donnaient aux petits-neveux de leurs sujets une arme terrible contre l'absolutisme d'un seul. Le *Contr'un* n'avait plus qu'à venir au monde.

« Rappelons que Lanfranc de Pavie et Garne-
« rius avaient retrouvé à Bologne les Institutes de
« Justinien, et que ce fut en 1154 que l'on mit à
« l'étude, sinon en pratique, les principes de l'an-
« cien droit romain. Les jurisconsultes appelés par
« l'empereur Frédéric Barberousse à la diète de

« Roncaglia, en 1158, lui dirent par la bouche de « l'archevêque de Milan ces paroles remarquables : « Sachez que tout le droit législatif du peuple y est « accordé ; votre volonté est le droit, car il est dit : « — Ce qui a plu au prince a force de loi, le peuple « a remis tout son pouvoir à lui et en lui[1]. »

Il ne peut sembler étrange que nous nous préoccupions autant de cette expression suprême de la justice qu'on appelle le droit ; aussi nous ne pouvons nous empêcher en jetant un regard vers ses origines en France, d'admirer l'homme qui savait retrouver ce droit perdu au milieu des ténèbres du moyen âge.

Il en constatait l'existence, mais pouvait-il faire autre chose qu'y rêver et en imaginer un idéal philosophique, lui qui vivait dans une société aussi imparfaite, dans un État privé d'administration régulière, d'homogénéité, de cette harmonie qui est le caractère d'une nation civilisée? Ajoutons qu'on allait entrer dans l'abominable période des guerres de religion !

Qui, au temps de Rabelais, croyait à la possibilité d'un code de lois unique en France, qui, sinon lui et ses amis les philosophes?

Déjà, de son temps, d'énergiques et généreux efforts se manifestaient dans le sens qu'ils dési-

[1] Michelet, *Hist. de France*, II, 330.

raient, on s'essayait, mais timidement, à modifier la théorie et la pratique des lois. Le savant Guillaume Budé ne bornait pas ses recherches aux langues et aux littératures de l'antiquité, il composait avec le plus grand soin ses observations sur les Pandectes. « Budé n'était pas ju-« risconsulte et ne fit qu'indiquer la route : le « plus habile des professeurs de droit italiens, Al-« ciat (de Milan), la parcourut avec gloire ; entravé « par la routine dans son pays, il fut attiré en « France par les bienfaits de François Ier et fonda « dans l'Université de Bourges un enseignement « justement célèbre, où toutes les connaissances « littéraires et archéologiques concouraient à expli-« quer les origines, les rapports et le vrai sens des « lois (1529). Le temps n'était pas encore venu de « la philosophie du droit (Rabelais le pressentait et « l'annonçait), mais une excellente école exégétique « et historique se forma en France... »

A côté d'Alciat, dont Rabelais a raconté l'enseignement, Tiraqueau, « le doux ami de Rabelais, » Pierre de l'Estoile, Du Ferrier fermaient l'école obscure des Balde et des Barthole, inauguraient la science nouvelle et préparaient, sous une discipline ingénieuse, des élèves tels que Dumoulin, Cujas et L'Hôpital [1].

[1] H. Martin, VIII, 141, *passim*.

Nous avons quelque peine à nous arrêter dans cette digression, mais ne nous montre-t-elle pas la souplesse infinie de l'esprit de Rabelais, qui, des platitudes d'un procès grotesque, nous enlève par le vol de la pensée aux sublimités de la science juridique ? Nous aimons à voir se dresser dans sa majesté de moraliste la figure de ce grand homme, en face du masque de bouffon dont ses ennemis l'ont affublé.

Au reste, ce procès *Humevesne* est tout Rabelais, la parade en plein vent y éclate à côté de la dissertation sur les vérités éternelles du droit et de la justice [1].

Pantagruel est le héros de ce fameux procès, et vous savez de quelle magistrale façon il le dénoue devant un auditoire ébahi. C'est là, du reste, la dernière fois qu'il joue le principal rôle dans le drame; désormais il va reculer au second plan, laissant la scène à cet étrange personnage appelé Panurge que nous avons entrevu déjà. Voilà l'âme

[1] Rappelons en passant que l'édit de Villers-Cotterets est de 1535, et qu'il fut peut-être dû à l'influence et aux conseils de Rabelais : « Une autre disposition non moins célèbre enjoint que dorénavant, pour éviter toute ambiguïté, les actes notariés, les procédures et les arrêts seront rédigés en français. L'utilité de cette innovation pour les relations sociales se comprend assez d'elle-même; on dit qu'un motif d'une autre nature, l'intérêt des belles-lettres, ne contribua pas moins à y décider le roi, choqué du latin barbare qu'employaient les tribunaux. » (H. Martin, *Hist. de France*, VIII, 272).

du livre, c'est un homme, et non plus un géant; mais il tient des géants une indomptable énergie. Panurge non-seulement n'a que sa malice pour toute défense, mais encore il n'a pas d'autre arme offensive; il est vrai que c'est une arme gauloise et qu'il s'en sert à merveille et mieux encore que les géants ne le font de leurs bras formidables.

Nous allons voir ce Gil-Blas du seizième siècle aux prises avec les gens et les choses, franchissant les obstacles d'un saut, ou les tournant dans l'occasion, se blottissant parfois à l'ombre de son ami Pantagruel, ou dédaignant cette énergique protection pour courir sus à l'ennemi. Y a-t-il un tour pendable à jouer, un expédient à proposer, un bon mot à lancer qui résume vivement une situation? On trouve Panurge, l'infatigable, le multiple Panurge, le grand rieur, le grand railleur, qui fait la nique au sort, le mettant au défi de lui enlever sa gaieté qui le sauve de tont.

Nous aimerions fort à suivre Panurge dans ses aventures, mais le moyen d'analyser des chapitres pleins de la plus étrange fantaisie, où déborde l'imagination la plus inventive? Comment raconter ses amours, ses vertus et son savoir? Le roman se développe jusqu'au moment où Pantagruel part de Paris sur la nouvelle « que son père Gargantua « avait été translaté au pays des Phées par Morgue, « comme furent jadis Ogier et Artus : ensemble que

« le bruit de sa translation entendu, les Dipsodes « étaient issus de leurs limites, avaient gâté un « grand pays d'Utopie et tenaient pour lors la grande « ville des Amaurotes assiégée. »

Ici commencent une série d'exploits où le brave géant se couvre de gloire et, nouveau Constantin, extermine ses ennemis. Écoutez-le au moment du combat :

« Pantagruel, levant les yeux au ciel, se recom- « mande à Dieu de bien bon cœur, faisant vœu tel « comme s'ensuit : Seigneur Dieu, qui as toujours « été mon protecteur et mon servateur, tu vois la « détresse en laquelle je suis maintenant : rien ici « ne m'amène, sinon zèle naturel; ainsi comme tu « as octroyé aux humains de se garder et défendre, « eux, leurs femmes, enfants, pays et famille, quand « il ne s'agirait pas de ton affaire propre qui est la « foi ; car, en telle affaire, tu ne veux nul coadjuteur, « sinon de confession catholique et au service de ta « parole, et tu nous as défendu toutes armes et dé- « fenses; car tu es le Tout Puissant, qui en ton « affaire propre, et où ta cause propre est tirée en « action, te peux défendre plus qu'on ne saurait « penser : toi qui as mille milliers de centaines de « millions de légions d'anges, desquels le moindre « peut occire tous les humains, et tourner le ciel et « la terre à son plaisir, comme jadis bien apparut « en l'armée de Sennachérib. Donc, s'il te plaît à

« cette heure m'être en aide, comme en toi seul est « ma totale confiance et espoir, je te fais vœu que « en toutes contrées tant de ce pays d'Utopie que « d'ailleurs où j'aurai puissance et autorité, je « ferai prêcher ton saint Évangile purement, sim« plement et entièrement; et aussi, que les abus « d'un tas de papelards et faux prophètes, qui ont « par constitutions humaines et inventions dépra« vées envenimé tout le monde, seront d'autour de « moi exterminés.

« Alors fut ouïe une voix du ciel disant : *Hoc « fac et vinces ;* c'est-à-dire : « Fais ainsi et tu auras « victoire [1]. »

Que dites-vous de la conception d'un Dieu pareil, ne souffrant pas qu'aucune intervention humaine vienne troubler la majesté de son « négoce propre « qui est la foi ; » planant seul au-dessus des hommes qui s'attribuent follement, injustement le droit de lui rendre des honneurs qu'il ne sollicite pas? Ce Dieu de l'Évangile pur, est aussi loin du Dieu des Dominicains et du Saint-Office, que Pantagruel l'est du roi Philippe II.

Cependant le livre a pris les proportions d'une épopée, héroï-comique si l'on veut, mais épopée à coup sûr, et à ce titre il doit avoir sa classique Descente aux enfers.

[1] *Pantagruel*, II, XXIX.

Épistemon, un des plus aimables compagnons du Roi-géant, a eu dans la bataille la tête enlevée d'un coup de sabre qui l'a fait passer de vie à trépas. Croyez-vous Panurge embarrassé par cet accident? « Enfants, ne pleurez goutte ; il est encore tout « chaud, je vous le guérirai aussi sain qu'il fut « jamais. » Et Panurge de recoller tout simplement la tête du cadavre entre ses deux épaules, et Épistemon de revenir des sombres bords qu'il a eu le temps de visiter pendant sa courte mort.

Scarron a refait cette Descente aux enfers, parodiant Virgile et peut-être Rabelais, mais il n'a cherché que le grotesque, et si sa description des enfers est spirituelle, à coup sûr, elle n'est rien de plus. Dans celle de Rabelais nous trouvons bien autre chose. C'est toujours cet admirable bon sens que recouvrent ses plaisanteries même les plus saugrenues : il faut entendre Épistemon à l'instar d'Ulysse et d'Énée racontant la vie dans l'autre monde, de ceux qui furent les grands et les puissants dans celui-ci : nous doutons qu'il y ait ailleurs un chapitre de philosophie joviale plus parfait que ce récit.

Aucun des personnages de l'antiquité ne manque à cette revue ; chez Lucifer ils gagnent une vie misérable et dure en tant que l'on peut dire qu'ils vivent : généraux illustres, monarques, empereurs, courtisanes couronnées, toute la troupe dorée, les papes, les cardinaux, pêle-mêle avec les chevaliers

de la Table-Ronde, et les héros de roman, sont dans cette cité fantastique des ombres et s'y livrent aux plus viles occupations.

C'est le Panthéon des grandeurs déchues, et il semble que le fils de l'aubergiste de Chinon ait pris un malin plaisir à crayonner ces grotesques fantoches.

Vous figurez-vous le pape Jules II, le tonnerre de l'Italie, la terreur des Barbares, crieur de petits pâtés, à côté de la belle Cléopâtre, cette perle d'Orient, devenue revendeuse d'oignons? Voici plus loin Alexandre rapetassant de vieilles chausses, Antonin, le roi du peuple-roi, transformé en laquais, le pape Boniface écumeur de marmites, et, superbe ironie, Alexandre VI, l'empoisonneur, le Borgia, preneur de rats.

« En cette façon, ceux qui avaient été gros sei-
« gneurs en ce monde gagnaient leur pauvre et
« méchante vie là-bas. Au contraire, les philosophes
« et ceux qui avaient été indigents dans ce monde,
« de par là étaient gros seigneurs à leur tour. Je
« vis Diogènes qui se prélassait en magnificence
« avec une grande robe de pourpre et un sceptre en
« sa main ; et il faisait enrager Alexandre le Grand
« quand il n'avait pas bien rapetassé ses chausses,
« et le payait à grands coups de bâton. Je vis Épic-
« tète vêtu galantement à la française, sous une
« belle ramée, avec force damoiselles, se rigolant,

« buvant, dansant, faisant en tout cas grand chère, « et auprès de lui force écus au soleil : au-dessus « de la treille étaient pour sa devise ces vers écrits :

Sauter, danser, faire des tours
Et boire vin blanc et vermeil
Et ne faire rien tous les jours
Que compter écus aux soleil !

« Lors, quand il me vit, il m'invita courtoise- « ment à boire avec lui, ce que je fis volontiers et « nous chopinâmes théologalement. Cependant, « Cyrus vint lui demander un denier, en l'honneur « de Mercure, pour acheter un peu d'oignons pour « son souper. Rien, rien, dit Épictète, je ne donne « point de denier ; tiens, maraud, voilà un écu, sois « homme de bien. Cyrus fut bien aise d'avoir ren- « contré tel butin. Mais les autres coquins de rois « qui sont là-bas, comme Alexandre, Darius, et au- « tres, le dérobèrent la nuit[1]. »

Les paroles d'Épictète à Cyrus ne vous rappellent-elles pas le : « Je te le donne pour l'amour de l'humanité » qui fit et fait encore crier tant de gens ? C'est le même esprit, dédaigneux de la morale de convention, ami par-dessus tout de la philosophie. Il y avait certes du courage et de l'audace à peindre ainsi ces « coquins de rois » vis-à-vis des philosophes et des malheureux du monde terrestre. Ce

[1] *Pantagruel*, II, XXX.

hors-d'œuvre philosophique se rattache tout naturellement à l'action et il est en quelque sorte la morale du livre et sa conclusion.

Et cependant ceux dont Rabelais raillait si ouvertement les pareils n'étaient pas les plus acharnés à le poursuivre ; peut-être riaient-ils aussi, et la protection dont les rois et les grands seigneurs entourèrent Rabelais nous en est une preuve presque certaine. Savez-vous quels sont les ennemis du livre et du poëte? Savez-vous ceux qui y voient autre chose qu'un passe-temps agréable pour le lecteur et l'écrivain? Ce sont ceux à qui Rabelais lance un dernier trait en fermant son deuxième livre :

« Cagots, escargots, hypocrites, cafards et autres
« telles sectes de gens qui se sont déguisés comme
« masques pour tromper le monde. Car, donnant
« à entendre au populaire commun qu'ils ne sont
« occupés qu'à contemplation et dévotion, en jeûnes
« et macération de la sensualité, et seulement du
« vrai, pour sustenter et alimenter la petite fragi-
« lité de leur humanité, au contraire font chère,
« Dieu sait quelle !

Et Curios simulant, sed bacchanalia vivunt [1].

« Vous le pouvez lire en grosse lettre et enlumi-
« nure de leurs rouges museaux et ventres à pou-

[1] Ils feignent l'austérité des Curius et leur vie est une bacchanale.

« laine, sinon quand ils se parfument de soufre.
« Quant à leur étude, elle est toute consumée à la
« lecture des livres Pantagruéliques ; non tant pour
« passer le temps joyeusement que pour nuire à quel-
« qu'un méchamment... c'est-à-dire calomniant[1]. »

Reconnaissez-vous le rouge museau et le ventre à poulaine de ce bon M. Tartufe, et ces gros chanoines et ces Sorbonnistes féroces, gorgés de perdrix en hachis, et ce doux Basile qui calomnie, calomnie, calomnie sur tous les tons? Songez seulement qu'au seizième siècle la calomnie dictait des sentences de mort : à sa voix brillait la hache du bourreau ; à sa voix, ceci n'est pas une métaphore, on voyait s'élever la flamme des bûchers : la calomnie dressait des gibets infamants, elle exilait Marot, elle brûlait Dolet, elle avait fait jeter Rabelais dans un *in pace*, d'où il n'était sorti que par miracle. Aussi écoutez ce dernier cri du poëte : « Iceulx fuyez, ab-
« horrez et haïssez autant que je le fais, et vous en
« trouverez bien sur ma foi. Et si désirez être bons
« Pantagruélistes, c'est-à-dire vivre en paix, joie,
« santé, faisant grande chère, ne vous fiez jamais
« en gens qui regardent par un pertuis[2]. »

C'est sur cette invocation à la bonne foi qui a présidé à son œuvre que Rabelais s'arrête ; c'est là que finit aussi ce livre composé vraisemblablement

[1] *Pantagruel*, II, XXXIV.
[2] *Idem*.

à Saint-Maur-des-Fossés, et qu'un scrupule facile à comprendre l'avait empêché de signer.

Nous le demandons à ceux qui l'ont lu, cette science, cette philosophie, cette émotion continue ne légitiment-elles pas le beau nom dont Hugues Salel décore Rabelais dans un dizain resté fameux ?

Si pour mêler profit avec douceur,
On met en prix un auteur grandement,
Prisé seras, de cela tiens toi seur [1] :
Je le connais, car ton entendement
En ce livret, sous plaisant fondement,
L'utilité a si très-bien décrite
Qu'il m'est avis que voir un Démocrite
Riant les faits de notre vie humaine.
Or persévère, et si n'en as mérite
En ces bas lieux, l'auras en haut domaine [2] !

Rien n'empêchait de découvrir sous le masque désormais transparent d'Alcofribas Nazier, le joyeux historien de tant de *belles billevesées;* rien non plus n'empêchait les contemporains d'applaudir aux hardiesses de cet esprit sans égal. L'admiration des penseurs, des philosophes, et l'empressement du public dédommagèrent l'écrivain des venimeuses attaques de ses ennemis. Son génie reçut bientôt une plus douce récompense.

Il avait conservé soigneusement de continuelles

[1] Sûr.
[2] Aux cieux.

relations avec Jean Du Bellay qui, au milieu des affaires, de la diplomatie, des intrigues de cour, n'avait jamais perdu de vue son cher médecin. L'évêque autant que l'homme de science avait été captivé par ce merveilleux esprit, et l'on peut croire que Jean Du Bellay accordait à Rabelais toute la familiarité qu'autorisait un siècle encore féodal.

Nous avons eu déjà l'occasion de parler de cet éminent prélat, et nous le retrouverons souvent dans le cours de ce travail : sa mitre épiscopale et sa crosse ne le gênaient en rien, et il inclinait avec une hardiesse singulière vers le parti des libres penseurs. Jean Du Bellay était le type de ces prélats hommes d'État qui faisaient bon marché à l'occasion des règles et des exigences canoniques ; sa vie entière et en particulier sa correspondance avec Mélanchthon sont là pour faire foi de cette largeur et de cette indépendance d'idées.

Rabelais l'aimait sincèrement, sentant qu'il avait rencontré en lui un puissant patron, qui le soutenait parce qu'il le comprenait, et non un Mécène vulgaire ; quand donc il entra dans une voie nouvelle, il y fut suivi quoique d'un peu loin par Jean Du Bellay, qui le couvrit de son infatigable protection.

Pour nous, cette aide constante accordée à Rabelais, cet intérêt que Jean Du Bellay portait à l'œuvre autant qu'à l'homme, suffiraient pour le

mettre au rang des grands esprits de son temps, s'il n'avait déjà tant d'autres droits à cette place.

En 1534, Jean Du Bellay était ambassadeur d'Angleterre, quand il reçut de François Ier l'ordre de se rendre à Rome pour y traiter de la réconciliation de Henri VIII avec le saint-siége : mission délicate qui convenait au caractère délié du prélat. En passant par Lyon, il rencontra naturellement Rabelais, au milieu de ses livres, de ses calendriers, de ses études. Nous ne pensons pas qu'il eut beaucoup de peine à décider Rabelais à l'accompagner dans son voyage au delà des monts. Savant et lettré, nourri dans l'amour de l'antiquité, le docteur était un admirable compagnon de route sur cette terre magique de l'Italie.

Au moyen âge on allait en terre sainte pour y retremper sa foi ; au seizième siècle, c'était l'Italie qui était devenue le but de pèlerinage des nouveaux croyants. Tous tournaient avec avidité les yeux vers ce pays, d'où rayonnaient à la fois la science, les lettres, la philosophie et les arts. C'était la terre promise que ce berceau de la Renaissance.

Quel bonheur pour un lettré comme Rabelais de parcourir cette Italie sacrée où chaque pas réveille un souvenir ! quelle joie aussi pour le botaniste, pour le médecin, de passer les Alpes, de se trouver en face d'une nature inconnue, d'y faire

des recherches, des découvertes, d'y étudier les hommes, les plantes, les animaux, d'apaiser la soif de son esprit !

Et puis, est-il téméraire de supposer qu'au fond Alcofribas Nazier se faisait fête d'aller voir de près ces puissants détenteurs de toute foi qu'il avait déjà si malignement nargués, et à qui il devait consacrer le livre immortel de l'*Isle sonnante?*

Laissons-le parler lui-même avec enthousiasme dans une épître dédicatoire.

« Votre bienveillance a permis que mon vœu le « plus ardent se réalisât, celui que je formai dès « que j'eus le sentiment de la littérature, c'était « de parcourir l'Italie, de voir cette Rome, la tête « du monde ; grâce à vous je l'ai vue. »

Ce premier voyage ne paraît pas avoir répondu à l'idéal que s'en était fait Rabelais. D'abord il manqua de temps, et nous retrouvons dans une épître latine les plans dont il avait caressé l'exécution et qu'il ne put malheureusement exécuter. Il voulait, dans tous les endroits qu'il traverserait, visiter les savants, converser familièrement avec eux, leur exposer ses idées, et discuter nombre de questions ardues dont la solution le tourmentait depuis qu'il avait conscience de lui-même. Quels problèmes devaient s'agiter dans ce vaste cerveau qui renfermait toute une encyclopédie! Ses goûts d'artiste devaient aussi trouver satisfaction en

Italie : la plume et le pinceau aidant, il reproduirait les sites et les monuments du pays, et un grand ouvrage dédié au cardinal aurait perpétué le souvenir de ce pèlerinage. On aime à lire ces confidences de Rabelais, qui en était venu au point de connaître Rome dans ses coins et recoins « mieux « que personne ne connaît sa maison. » Cette bouffée de naïf orgueil, cette satisfaction intime du voyageur nous plaisent et nous peignent l'homme. C'est bien là cet amour pour Rome qu'il partage avec les grandes âmes de tous les temps, c'est bien l'attachement pour cette terre de séduction que les plus indifférents ne quittent jamais sans regret.

Écoutez-le rappeler complaisamment au cardinal leurs excursions dans les rues et les carrefours, les fouilles qu'ils exécutaient dans une vigne achetée tout exprès, et remuée de fond en comble, et l'agréable société de ces jeunes et honnêtes gentilshommes, Nicolas Roy et Claude Chapuys, compagnons de leurs études et de leurs recherches. Rabelais mettait à ce travail d'investigation une ardeur passionnée, et il nous eût laissé sur l'ancienne Rome un curieux ouvrage, s'il n'eût été arrêté dans son entreprise par une nouvelle fâcheuse. Il apprit qu'un Milanais, du nom de Marliani, venait de composer sur la topographie de Rome antique, un ouvrage répondant exactement au livre dont il avait déjà arrêté le plan. Rabelais renonça au sien ; mais

le hasard voulut qu'il pût donner des soins à l'édition du livre de Marliani qui s'imprimait précisément à Lyon. C'était rendre aussi un hommage à Rome, que d'aider les autres à en conserver les éternelles beautés.

Il ne publia pas davantage son livre de botanique, l'Italie ne présentant rien de nouveau à ses observations; probablement, il était absorbé par les travaux multiples de sa charge auprès du cardinal; d'ailleurs ce premier voyage à Rome fut très-court, il dura à peine six mois, pendant lesquels Rabelais trouva encore quelques instants pour apprendre l'arabe.

Le saint-siége était alors occupé par un prince italien, un Médicis, Clément VII, neveu de Léon X, qui avait conservé les traditions de sa famille, et qui paraissait se plaire dans le commerce des gens de goût et d'érudition. Il n'est pas impossible que Rabelais l'ait approché, malgré l'énorme distance qui séparait le pape d'un moine, et Rabelais était encore dans les ordres. Rabelais, mêlé à toutes les affaires du cardinal, tant politiques que religieuses, dut forcément être mis en présence du saint-père. C'est à cette circonstance qu'il convient de rapporter les histoires ou plutôt les contes qui sont arrivés jusqu'à nous sur les rapports du pape italien et du moine gaulois. Malgré tout le sérieux de ses occupations, Rabelais eut-il le temps de se montrer sous

ce côté bouffon dont on prétend faire l'unique face de sa physionomie multiple? Nous l'ignorons, mais la tradition s'obstine à placer dans ce premier voyage quelques anecdotes qui prouveraient que Clément VII ne dédaignait pas de rire comme un simple mortel aux plaisanteries salées du médecin.

Quelque temps après, Rabelais s'arrachait aux charmes de Rome et reprenait le chemin de la France. Quel motif l'y rappelait? Était-il porteur de quelque message secret du cardinal pour le roi, ou obéissait-il à cette humeur vagabonde, à ce besoin de mouvement qui paraissent avoir été le fond de son caractère? Il dit lui-même qu'il revenait rappelé par la voix de son prince et celle de sa patrie[1]. Comment alors admettre l'anecdote célèbre connue sous le nom de quart d'heure de Rabelais, et la mystification des Lyonnais?

Le mauvais tour que Rabelais, selon la légende, aurait joué à ses bons amis de Lyon, ne paraît pas cependant l'avoir brouillé avec eux. Son goût et son inclination le ramenaient sans cesse vers cette ville scientifique où l'attirait aussi l'hospitalière bonhomie des habitants. Nous sommes certains qu'en cette année 1534, il s'occupait à Lyon d'éditer le grand ouvrage de Barthélemi Marliani, dont il offrait la dédicace à Jean Du Bellay.

[1] *Clara revocatus principis patriæque voce.*

La bibliographie nous est, on le voit, d'un grand secours ; ses lumières sont les seules qui nous guident ici, et nous ne saurions trop lui rendre hommage ni trop souvent la remercier ; c'est ainsi que l'éminent bibliophile Jacob nous renseigne sur le livre de Marliani ; plus loin, pour l'année suivante 1535, c'est aux savantes recherches de M. Brunet sur Rabelais qu'il faut faire appel : elles nous indiquent deux livres publiés à Lyon en 1535, par l'auteur de Gargantua, d'abord : *Un nouvel Almanach pour l'an* 1535, *calculé sur la noble cité de Lyon, à l'élévation du pôle par* 45°15′ *en latitude et* 26 *en longitude;* puis un autre livre d'astrologie judiciaire pour la même année : *la Pantagruéline Pronostication.* Nous connaissons les opinions de Rabelais sur cette vaine science de l'astrologie ; ces publications alors fort à la mode devaient donc être de simples commandes faites par des libraires.

L'almanach offre cette particularité remarquable, que Rabelais y prend le titre de médecin du grand hôpital de Lyon. Noble titre s'il en fut et qui nous montre le savant docteur rendu enfin à ces études de la nature qui lui étaient chères avant tout. C'est à cette époque aussi que dans le grand amphithéâtre de Lyon, il exposait devant un nombreux auditoire ses théories anatomiques et physiologiques. Il méritait que son ami Étienne Dolet, le cicéronien, lui consacrât une épître en vers latins. « La dernière

« et la plus originale des épîtres de Dolet fait par-
« ler en ces termes le cadavre d'un pendu qui s'ap-
« plaudit d'être disséqué publiquement par le docte
« François Rabelais, médecin à l'hôpital de Lyon...
« Publiquement exposé dans une vaste encéinte, je
« sers de sujet à une merveilleuse dissection; mon
« médecin, très-savant homme, explique avec une lu-
« cidité sans égale, l'habileté, l'artiste symétrie que
« la nature a déployées dans la composition du corps
« humain. Un nombreux amphithéâtre contemple
« ma dissection et admire en moi le chef-d'œuvre de
« Dieu. Pends-toi, Fortune! je nage dans les hon-
« neurs! moi que tu as voulu servir en pâture aux
« corbeaux, moi dont tu as prétendu faire le jouet
« des vents[1]. »

Nous rappellerons en passant que c'est à cette date de 1535 qu'il faut rapporter l'édition définitive de l'admirable *Gargantua*, premier livre de l'œuvre que nous avons étudié plus haut. Rien ne manquait donc à la gloire de Rabelais; ses travaux scientifiques attiraient la foule; ses livres, ses romans la passionnaient; un cercle d'amis illustres l'entouraient, l'encourageaient à poursuivre son œuvre; que lui fallait-il de plus? Rien que l'assurance de n'être pas jeté dans un cachot le lendemain, de ne pas y mourir, ou de ne pas expier sur un bûcher

[1] Nous laissons parler ici le savant auteur d'*Étienne Dolet*, M. Joseph Boulmier, un poëte et un historien de race.

ses hardiesses de langage. Nous aimerions à nous arrêter ici, à pénétrer plus avant dans l'existence de ces savants du seizième siècle que nous ne faisons qu'entrevoir. Ont-ils eu seulement une vie privée ? On sait de combien d'amertumes fut abreuvée la vie de Luther, le grand agitateur; on peut juger par là de celle des autres, et se demander si les troubles de ces temps, les bruits du dehors laissèrent jamais le calme subsister longtemps dans les sanctuaires de la science.

Tous ceux qui étaient entrés dans le mouvement de cette vertigineuse époque n'en pouvaient plus sortir ; beaucoup d'entre eux, et ce n'étaient pas les moins illustres, disparurent avant l'heure, et nous évoquons en passant avec une profonde mélancolie le souvenir de la grande ombre d'Étienne Dolet. Celui-là était prédestiné, il devait tomber martyr de la liberté de conscience le jour où la libre pensée serait devenue un crime.

Entraîné par notre récit, nous avons laissé passer sans la signaler une des époques les plus intéressantes de l'histoire des idées en France; nous devrions dire une des plus terribles et des plus lamentables; celle qui s'étend de 1528 à 1535 environ, celle où le génie de Rabelais se développait et mûrissait. Rapidement résumée, l'histoire de ces temps sert à comprendre celle de cet esprit merveilleux, dont les ressources augmentaient en raison

des obstacles, et dont le courageux élan bravait les dangers à mesure qu'ils devenaient plus pressants.

Rabelais n'est-il pas du reste à la tête de cette élite sacrée qui disputait aux Sorbonnistes les droits de la liberté intellectuelle? C'est lui qui domine notre pensée, nous ne l'oublions pas, mais un regard jeté sur ce qui l'entoure, la peinture du monde terriblement remué dans lequel il vivait, un mot sur ses illustres amis martyrs de la science ou de la religion, nous aident à faire mieux ressortir la grande figure que nous essayons de peindre.

Cette période d'environ dix ans peut être marquée en rouge dans les annales de la Réformation, car si elle correspond à l'expansion des idées religieuses, elle fut signalée par un redoublement de rigueurs contre les religionnaires. Jusqu'alors la persécution n'avait été que partielle si l'on peut dire, ou tout au moins non générale; c'étaient des cruautés particulières, parfois des meurtres juridiques, des vengeances, des violences, mais enfin la persécution n'était pas officiellement organisée. Elle allait devenir régulière et emprunter à l'inquisition d'Espagne ses savantes et irrésistibles méthodes pour ramener au bercail les âmes égarées.

Ainsi la *Commission extraordinaire* siégeait depuis 1525, avec la mission sainte d'extirper l'hérésie; puis le lieutenant-criminel du Châtelet rivalisa

avec elle, et tous se distinguèrent par leur férocité sauvage.

Il faut dire aussi qu'il s'agissait de tranquilliser la conscience du roi. François Ier, malgré sa légèreté, peut-être même à cause d'elle, était tourmenté par de singulières bouffées de dévotion. Il croyait, dans la sincérité de son âme, que rien ne plaisait plus au monarque des cieux que des holocaustes d'infidèles. Louis XIV ne fut-il pas pénétré de la même croyance? De plus, la situation pouvait devenir dangereuse pour les rois, car la prédication de l'Évangile libre ne laissait pas de soulever les vieux levains politiques. En Allemagne la bourrasque des anabaptistes renversait les villes et les châteaux; cette jacquerie sociale et religieuse exerçait sur les barons allemands, hauts et puissants seigneurs, des représailles qui devaient donner à penser à leurs voisins et à leurs pareils. Si les nobles d'outre-Rhin guerroyaient contre le César germanique, les peuples de la haute Allemagne demandaient à leur tour des comptes aux seigneurs, et le bruit des massacres de Munster arrivait jusqu'au Louvre.

Il n'était donc pas difficile de prouver à François Ier que la Réforme était une œuvre diabolique, qui bouleverserait les trônes et les couronnes après avoir bouleversé les consciences. Le roi se débattait entre deux influences distinctes, celle de sa sœur,

celle de ses conseillers intimes; cette dernière malheureusement dominait le plus souvent, car elle flattait l'homme dans ses plus mauvais penchants, qui sont le désir de commander aux autres et de leur faire sentir la lourdeur de sa main.

Le roi n'avait plus auprès de lui sa sœur Marguerite, la reine de Navarre, protectrice avouée des libres penseurs, elle dont la présence avait si souvent paralysé la cruauté des persécuteurs. Il appartenait tout entier à deux âmes noires, Anne de Montmorency, grand maître de France, et le cardinal de Tournon. Tout-puissants sur l'esprit de François Ier, ils le poussaient à leur gré dans une voie fatale, si bien que le roi, après avoir à peine toléré la persécution, la permit complète et entière. Malheur aux premiers religionnaires que leur zèle imprudent allait signaler aux tribunaux d'exception institués par le chancelier Duprat! Nous avons vu Berquin périr par leurs soins, et ouvrir la funèbre liste des martyrs.

Il semblait que les réformés cherchassent à donner à leurs ennemis l'occasion que ceux-ci attendaient avec tant d'impatience. On avait trouvé à plusieurs reprises des placards anticatholiques d'une violence extrême affichés sur les murs de Paris et jusque dans les appartements du roi au château de Blois. La messe y était tournée en dérision aussi bien que les autres mystères. Cette audace exaspéra Fran-

çois Ier, qui était alors dans un de ses accès de dévotion politique; il devint aussitôt ultra-catholique, pénitent, conduisit lui-même dans les rues une procession d'expiation, et s'écria un jour que si « ses propres enfants étaient si malheureux que de « tomber en de telles exécrables et maudites opi« nions, il les voudrait bailler pour en faire un sa« crifice à Dieu. » Voilà ce que devenait à certains moments le prince galant à qui nous devons le fameux : *Souvent femme varie.*

La persécution fut alors déchaînée et se signala par des raffinements et des redoublements de supplices. Le *Bourgeois de Paris* nous les raconte avec son flegme ordinaire : « Les supplices continuèrent « jusqu'en mai, redoublant toujours d'atrocité; on « avait commencé par étrangler les victimes avant « de les brûler; on les brûla toutes vives à la mode « de l'inquisition, puis on inventa un nouveau degré « d'horreur : ce fut de suspendre les condamnés « par des chaînes de fer à des bascules qui tour à « tour les guindaient en l'air et les dévalaient dans « les flammes, afin de prolonger leur supplice jus« qu'à ce que le bourreau coupât la corde pour « laisser tomber le patient dans le feu[1]. »

Quels étaient les crimes qui appelaient de pareilles expiations? Vous souvient-il d'une aimable

[1] Henri Martin, *Hist. de France*, VIII, *passim.*

pièce de vers de Clément Marot, qu'il publiait après avoir été jeté dans les prisons du Châtelet, pour avoir mangé gras un vendredi? L'élégant poëte ne savait que trop ce que lui avait coûté cette infraction aux commandements de l'Église :

Un jour j'écrivis à ma mie
Son inconstance seulement,
Ma s elle ne fut endormie
A me le rendre chaudement.
Car dès l'heure tint parlement
A je ne sçais quel papelard
Et lui a dit tout bellement :
Prenez-le : *il a mangé le lard!*

Lors six soudards ne faillent mie
A me surprendre finement,
Et de jour, pour plus d'infamie,
Firent mon emprisonnement!
Ils courent à mon logement:
Lors va se dire un gros paillard
Par la morbleu! voilà Clément,
Prenez-le : *il a mangé le lard!*

Clément Marot est un des meilleurs amis de Rabelais, un compagnon de la joyeuse société des Thélémites; aussi nous intéresse-t-il et nous plaît-il à suivre dans sa vie semée de périls et d'aventures; à peine était-il arraché de sa prison par la main du roi, qu'il était encore arrêté pour avoir commis une imprudence dans les rues de Paris. L'amitié de François I[er] le déroba de nouveau à la mort, mais

non à l'exil. Il fut obligé de quitter Paris au plus vite et d'aller se réfugier à Lyon. Là, la sympathie, l'amitié de Dolet, de Rabelais, et des autres « humanistes » lui adoucit un peu les misères de l'exil; il est permis de supposer qu'elles n'avaient rien de bien effrayant dans la société de ces esprits éminents et de ces gens de bien. Il parut y oublier quelque temps l'orage qui grondait au Nord; mais son repos ne fut pas de longue durée; car le bruit des persécutions de 1535 vint le troubler dans sa retraite. Il y apprit avec un effroi bien légitime que sa maison avait été fouillée, ses livres enlevés, ses papiers ouverts, et que sa personne n'était plus même en sûreté à Lyon.

Il quitta en hâte ses chers amis, leur donnant le signal de la dispersion, et se retira d'abord chez la reine Marguerite de Navarre, qui ne craignait pas d'offrir à Nérac un asile aux persécutés. Elle se compromettait ainsi bravement aux yeux des fanatiques qui avaient osé la menacer elle-même de leurs mains sanglantes; — triste paraphrase des paroles du roi que nous citions plus haut. La petite cour de la reine de Navarre, sans être absolument calviniste, n'en partageait pas moins très-sérieusement et très-vivement les sentiments des réformateurs ; mais elle était catholique à l'extérieur.

Néanmoins le bras des Sorbonnistes était long,

et pouvait saisir Marot jusque dans ce château royal : il s'enfuit donc plus loin encore, par delà les monts, et ce fut une autre princesse de France, madame Renée, fille de Louis XII, qui le reçut à Ferrare.

La princesse Renée de France, malgré la mauvaise grâce de son époux, continuait dans cette capitale brillante une heureuse tradition d'hospilatlité; les lettrés, les poëtes, les penseurs, y trouvaient un affectueux accueil ; c'est là que Marot alla chercher un toit et une protection, car ce qui se passait en France en ces années étonne et terrifie l'imagination.

Quand on parcourt l'histoire de cette funeste année 1535, on croirait lire les annales de quelque peuplade de sauvages gouvernée par un tyran stupide et féroce. Qui le croirait ? le roi François Ier, le fondateur du Collége de France, le protecteur, le restaurateur des lettres, qui leur doit le plus clair de sa renommée, François Ier essayait de ternir toute cette gloire par un acte de folie ? Il signait, dit-on, des lettres patentes qui ordonnaient la suppression de l'imprimerie !

Pourquoi ne pas décréter du même coup la suppression de la pensée humaine, que l'imprimerie, cette dixième muse inconnue de l'antiquité, emportait sur ses ailes? Les aveugles conseillers du roi ne savaient donc pas que la presse est un art *in-*

venté par inspiration divine[1], et que, comme la pensée, elle est éternelle et impérissable? Il est heureux pour François Ier que nul recueil d'ordonnances ne fasse mention de ce fatal arrêt, qui ne reçut probablement pas de commencement d'exécution.

C'est avec joie que nous retrouvons ici le nom de Jean Du Bellay, qui osa remontrer au roi l'insanité de son dessein. A côté de lui, Guillaume Budé, le grand helléniste, fit tête aux barbares efforts des Sorbonnistes, et tous deux eurent l'honneur de résister à la promulgation de cet arrêt qui aurait enrayé la marche de la pensée humaine à peine émancipée. On ne peut malheureusement douter que cette suppression de l'imprimerie n'ait été une chose décidée : nous le voyons assez par le témoignage d'un contemporain digne de foi, et que la question intéressait au plus haut point : « Je ne « saurais déguiser sous un lâche silence, dit Étienne « Dolet, l'infamie de certains monstres à face hu- « maine, qui, voulant frapper au cœur notre avenir « littéraire, ont pensé qu'il fallait de nos jours « anéantir l'art typographique. Que dis-je, pensé? « N'ont-ils pas conseillé cet horrible meurtre à « François de Valois, roi de France, c'est-à-dire à « l'unique appui des lettres et des littérateurs, à « leur partisan le plus chaud, leur père le plus ai-

[1] *Pantagruel*, II, *passim*.

« mant? Et quels motifs font-ils valoir? Un seul, « c'est qu'à les entendre, l'erreur luthérienne trou- « vait dans la littérature et dans l'art typogra- « phique un trop docile instrument de vulgari- « sation. »

Non, ce n'était pas seulement l'erreur luthérienne que l'on cherchait à extirper, c'était la libre pensée, le libre examen, la philosophie. On voulait tuer l'esprit de ces hommes qui, comme Rabelais, comme Dolet, comme Marot lui-même, avaient d'une main hardie brisé l'arche sainte des préjugés : on voulait anéantir ceux qui arrachaient le masque aux Tartufes d'alors et criblaient de leurs sanglantes épigrammes « cette moinerie, cette race « encapuchonnée, vrais ramas d'ivrognes et de so- « phistes[1]. »

Ces hardis railleurs auraient dû savoir que le mot de Richard III[2] est vrai pour tous les âges, et que leurs spirituelles attaques leur coûteraient cher; Dolet tout le premier, que dans un avenir prochain attendaient le gibet et le bûcher réunis, Dolet, plus infortuné que Marot, devait subir cinq fois les horreurs de la captivité, et boire le calice jusqu'à la lie.

Au milieu de cette tourmente, que devenait Rabelais? Lui fallait-il de gaieté de cœur s'exposer à

[1] *Etienne Dolet, passim.*

[2] Quand ils ont tant d'esprit, les *hommes* vivent peu.

la rage des Sorbonnistes quand il avait eu tant de peine à se tirer de leurs griffes? Dans quelle retraite chercher le repos? où fuir la prison, la torture, le bûcher? Des prodiges d'habileté ou un bonheur extrême avaient pu seuls jusque-là le sauver; mais la fortune ne se lasserait-elle point? L'exil, un exil lointain était le plus sûr, le meilleur parti à prendre; il n'hésita pas.

Il trouva plus naturel et surtout plus simple de regagner l'Italie, sa chère Rome, où il avait quelques amis, et où le cardinal Jean Du Bellay lui offrait au moins une protection assurée. Il profiterait de ce voyage pour mettre ordre à ses affaires avec l'Église, qu'il avait un peu négligées, rentrer en grâce auprès de ses supérieurs et attendre des temps plus heureux à la faveur de l'absolution qu'il comptait demander au pape. A Clément VII avait succédé Paul III Farnèse, qui comblait de ses bontés l'évêque de Paris Jean Du Bellay, et venait même de lui conférer le chapeau.

Sur ce second voyage en Italie, nous ne sommes pas absolument réduits aux conjectures, car il est arrivé jusqu'à nous seize lettres de Rabelais, reste précieux de sa correspondance avec l'évêque de Maillezais, Geoffroy d'Estissac. Si nous en jugeons par les débris qui nous en restent, Rabelais se mettait à l'aise avec ses correspondants, bien que ses lettres ne renferment guère que des allusions à ce qui se

passait sous ses yeux; cependant elles sont très-hardies sur plus d'un point, mais toujours écrites avec la mesure qu'observait forcément un homme d'Église écrivant à son supérieur. Elles sont extrêmement curieuses comme étude de mœurs et jettent un jour singulier sur les relations des lettrés avec les grands seigneurs de la crosse ou de l'épée. Nous y trouvons ce côté de la vie des écrivains et des autres hommes voués aux arts libéraux, et à ce double titre de romancier et de médecin, Rabelais est un véritable type à étudier.

En arrivant à Rome, il alla au plus pressé, c'est-à-dire à la conquête de cette absolution qu'il désirait pour son salut, sinon dans un monde meilleur, au moins sur cette terre. Nous avons dans son intégrité l'original de cette bulle salutaire dont l'obtention préoccupait outre mesure l'esprit du docteur : « Pour le présent, je vous puis avertir que « mon affaire a été concédée et expédiée beaucoup « mieux et plus sûrement que je ne l'eusse sou- « haité, et j'y ai eu aide et conseil de gens de bien, « mêmement du cardinal Genutiis, qui est juge « du palais, et du cardinal Simonetta, qui était « auditeur de la chambre et bien savant et enten- « dant telles matières ; le pape était d'avis que « je passasse mon affaire *per cameram ;* les susdits « ont été d'opinion que ce fût par la cour des contre- « dits, parce que *in foro contentioso* elle est irréfra-

« gable en France... En tout cas il ne me reste qu'à « lever les bulles *sub plumbo*. M. le cardinal Du Bellay, « ensemble M. de Mâcon m'ont assuré que la com- « position me sera faite *gratis*. Combien que le « pape, par usance ordinaire, ne donne *gratis*, « hors ce qui est expédié *per cameram*. Restera seu- « lement à payer les référendaires, procureurs et « autres tels barbouilleurs de parchemins : si « mon argent est court, je me recommanderai à « vos aumônes[1]. »

Cette dernière phrase est bien tristement significative, c'est une aumône, ni plus ni moins qu'implore l'homme dont le rire généreux égayait tout un monde, une aumône au savant recherché et aimé de tous les gens de son temps, une aumône à Rabelais. Corneille allait lui-même faire réparer ses chaussures chez un savetier de la rue de la Huchette; il dédiait, hélas ! ses pièces aux Montauron, et en quels termes, mais en était-il réduit pour vivre à faire appel à la charité de ses amis ? L'aumône à Rabelais ! oui, car sa misère était grande, et en vingt endroits de sa correspondance, reviennent ces mots navrants « sans argent. »

Malgré sa détresse, il ne perdait pas courage et ne quittait pas la place, car il redoutait justement de revenir en France sans avoir obtenu l'absolution

[1] Rabelais, *Correspondance, Lettre* I.

papale; sa correspondance nous le montre très-préoccupé de cette affaire capitale, au milieu de tous les détails d'une vie plus que modeste.

Il mangeait tantôt à la table du cardinal Du Bellay, tantôt à celle de M. de Mâcon, en tant que son humeur vagabonde lui permettait de se fixer régulièrement quelque part. Mais il ne paraît pas que la générosité de ces deux prélats ait été suffisante pour le garantir de la misère. Il semble aussi que M. d'Estissac ne se pressait pas trop de répondre aux appels du malheureux médecin.

Rabelais lui écrivait en cette même année 1536 ou 1537 :

« Mais je suis contraint de recourir de nouveau à « vos aumônes; car les trente écus qu'il vous plut me « faire ici livrer sont quasi venus à leur fin. Et je « n'en ai rien dépensé en méchanceté ni pour ma « bouche, car je bois et mange chez M. le cardinal « Du Bellay, ou M. de Mâcon. Mais en ces petites « barbouilleries de dépêches et louage de meu-« bles de chambre et d'entretenement d'habille-« ments, s'en va beaucoup argent, encore que « je m'y gouverne tant chichement qu'il m'est pos-« sible. Si votre plaisir est de m'envoyer quelque « lettre de change, j'espère n'en user qu'à votre « service et n'en être ingrat au reste..... »

Enfin il obtint ces bulles d'absolution tant désirées qui devaient lui servir en France de sauf-con-

duit et de passe-port. Elles l'excusaient de son apostasie, de ses fautes passées, et lui permettaient de rentrer chez les bénédictins du diocèse de Maillezais, et de jouir de toutes les immunités et priviléges attachés à cet ordre religieux. On voit qu'il trouva dans Paul III un aussi indulgent pontife que dans Clément VII.

Les intérêts privés qui le retenaient à Rome ne détournaient pas ses yeux du singulier spectacle que lui présentaient Paul III et sa cour; il ne faut pas s'attendre à trouver dans ses lettres, au moins dans celles qui nous sont parvenues, de profonds aperçus sur l'état politique et social de Rome et de l'Italie; cependant les détails assez minutieux qu'il nous donne sur le pape, sur son entourage, sur Rome, nous font regretter bien vivement de n'avoir qu'une partie de sa correspondance.

La Rome que décrit Rabelais dans ses lettres est celle que chacun pouvait voir, et dont un voyageur, un touriste quelconque, eût pu parler dans les mêmes termes; du reste, il ne racontait à Geoffroy d'Estissac que ce que pouvait entendre un honnête prélat; ajoutons que l'évêque s'intéressait plus sans doute à l'obtention de son chapeau de cardinal qu'aux tourments de l'Italie et aux accidents de la vie de Paul III. Quand nous voudrons savoir quelle apparut la Rome du seizième siècle aux yeux de l'auteur de *Gargantua*, nous visiterons avec lui

l'*Ile Sonnante ;* il réservait pour cet étonnant voyage la vérité et toute sa verve.

Dans ses lettres cependant, au milieu de choses insignifiantes, particulières à l'évêque et à sa famille, éclatent çà et là quelques traits, quelques passages où perce l'esprit de Rabelais, cet enfant terrible de la Mère-Église.

Nous rappellerons l'histoire du pape Paul III et de sa famille, racontée en termes simples, mais suffisants pour édifier le bon évêque de Maillezais.

« Monseigneur, vous demandez si le seigneur « Pierre Louys est légitime fils ou bâtard du pape? « Sachez que le pape ne fut jamais marié, c'est-à- « dire que le susdit est véritablement bâtard. Et « avait le pape une sœur belle à merveille; on « montre encore de présent au palais, en ce corps « de maison où sont les Sommistes (lequel fit faire « le pape Alexandre) une image de Notre-Dame, la- « quelle on dit avoir été faite à son portrait et res- « semblance. Elle fut mariée à un gentilhomme cou- « sin du seigneur Rance, lequel étant à la guerre pour « l'expédition de Naples, le dit pape Alexandre....., « et le dit seigneur Rance, du cas acertainé, en aver- « tit son dit cousin, lui remontrant qu'il ne devait « permettre telle injure être faite en leur famille « par un Espagnol pape. Et en cas qu'il l'endurât, « que lui-même ne l'endurerait pas. Somme toute, « il la tua. Auquel forfait le pape fit ses doléances.

« Lequel, pour apaiser son grief et deuil, le fit car-« dinal étant encore bien jeune et lui fit quelques « autres biens[1]..... »

Est-il utile de rappeler que cet « Espagnol pape » n'était autre que le trop fameux Alexandre VI Borgia, dont le nom est resté en exécration dans l'histoire, malgré les complaisantes apologies de quelques écrivains? C'est cet Alexandre VI que nous a dépeint si naïvement son chapelain Burchardt dans un livre désormais célèbre, et dont Guichardin résume le portrait en ces termes : « Il n'avait point de « sincérité, nulle foi, nulle religion, une avarice « insatiable, une ambition immodérée, et un désir « ardent d'élever, en quelque façon que ce fût, « ses enfants naturels qui étaient en grand « nombre. »

Une chose seule pourrait nous étonner, c'est que Rabelais ait été si modéré dans ses appréciations sur la société romaine ; et cependant l'évêque de Maillezais devait quelque peu rougir en entendant ainsi parler du père commun des fidèles :

« Je vous envoie un livre de pronostics duquel « toute cette ville est embesognée, *de Eversione Eu-« ropæ*[2]; de ma part je n'y ajoute aucune foi. Mais « oncques on ne vit Rome tant adonnée à ces vani-

[1] Rabelais, lettre XV, *passim*.
[2] Du bouleversement de l'Europe.

« tés et divinations, comme elle l'est de présent; je « crois que la cause est car :

Mobile mutatur sempèr cum principe vulgus [1]. »

C'est dans le livre de Rabelais, avons-nous dit qu'il faut incessamment puiser quand on veut connaître les temps où il vivait; pour retrouver Rome, la véritable Rome, abandonnons pour un instant Geoffroy d'Estissac, Paul III et Du Bellay, revenons aux personnages fantastiques, rentrons dans la fiction et suivons, comme devant, Panurge et Pantagruel dans leurs merveilleux voyages; nous ne retomberons que trop tôt dans la triste réalité.

Rome c'est l'*Isle sonnante* à laquelle on aborde après mille traversées périlleuses. « Continuant no-« tre route, naviguâmes par trois jours sans rien « découvrir : le quatrième aperçûmes terre, et nous « fut dit par notre pilote que c'était l'île Sonnante; « et entendîmes un bruit venant de loin, fréquent « et tumultueux; et nous semblait à l'ouir que ce « fussent cloches grosses, petites et médiocres, en-« semble sonnant comme l'on fait à Paris, à Tours, « Jargeau, Nantes et ailleurs, aux jours de grandes « fêtes; plus nous approchions, plus entendions « cette sonnerie renforcée [2]. »

Cette joyeuse contrée où domine « l'unique, l'in-

[1] Le peuple suit les caprices de celui qui le gouverne.

[2] *Pantagruel*, V, I.

visible, le seul Dieu, » est le royaume des *Siticines*, gens toujours altérés, « lesquels sont devenus oiseaux. » Nous laisserons de côté les pratiques religieuses auxquelles on soumet les voyageurs qui débarquent dans l'île ; jeûnes et macérations ne sont guère de leur goût ; enfin ils arrivent pleins de belle humeur dans ce pays qui ne contient que cages et oiseaux.

« Les cages étaient grandes, riches, somptueuses « et faites par merveilleuse architecture ; les oiseaux « étaient grands, beaux, et polis à l'avenant, res- « semblant aux hommes de ma patrie ; buvaient et « mangeaient comme hommes, dormaient comme « hommes ; bref, à les voir de prime face, eussiez « cru que fussent hommes ; toutefois ne l'étaient « pas, selon l'instruction de maître Éditue qui pro- « testait qu'ils n'étaient ni séculiers ni mondains. « Aussi leur plumage nous mettait en rêverie, « lequel, les uns avaient tout blanc, les autres tout « noir, autres tout gris, autres mi-parti de blanc « et de noir, autres tout rouge, autres parti de « blanc et de bleu. C'était belle chose de les voir. « Les mâles il nommait clergaux, monagaux, prê- « tregaux, abbegaux, évesgaux, cardingaux, et Pape- « gaut qui est unique en son espèce. Les femelles il « nommait clergesses, monagesses, prêtregesses, ab- « begesses, évesguesses, cardingesses, Papegesse [1]. »

[1] *Pantagruel*, V, III.

Rien de plus heureux que le sort de ces oiseaux ; dans leur république personne ne travaille, personne n'est soumis à la loi commune de l'humanité ; les oiseaux chantent, mangent, boivent et dorment : ils ressemblent fort à ces paresseux moines du premier livre, uniquement créés pour jouir des choses de la vie, engraisser, et marmotter des patenôtres. Cependant les oiseaux de l'île Sonnante sont d'une variété plus noble, car l'univers entier, la catholicité, pourvoit abondamment à leurs besoins, à leurs désirs, à leurs caprices.

« Ils ne labourent ni ne cultivent la terre, toute « leur occupation est gaudir, gazouiller et chanter. « — De quel pays vous vient cette corne d'abon- « dance de tant de biens et friands morceaux? — « De tout l'autre monde, répondit Editue, excepté « quelques contrées et régions aquilonnaires[1] depuis « quelques années. — Chou! dit frère Jean, ils « s'en repentirent don daine, ils s'en repentiront « don don ! — Ne craignez pas que le vin et les « vivres manquent ici, car quand le ciel serait d'ai- « rain, et la terre de fer, les vivres ne manque- « raient pas : fût-ce pendant sept et même huit ans « de plus que ne dura la famine en Égypte... Diable, « s'écria Panurge, que vous avez d'aise en ce monde! « — En l'autre, répondit Editue, nous en aurons

[1] Régions du nord, Angleterre, Allemagne.

« bien davantage ; les champs Élysées ne nous man-
« queront pas pour le moins... Ç'a été, dis-je, es-
« prit très-divin et parfait à vos premiers Siticines
« d'avoir inventé le moyen par lequel vous avez ce
« que tous humains désirent naturellement, et qui
« n'est octroyé qu'à peu d'entre eux ou à nul. C'est
« paradis en cette vie et en l'autre pareillement.
« O gens heureux, ô demi-dieux, plût au ciel qu'il
« m'advint ainsi[1] ! »

Nous ne comprenons que trop ce cri d'envie qui échappe à Panurge, et notre souvenir se reporte naturellement aux lettres que nous citions plus haut, à ces pages, où d'un ton presque famélique Rabelais implore « les aumônes » de Geoffroy d'Estissac. N'oublions pas dans quel piteux état Pantagruel a trouvé Panurge. Si l'amitié du géant a empêché le pauvre diable de mourir de faim, l'affection de Jean Du Bellay a peut-être sauvé Rabelais du même destin. Le paradis en cette vie, disait Panurge, et devait penser Rabelais, était « d'avoir à manger à son saoul. » Ce rapprochement a quelque chose de poignant. Car il était loin de vivre dans l'abondance, lui, l'inventeur des festins pantagruéliques, lui qui se plaisait à ces descriptions de Kermesses inouïes, où coulaient de vrais fleuves de vin, où l'on engloutissait des troupeaux entiers, où les héros d'Ho-

[1] *Pantagruel*, V, *passim*.

mère auraient été humiliés dans leur dignité de beaux mangeurs. Singulière ironie du sort ! quand Panurge laisse éclater son admiration devant cette bombance perpétuelle des oiseaux sacro-saints, Rabelais songe avec mélancolie que la Touraine, son propre pays, leur envoie les plus précieux et les plus délicats de ses trésors de gourmandise.

« De la benoîte Touraine tant et tant de biens an-
« nuellement nous viennent, qu'il nous fut dit un
« jour par des gens du lieu passant par ici, que le
« duc de Touraine n'a en tout son revenu de quoi
« manger tout son saoul de lard, par l'excessive
« largesse que ses prédécesseurs ont faite à ces
« sacro-saints oiseaux, pour nous saouler ici de
« perdreaux, de gélinotes, poules d'Inde, gros cha-
« pons du Loudunois, venaison de toutes sortes, et
« toutes sortes de gibier[1]. »

Si le duc lui-même est réduit à la portion congrue, qu'advient-il du pauvre monde, bourgeois et manants, gens payant dîme aux gouvernants du royaume des cieux ? Mieux vaut n'y pas songer davantage et ne s'occuper que du présent.

« Lors, demandâmes à maître Editue, vu la mul-
« tiplication de ces vénérables oiseaux en toutes leurs
« espèces, pourquoi il n'y avait là qu'un papegaut.
« Il nous répondit que telle était l'institution pre-

[1] *Pantagruel*, V, *passim.*

« mière et fatale destinée des étoiles[1] que des clergaux naissent des prêtregaux et monagaux sans « compagnie charnelle, comme se fait pour les « abeilles d'un jeune taureau préparé selon l'art et « pratique d'Aristée. Des prêtregaux naissent les évêgaux ; d'eux, les beaux cardingaux, et les cardingaux, s'ils n'étaient prévenus par la mort, finissaient en papegaut. Et il n'y en a ordinairement « qu'un, comme dans les ruches des abeilles il n'y a « qu'un roi, et au monde, il n'y a qu'un soleil. Celui-là décédé, il en naît un autre en son lieu, de toute « la race des cardingaux, toujours sans opération « charnelle. De sorte qu'il y a en cette espèce unité « individuelle avec perpétuité de succession, ni plus « ni moins qu'au phénix d'Arabie[2]. »

Ce papegaut qu'on ne parvient à voir qu'avec la plus grande difficulté est lui-même « accroué « dans une cage, et entouré de ses cardingaux et « évêgaux grands et petits. On voit « dedans sa « cage un bassin ; d'icelui sortiront foudre, tonnerre, éclairs, diable et tempête par lesquels en « un moment serez à cent pieds sous terre abîmés[3]... »

Panurge descend en droite ligne de ces Gaulois irrévérencieux qui touchaient la barbe aux séna-

[1] Ainsi l'avaient voulu les destins.
[2] *Pantagruel,* V, III.
[3] *Ibidem.*

teurs romains assis dans leurs chaises curules. Les foudres du papegaut ne lui font qu'une impression médiocre, tant qu'elles n'éclatent pas sur sa tête. Aussi bien il est scandalisé de la fainéantise des saints oiseaux, qui ne chantent qu'à leurs heures, sans souci des imbéciles qui les nourrissent. Il veut au moins se donner la joie de faire chanter pour lui un gros évêgaut, bien dodu, qui dort paisiblement sous un arbre ; il va sans respect troubler un peu vivement le repos du pieux personnage. Mais son guide l'arrête prudemment : « Homme de bien, « frappe, féris, tue et meurtris tous rois et princes « du monde, en trahison, par venin, ou autrement « quand tu voudras, déniche des cieux les anges ; « de tout, auras pardon du papegaut. Mais à ces « sacrés oiseaux ne touche, d'autant que tu aimes « la vie, le profit, le bien, tant de toi que de tes pa- « rents et amis, vivants et trépassés ; encore ceux « qui naîtraient d'eux ensuite, seraient infortu- « nés[1] ! »

Quelle est cette morale et quels hommes devait-elle inspirer ? Pensez-vous que Jacques Clément et plus tard Ravaillac ne mirent pas en pratique les théories conservatrices des sacro-saints oiseaux ? Mais d'un autre côté quelles représailles devaient exercer ces princes et ces rois quand l'occasion leur était

[1] *Pantagruel* V, *passim.*

favorable? ils avaient la main brutale et dès qu'ils le pouvaient, la faisaient sentir cruellement « au « papegaut et aux cardingaux. » Nous avons vu l'Ile Sonnante dans toute sa splendeur, alors que les saints oiseaux y jouissent en paix des tributs de l'univers; les lettres de Rabelais complètent la description et l'histoire de ce pays bizarre et nous le montrent sous un côté également intéressant. C'est quand il est envahi par un de ces princes qu'on peut « férir, tuer et meurtrir, » un prince catholilique, le plus puissant de la chrétienté, qui veut faire expier aux oiseaux leur omnipotence éternelle et leurs pieuses jouissances.

Rome, tête et cœur de l'Italie, n'était pas plus que le reste du pays à l'abri des malheurs de l'invasion; la présence du souverain pontife ne l'avait défendue ni de la guerre civile, ni de la guerre étrangère; les lansquenets et les condottieri, les incendies et la peste, les massacres et les assassinats faisaient de l'Italie une terre de deuil; après la guerre, la famine, puis pour couronner l'œuvre du mal, le viol de Rome par les Espagnols et les Allemands, catholiques et luthériens mêlés, que conduisait à l'assaut un dévot fils de l'Église. C'était encore une fois l'invasion des barbares, et il semblait que le destin jaloux de l'éclat de la Renaissance voulût punir l'Italie de sa gloire.

Charles-Quint, le lourd césar flamand, parcourait

la péninsule en triomphateur et écrasait tout sur son passage. Il se dirigeait vers Rome, frémissante encore au souvenir de ses soldats ; il venait y épouvanter les audacieux qui avaient osé résister à la majesté impériale. L'infortunée Florence avait cessé de vivre de la vie publique et expiait sous un duc héréditaire ses dernières velléités d'indépendance. Rome allait subir la même humiliation et recevoir les ordres suprêmes d'un monarque étranger.

Tant de malheur, tant de grandeur perdue, émurent Rabelais lui-même, il fut frappé de la misère et des embarras de Paul III. La visite de Charles-Quint, humiliante autant qu'onéreuse, déplaisait au pape; aussi, dit Rabelais :

« Si j'avais autant d'écus comme le pape voudrait « donner de jours de pardon à quiconque la remet« trait jusqu'à cinq ou six ans d'ici, je serais plus « riche que Jacques Cœur fut oncques... On a « commencé en cette ville le gros apparat pour le « recevoir ; et l'on a fait par le commandement du « pape un chemin nouveau par lequel il doit en« trer... pour lequel chemin dresser et égaler, on « a démoli et abattu plus de deux cents maisons « et trois ou quatre églises ras terre. Ce que « plusieurs interprètent en mauvais présage... « c'est pitié de voir la ruine des maisons qui « ont été démolies et n'est fait payement ni ré-

« compense aucune aux seigneurs d'icelles [1]... »

Nous ne savons pas si Rabelais demeura à Rome pour assister à ces fêtes dont il nous raconte les préparatifs, car ni son livre ni ses lettres n'en rappellent le souvenir.

Un document important tiré des registres même de la faculté de Montpellier, nous apprend qu'en 1537, il recevait dans cette ville le grade de docteur en médecine. Nous savons que Montpellier, la ville de sa jeunesse, où ses leçons étaient suivies par une foule de disciples, était avec Lyon, le séjour de prédilection de Rabelais, bien que Lyon lui offrît plus de ressources de toute sorte et l'appui d'amitiés plus solides. Si nous en croyons un autre document, celui-là moins positif, que nous trouvons dans les poésies latines d'Étienne Dolet, Rabelais était à Paris en cette même année 1537. Dolet, accusé d'assassinat, s'y était rendu pour plaider sa cause en personne, et avait obtenu sa grâce de François Ier. Afin de célébrer ce bienfait, il avait réuni dans un banquet, dans un *Symposion*, comme il disait à l'exemple de Platon, tous ceux de ses amis qu'il avait pu rencontrer.

Il ne nous appartient pas de décider si ce banquet

[1] Rabelais, lettres VIII-XVI, *passim*.

eut lieu réellement ou s'il n'est qu'une gracieuse invention de l'imagination du poëte; mais nous ne pouvons nous empêcher de citer une pièce qui a son mérite comme renseignements sur François Rabelais.

« Arrive l'heure du banquet préparé par les soins « de nos doctes confrères en Apollo. Chacun prend « place ; au nombre des convives se font remarquer « tous ceux qu'à bon droit on nomme les flambeaux « de la France, entre autres Budé le plus grand de « tous, Budé cette gloire encyclopédique... Marot, « ce Virgile français qui déploie dans ses vers un « divin trésor d'imagination, Rabelais enfin, cette « grande illustration médicale, cette renommée de si « bon aloi, *François Rabelais*, qui, du seuil même de « Pluton, rappellerait les morts à l'existence et les « rendrait à la lumière[1]. »

C'est ainsi que s'immortalisaient l'un l'autre, les illustres convives de ce nouveau Banquet. Nous n'écrivons jamais ce mot sans songer à la mort de Socrate, et il semble, en vérité, que Dolet y pensait aussi dans ce court répit qui lui permit de revoir tous les amis de son cœur.

Pourquoi fallait-il que le vent de la persécution dispersât aussitôt cette noble assemblée ? Paris était un séjour dangereux, malgré la tolérance capri

[1] Boulmier, *Etienne Dolet*.

cieuse du roi ; car celui-ci réglait la protection accordée aux libres penseurs sur l'état de ses relations avec Rome et avec l'Empereur. Il ne faisait pas bon demeurer trop longtemps à l'ombre de la Sorbonne, et les parlementaires étaient toujours pleins de rage ; le mouvement perpétuel que Rabelais semble s'être imposé toute sa vie, n'aurait-il été qu'une façon d'échapper aux traits de ses ennemis ? — Quels contrastes dans cette existence tourmentée! quelles alternatives de bonne et de mauvaise fortune! Les mauvais jours l'emportaient sur les bons ; mais à côté de cette inquiétude constante, il avait la gloire pour sublime compensation à tous ses maux.

Il nous plaît de nous représenter ce banquet tel que l'a décrit Dolet, à rappeler devant nous le souvenir de ces figures graves et vives à la fois, portant au front la double empreinte de l'antiquité vénérée et de la pensée moderne. Tous étaient des philosophes, presque tous des libres penseurs, à coup sûr ils avaient tous épousé les idées nouvelles, puisque Marot lui-même, le gai poëte des cours, avait traduit en vers français les psaumes de David ; nous savons du reste ce qu'il lui en coûta. Mais avec quel soin Dolet dépeint Rabelais et énumère ses titres ; c'est lui qui rend la vie, c'est lui le sauveur des hommes; quel plus beau mérite pour les grands humanistes du seizième siècle ?

Rabelais les dominait tous en effet, tant par son

génie créateur que par l'universalité de ses connaissances. Il avait su se faire des amis aux quatre coins de la France, et même en Italie, puisque nous l'avons vu à Rome recherché et choyé par les cardinaux eux-mêmes. Aussi, les lieux d'asile ne lui manquaient-ils pas; il s'y réfugiait, disparaissait prudemment pendant quelque temps, et ne reparaissait que quand le calme était revenu.

Nous nous figurons volontiers que son arrivée était une véritable fête pour les gens qu'il venait visiter. A coup sûr, il arrivait en modeste appareil, apportant avec lui sa bonne humeur et son inépuisable érudition; il avait tant lu et tant voyagé, tant vu de choses et d'hommes, vécu au milieu de tant d'affaires, et des plus grandes; et puis il avait passé les monts, il connaissait cette Italie magique, le point d'attraction de l'Europe entière; il avait été dans la familiarité des papes et des rois; quant aux pays d'outre-mer, n'avait-il pas recueilli de merveilleux récits de la propre bouche des voyageurs?

Xenomanes, le plus grand de tous les « voyageurs et traverseurs des voies périlleuses » était son ami et lui avait communiqué ses découvertes géographiques; Rabelais embellissait de son style et de sa faconde les descriptions de ces lointaines contrées, dont le nom seul était presque un mystère. C'est ainsi qu'il savait payer l'hospitalité qui lui était offerte si libéralement.

Au nombre de ses favoris étaient, nous le savons, les excellents seigneurs Du Bellay-Langey, qui ne cessaient de croître en fortune et en dignité.

Guillaume Du Bellay avait usé son existence et ses forces au service de la France et de François I[er]. Son zèle lui coûta la vie; il mourut en allant avertir le roi des projets pernicieux que Charles-Quint tramait contre lui. Rabelais, qui depuis longtemps ne quittait plus le vieux seigneur, assista à ses derniers moments, et lui consacra dans son œuvre un impérissable souvenir.

Nous l'avons dit en commençant ce travail, c'est un voyage au long cours que nous entreprenons, un voyage à la recherche de ce rare esprit, qu'il faut suivre dans ses caprices, en tâchant de le saisir au bond. Quand donc nous rencontrons dans son œuvre les traces d'une émotion personnelle, d'un sentiment particulier, nous les recueillons et les notons avec un soin pieux.

Nous voudrions citer, sans en rien omettre, le récit de la mort de Guillaume Du Bellay; car nous y retrouvons en entier le cœur de Rabelais, et nous ne savons quelle tendresse à laquelle il ne nous a pas accoutumés :

« Seulement je veux vous rappeler le docte et « preux chevalier Guillaume Du Bellay, seigneur « jadis de Langey, lequel mourut au mont de Tarare

« le 10e de janvier de l'an 1543, en compte roma-
« nique. Il employa les trois ou quatre heures avant « son décès en paroles vigoureuses, en sens tran- « quille et serein, nous prédisant ce que depuis « nous avons vu en partie, et en partie attendons « arriver, quoique pour lors ces prophéties nous « semblaient étranges, car aucun signe ni pronostic « ne nous apparaissait de ce qu'il prédisait. »

A plusieurs reprises dans le cours de son livre, Rabelais s'étend avec complaisance sur « le manoir « et discession des héros, » sur la vie et aussi sur la mort de ceux qui ont marqué en ce monde par quelque chose de surhumain ; il les appelle volontiers « demi-dieux et héros, » et ce souvenir de l'antiquité païenne n'est ni sans grâce ni sans majesté.

« Tout le temps, dit-il, que ces âmes nobles et « insignes habitent les corps, leur demeure est pa- « cifique, utile, délectable, honorable : sur l'heure « de leur séparation, communément adviennent par « les îles et continents, grands troublements en « l'air, ténèbres, foudres, grêles ; en terre, con- « cussions, tremblements, étonnements ; en mer, « tempêtes, avec lamentations des peuples, muta- « tions des religions, transport des royaumes et « renversement des républiques. Nous en avons « naguère vu l'expérience au décès du preux et « docte chevalier Guillaume Du Bellay : lequel vi-

« vant, France était en telle félicité, que tout le « monde avait sus elle envie, tout le monde s'y « ralliait, tout le monde la redoutait. Soudain après « son trépas elle a été en mépris de tout le « monde[1]... Car de telles âmes sont si nobles, pré« cieuses et héroïques, que de leur éloignement et « trépas les cieux nous donnent signification quel« ques jours avant. Et comme le prudent médecin « voyant, par les pronostics, son malade entrer en « décours de mort, avertit quelques jours avant, « les femmes parents et amis, du décès imminent « du mari, père ou proche, afin qu'en ce reste de « temps qu'il a à vivre, ils l'avertissent de donner « ordre à sa maison, exhorter et bénir ses enfants, « recommander le veuvage de sa femme, déclarer « ce qu'il saura être nécessaire à l'entretien de ses « pupilles, et qu'il ne soit surpris par la mort sans « tester ou ordonner de son âme et de sa maison : « — semblablement, les cieux bénévoles, comme « joyeux de la nouvelle réception de ces âmes « béates, semblent avant leur décès faire feux de « joie par telles comètes et apparitions de météores « que les cieux donnent aux humains comme pro« nostic certain et véridique prédiction que sous « peu de jours telles vénérables âmes laisseront « leur corps et la terre[2].....

[1] *Pantagruel*, IV, XXVI.
[2] *Ibidem*, IV, XXVII

« Pour déclarer que la terre et gens terrestres ne
« sont dignes de la présence, compagnie et jouis-
« sance de ces âmes insignes, les cieux les éton-
« nent et épouvantent par prodiges, miracles et
« autres signes formés contre tout ordre de nature.
« Ce que nous vîmes plusieurs jours avant le départ
« de cette tant illustre, généreuse et héroïque âme
« du docte et preux chevalier de Langey, duquel
« vous avez parlé.

« Il m'en souvient, dit Épistemon, et encore
« me frissonne et me tremble le cœur, quand je
« pense aux prodiges tant divers et horrifiques que
« nous vîmes apertement cinq et six jours avant
« son départ. De sorte que les seigneurs d'Assier,
« Chemant, Mailly, Saint-Ay, Villeneuve-la-Guyart,
« maître Gabriel médecin de Sevillon, Rabelais,
« Cohuau, etc., etc..., Charles Girard, François
« Bourré et tant d'autres amis et serviteurs du dé-
« funt, tous effrayés, se regardaient les uns et les
« autres, en silence, sans mot dire, mais pensant
« bien tous et prévoyant en leur entendement que
« bientôt France serait privée d'un chevalier si
« parfait et si nécessaire à sa gloire et protection, et
« que les cieux le redemandaient comme à eux dû
« par propriété naturelle[1]...

« ..... Mais, dit frère Jean, ces héros-ci et

[1] *Pantagruel*, IV, XXVII.

« demi-dieux dont vous avez parlé peuvent-ils par « mort finir? Par Notre-Dame, je pensais qu'ils « étaient immortels comme beaux anges, Dieu « me le veuille pardonner. Mais ce révérendissime « vieillard dit qu'ils meurent finalement. — Pas « tous, répondit Pantagruel; les stoïciens disaient « qu'ils étaient tous mortels, un excepté, qui seul « est immortel, impassible, invisible[1]. »

« Cela, dit frère Jean, n'est point matière de « bréviaire. Je n'en crois que ce qu'il vous « plaira. — Je crois, dit Pantagruel, que toutes « âmes intellectives sont exemptes des ciseaux « d'Atropos; toutes sont immortelles, anges, dé- « mons et humaines[2]. »

Quand on relit ce chant épique, on se demande si Platon aurait mieux parlé et mieux pensé, si jamais philosophe ou moraliste religieux a traité ces hautes questions avec une telle noblesse d'idées, une telle poésie de forme. Rabelais n'était pas un de ces esprits que dessèche et rétrécit l'étude; son sens esthétique n'était en rien altéré par les austères travaux de la science, et quand il avait fouillé dans les replis de la matière pour y chercher les secrets de la vie, il se disait que tout ne finit point par la mort. Il ne paraît pas avoir été aussi dédaigneux de la métaphysique que parurent le

[1] *Pantagruel,* IV, XXVIII.
[2] *Ibidem.*

croire ses accusateurs. Il est vrai qu'il n'émet pas de théories, qu'il ne nous donne ses inventions que comme des produits de sa pensée personnelle, qu'il n'en impose à personne la croyance, qu'il n'enseigne ni ne dogmatise en ces « questions abstruses. » Mais n'est-il pas permis de dire, après les citations précédentes, que s'il ne partagea pas la croyance commune, il en eut une au moins aussi élevée que celle du vulgaire sur l'existence et la perpétuité de l'âme humaine? Son spiritualisme a quelque chose d'exclusif, de hautain, d'aristocratique, si nous osons hasarder le mot, et il dut choquer les faux dévots ses contemporains.

A quelques siècles de là, un aussi vaste génie, Grec comme lui par l'éducation et les souvenirs, mais plus raffiné, aussi versé dans l'étude des sciences naturelles, aussi puissant par la réflexion philosophique et le sens poétique, Gœthe, arrivait à des conclusions presque identiques sur les mêmes questions :

« Je ne doute pas, disait-il, de notre durée au « delà de la vie, car, dans la nature, un être arrivé « à sa perfection ne peut pas disparaître; mais nous « ne sommes pas tous immortels de la même façon, « et pour se manifester dans l'avenir comme être « parfait, il faut déjà en être un ici-bas. » Cela, en langage vulgaire signifie : pour mériter de vivre dans l'avenir, il faut avoir déjà vécu dans ce monde,

et l'on n'a pas vécu, si l'on n'a pas pensé. Il était de ceux qui ne voient pas pourquoi un sauvage serait immortel.

Et plus loin, dans une grande circonstance de sa vie, sous le coup de la mort de Wieland qu'il chérissait, ses pensées éclatèrent dans une magnifique inspiration : « — Mais une âme comme celle de « Wieland qui avait pu conduire une vie de quatre- « vingts ans avec dignité et avec bonheur, qui s'était « remplie et comme enivrée de tant de belles pen- « sées, qui s'était élevée à de telles hauteurs de spé- « culation et d'art, cette âme qui déjà par son es- « sence même était un trésor, cette âme ne peut « rien souffrir d'indigne d'elle, rien qui ne soit en « harmonie avec la grandeur morale qu'elle a mon- « trée pendant de si longues années sur la terre ! « Jamais, en aucune circonstance, il ne peut être « question dans la nature, de la disparition des puis- « sances qui animaient de pareilles âmes... — « Quand on pense à l'éternité de ces âmes, on ne « peut accepter pour elles d'autre destination que « celle de prendre une part éternelle aux joies des « dieux, en s'associant à la félicité dont ils jouissent « commes forces créatrices[1]... »

L'hommage naïf rendu par Rabelais à Guillaume Du Bellay ne le cède en rien aux magnifiques adieux

[1] Caro, *Philosophie de Gœthe, Entretiens de Gœthe,* passim.

de Gœthe à Wieland ; c'est la même pensée qui les anime tous deux, c'est la même série d'idées qui se continue à travers le temps.

Il ne paraît pas que les contemporains de Rabelais aient été aussi convaincus que nous le sommes de son spiritualisme, car de furieuses attaques s'élevèrent contre lui à propos des théories impies qu'on prétendit trouver dans son livre. Une des scènes les plus imposantes du *Pantagruel* est celle où Rabelais nous fait assister avec Panurge et ses compagnons aux derniers moments « du vieil poëte Raminagrobis. « Arrivant au logis poétique, trouvèrent le bon vieil- « lard en agonie, avec maintien joyeux, face ouverte « et regard lumineux[1]. » C'est la mort du juste et du philosophe qui quitte la terre sans regrets quand l'heure est venue. « Près de lui, un beau coq blanc « qui, la tête élevée en grande allégresse, secoua « son plumage, puis chanta en bien haut ton. » On le voit, pas d'appareil funèbre, pas de chants lugubres, pas de deuil autour de lui. Il a éloigné de sa couche tous ces tristes avant-coureurs de la mort ; s'il l'osait, il se ferait couronner de fleurs. « Puis « leur bailla en main et leur dit : Allez, enfants, en « la garde du grand Dieu des cieux, et ne m'inquiétez

[1] *Pantagruel*, III, XXI.

« plus de cette affaire ni d'autre qui soit..... ne « m'évoquez plus du doux pensement auquel j'ac« quiesce contemplant, voyant, et déjà touchant et « goûtant le bien et félicité que le bon Dieu a pré« parés à ses fidèles et élus, en l'autre vie, et état d'im« mortalité...... Plus ne me molestez, et me laissez « en silence, je vous supplie[1]. » Croirait-on que cette admirable scène servit de prétexte à une accusation nettement formulée d'hérésie contre Rabelais ?

Quand Raminagrobis expire : « Son *âme*, s'écrie « Panurge, s'en va à trente mille charretées de « diable, car il est hérétique. » Un typographe maladroit avait imprimé son *asne*. Aussitôt les gens pieux de crier au scandale, à l'athéisme, et de dresser sur une pointe d'aiguille une accusation capitale. Il n'en fallait souvent pas autant alors pour faire monter un homme sur le bûcher ; il était même rare que les Sorbonnistes eussent la pudeur de chercher dans la vie ou l'œuvre de l'accusé des prétextes matériels ; ils se contentaient généralement de fouiller dans la conscience d'un homme pour y trouver son arrêt de mort. Trois fois le mot *asne* revenait, et trois fois les saints hommes le relevèrent avec fureur. N'était-ce pas en vérité faire peu d'honneur à l'esprit de Rabelais que de le croire capable de subterfuges aussi niais et aussi ridicules?

[1] *Pantagruel*, III, XXI.

Mais peu importe, il leur fallait une accusation, il leur fallait une vengeance : Car ce Raminagrobis était le même qui disait : « J'ai ce jourd'hui qui est « le dernier de Mai et de moi, hors ma maison à « grande fatigue et difficulté, chassé un tas de vi- « laines, immondes et pestilentes bêtes noires, « fauves, blanches, cendrées, lesquelles ne me vou- « laient laisser à mon aise mourir; par frauduleuses « poinctures, importunités fréloniques toutes for- « gées en l'officine de je ne sais quelle insatiabilité[1]...

Aussi, dit Panurge : « Je gage que par même « doute, à son enterrement n'assistera jamais ja- « cobin, cordelier, carme, capucin ni minime : et « eux sages ! aussi bien ne leur a-t-il rien or- « donné par testament. Le diable m'emporte si j'y « vais. S'il est damné, à son dam[2] ! Pourquoi médi- « sait-il des bons pères de religion ? Pourquoi les « avait-il chassés hors sa chambre sur l'heure qu'il « avait plus besoin de leur aide, de leurs dévotes « prières, de leurs saintes admonitions ? Pourquoi « par testament ne leur ordonnait-il au moins quel- « ques bribes, quelque bouffage[3] à ces pauvres gens « qui n'ont que leur vie en ce monde ? »

Parce qu'il avait horreur de cette « insatiabilité « je ne sais laquelle, » et qu'il ne pouvait dissimuler

[1] *Pantagruel*, III, XXIII.
[2] Tant pis pour lui.
[3] Quelque chose à manger.

cette horreur, parce qu'il avait percé à jour cette hypocrisie malsaine qui ne respecte rien, pas même le chevet du mourant, cette tyrannie qui ne se contente pas de tourmenter les gens en leur vie, mais qui vient les assaillir à l'heure suprême.

La clairvoyance de Rominagrobis faillit coûter cher à Rabelais; fort heureusement la main du roi le sauva, ainsi qu'il le dit lui-même dans une reconnaissante préface[1], car on ne l'accusait de rien moins que d'hérésie et d'athéisme. Nous revenons plus loin sur ce moment critique de la vie de notre auteur; en ce moment, et pour le défendre, contentons-nous de relire les admirables récits qui précèdent. Ils répondent à tout, et mieux que nous ne pourrions le faire, révèlent les transformations de ce génie multiple. Cette tendresse qui éclate dans ses regrets, cette émotion continue devant la mort du juste, ce poétique hommage rendu par deux fois à l'illustre ami qui lui était enlevé, nous montrent que chez lui le cœur était au niveau de l'intelligence. La croyance chez les hommes de sa trempe est plus qu'un sentiment; elle est en même temps le fruit de la réflexion et s'impose comme une conviction. Rabelais croyait à l'immortalité de l'âme, autant qu'il croyait à l'amitié, alors qu'il pleurait la mort de Guillaume Du Bellay.

[1] *Pantagruel*, IV, Préfaces 1 et 2, *passim*.

Quand il eut perdu cet homme de bien, Rabelais se sentit plus isolé encore, bien qu'il fût lié d'amitié avec tous les autres familiers et *domestiques* de la maison de Langey. Jean Du Bellay, absorbé par les préoccupations de la politique, n'avait guère le temps de défendre son hôte, le commensal de sa famille, son ancien secrétaire. Peut-être aussi son crédit et son influence avaient-ils diminué à la cour, et d'autres protecteurs devenaient-ils nécessaires à Rabelais.

Les temps étaient cruels pour les libres penseurs, et bien que, dans un élan de justice, François Ier eût fait emprisonner le trop fougueux Béda, l'âme de la Sorbonne, il était plus difficile d'année en année de modérer la fureur des persécuteurs. L'ère des glorieux martyrs allait commencer en France.

Le roi, toujours en proie à ces hésitations qui faisaient de lui un ami peu sûr, un protecteur douteux, se laissait aller à la rigueur, par lassitude d'être tiraillé en sens divers : il tolérait la persécution par faiblesse, et depuis que sa sœur était éloignée de lui, il abandonnait avec indifférence ceux mêmes qu'il avait le plus aimés. Marot, naguère le poëte favori du roi et de ses maîtresses, de la cour et des châteaux, Marot toujours exilé et toujours rappelé, venait de subir une dernière condamnation pour sa traduction des psaumes. Pour la dernière fois aussi il s'achemina vers un

exil qui devait être éternel. Il dit adieu à cette brillante cour de France qu'il aimait tant, et dont l'atmosphère était nécessaire à sa vie de poëte comme l'air à l'oiseau, et il se retira à Genève. Mais la froide ville de Calvin, la rigide capitale du méthodisme, était mortelle aux exilés de la cour presque italienne de François I[er]. Le pauvre Clément Marot s'en alla chercher un ciel plus doux, une vie plus agréable à Turin, et c'est là qu'il mourut, dans l'abandon et dans l'obscurité, sous le vent glacé des Alpes.

C'est une lamentable histoire que nous écrivons, et nous n'avançons dans notre travail que le cœur serré, car nous n'avons à enregistrer que des misères, des exils, des morts. La proscription, les supplices tombent sur cette phalange d'amis de Rabelais, qui avaient illustré le règne d'un roi devenu ingrat et faible en vieillissant.

Après Marot, voici le tour de Bonaventure Despériers; homme d'un « esprit bizarre, et auda« cieux, » il n'avait peut-être pas embrassé franchement les doctrines des réformateurs, mais enfin il les aimait et les soutenait. Son titre de valet de chambre de la reine de Navarre ne put le protéger contre la persécution; il fut arrêté, jugé, condamné, et n'échappa à une mort infamante, au supplice des criminels qu'en se jetant sur son épée. Triste et suprême ressource que le suicide

quand la lutte n'est plus possible et qu'on ne veut ni courber son front, ni laisser avilir son âme !

Les persécutions devenaient terrifiantes, et rien ne peut peindre la dévorante activité des parlementaires et des sorbonnistes, qui craignaient un retour d'indulgence de la part de François Ier. Toute proie leur était bonne, toute victime était agréable à leur zèle d'extermination. Pour tous, femmes, enfants, vieillards, prêtres, savants, artisans obscurs ou poëtes, le nom de *luthériste* était une condamnation à mort, et le martyrologe protestant en dit plus par la voix éloquente des chiffres que la plus pathétique oraison funèbre.

Si toutes ces cruautés souillent et déshonorent les dernières années de François Ier, comment qualifier le meurtre judiciaire commis sur la personne d'Étienne Dolet, cette même année 1546? Par des hasards providentiels, Dolet avait été plusieurs fois déjà arraché à la mort; mais elle était suspendue sur sa tête depuis le premier jour où il avait osé penser, et penser librement. Qui sait si des rancunes et des jalousies de savants n'avaient pas encore envenimé la colère de ses juges contre lui?

Ni les services immenses que Dolet avait rendus aux lettres et aux sciences, ni sa gloire, ni ses vertus privées ne suffirent à le sauvegarder. Accusé d'athéisme, il s'était d'abord réfugié en Piémont; mais dans une imprudente impatience, il n'avait pas tardé

à rentrer en France. « L'affection et l'amour pater-
« nels ne permist que passant prez de Lyon, je ne
« misse tout hazard et danger en oubli pour aller
« voir mon petit fils et visiter ma famille : estant là
« quatre ou cinq jours (pour le contentement de
« mon esprit) ce ne fut sans déployer mes trésors
« et prendre garde s'il n'y avait rien de gâté ou
« perdu. Mes trésors sont non or ou argent, pier-
« reries et telles choses caduques et de peu de du-
« rée, mais les efforts de mon esprit tant en latin
« qu'en nostre langue françoyse : trésors de trop
« plus grand' conséquence que les richesses ter-
« riennes. Et pour cette cause, je les ai en singu-
« lière recommandation[1]. »

Hélas ! il les aimait trop ces enfants de son sang et ces fils de son génie ; cet amour si naturel fut sa perte. A peine ce tendre père était-il à Lyon qu'il fut arrêté, et jeté en prison sous une accusation capitale.

La traduction des *Dialogues de Platon*, qu'il publiait alors, fut le prétexte de sa condamnation à mort ; il ne fallait à la Sorbonne qu'une phrase mal sonnante, une faute de texte au besoin pour accuser un homme de nier l'existence de l'âme : nous l'avons vu pour Rabelais. Ce fut aussi le cas de Dolet. Condamné à la torture et question extraordinaire

[1] Boulmier, *Étienne Dolet*, p. 236.

d'abord, puis à la potence des criminels et au bûcher des martyrs, il mourut avec le courage d'un apôtre et d'un stoïcien, exhalant son âme dans une ode qu'on nous a conservée et que nous voudrions citer en entier :

. . . .
Sus mon esprit! montrez-vous de tel cœur,
Votre assurance au besoin soit connue!
Tout gentil cœur, tout constant bellicqueur
Jusqu'à la mort sa force a maintenue!

Impavidum ferient ruinæ! s'écriait dans sa prison ce Caton de la liberté de penser; quand il fut conduit au supplice le 3 août 1546, au milieu de la foule qui se lamentait, lui seul était ferme; sur le point d'être dévoré par les flammes :

Pendant en haut, tenant ses yeux en l'air :
Va-t'en, esprit, droit au ciel, pur et munde [1]!
Et toi, mon corps, au gré du vent voler,
Comme mon nom volait parmi le monde!

Ainsi s'écriait-il, et la postérité a consacré le jugement qu'il porta sur lui-même et se lamente encore comme la « pieuse foule » qui entourait son bûcher [2]!

Quand nous contemplons la tragique figure du philosophe martyr, nous ne pouvons oublier que

[1] Sans souillure.
[2] Boulmier, *Etienne Dolet, passim.*

Dolet fut le meilleur et le plus constant ami de Rabelais. Nous avons entendu les plaintes et les cris de la victime, nous avons assisté à son supplice. Le tour des juges qui l'ont frappé à mort va venir, et c'est la main vengeresse de Rabelais qui les traînera sans pitié et sans trêve au tribunal de l'opinion publique et à celui de la postérité. Leur châtiment sera plus dur, plus cruel que la mort des condamnés les plus infâmes, il sera plus long, il sera éternel. Désormais, quand on voudra désigner des juges iniques, on dira les *Chats fourrés !*

Rabelais les flétrira dans leur honneur, il les exposera à l'abomination et au mépris des contemporains et des siècles à venir ; il fera d'eux une horrible peinture qui donne un frisson d'épouvante et qui les montre grotesques en même temps, et ce tableau achevé, il le rendra immortel en le plaçant dans cette vaste galerie où il a représenté tout le seizième siècle. De ces juges il fera des prévaricateurs, des gens vendus au plus offrant, leur infligeant la plus terrible insulte qui puisse frapper les représentants de l'aveugle justice.

Laissez-nous rappeler cet épisode que nous appellerons la vengeance de Dolet et pour cela transportons-nous avec notre ami Panurge au delà de l'*Isle de condamnation* dans le pays habité par *Grippeminaud*, archiduc des Chats Fourrés.

Cette île est la patrie et le séjour des féroces Par-

lementaires, les rivaux, les émules des Sorbonnistes dans l'art des persécutions, ces parlementaires dont une école historique s'obstine à faire les représentants constants de l'esprit libéral en France. Nous nous sommes expliqués sur ce point et n'avons garde d'y revenir; Rabelais en dira plus que nous sur ces détestables privilégiés.

« Les chats fourrés sont bêtes moult horribles « et épouvantables ; ils mangent les petits enfants « et paissent sur des tables de marbre... Ils ont le « poil de la peau, non hors sortant, mais au dedans « caché, et portent pour leur symbole et devise, « tous et chacun d'eux une gibecière ouverte; « mais non tous de la même manière, car les uns « la portent attachée au col en écharpe, les autres « sur la bedaine, les autres sur le côté, et le tout « par raison et mystère. Ils ont aussi les griffes tant « fortes, longues et acérées que rien ne leur échappe « dès qu'une fois ils l'ont mis entre leurs serres. « Et se couvrent la tête parfois de bonnets à revers, « d'autres de mortiers...

« Entrant en leur tapinaudière
« Lors nous dit un gueux de l'hostière,

. . . .

« auquel nous avions donné un demi-teston[1] : « Gens de bien, Dieu vous donne de sortir de là-

[1] Pièce de monnaie.

« dedans tous en santé ! Considérez bien les minois « de ces vaillants piliers, arcs-boutants de justice « grippeminaudière. Et notez que si vous vivez « encore deux olympiades, vous verrez ces chats « fourrés seigneurs de toute l'Europe et possesseurs « pacifiques de tout le bien et domaine qu'elle con- « tient, si par divine punition, le bien et revenu « injustement acquis par eux ne dépérissoit en leurs « héritiers. Parmi eux, règne la *Sexte Essence*[1] « moyennant laquelle ils grippent tout, dévorent « tout, brûlent, écartellent, décapitent, meurtris- « sent, empoisonnent, minent et ruinent tout, « sans distinction de bien et de mal. Car parmi eux, « vice est appelé vertu, méchanté est bonté sur- « nommée, trahison a nom de fidélité, larcin est dit « libéralité, pillerie est leur devise, et faite par eux, « elle est trouvée bonne de tous humains, — ex- « ceptez-moi les hérétiques. Et ils font le tout avec « souveraine et irréfragable autorité.

« De ce, qu'il vous souvienne quelque jour. Et si « jamais peste au monde, famine ou guerre, cata- « clysmes, conflagrations, malheur adviennent, ne « les rapportez pas aux conjonctions de planètes « malfaisantes, aux abus de la cour romaine, aux « tyrannies des rois et princes terriens, à l'impos- « ture des caffards, héritiques ou faux prophètes,

[1] Dernier degré de la subtilité.

« à la malignité des usuriers et faux monnoyeurs ; « ni à l'ignorance, impudence et imprudence des « médecins, chirurgiens et apothicaires, ni à la per- « versité des femmes adultères, empoisonneuses, « infanticides ; attribuez-le à l'énorme, indicible, « incroyable et incalculable méchanceté qui est « continuellement forgée en l'officine de ces chats « fourrés ; elle n'est pas plus connue du monde que « la cabale des Juifs, aussi elle n'est détestée, ni « corrigée, ni punie, comme seroit de raison. Mais « si elle est quelque jour mise en évidence et ma- « nifestée au peuple, il n'est et ne fut orateur si « éloquent qui par son art le retint, ni loi si ri- « goureuse et draconienne qui par crainte de châ- « timent le gardât, ni magistrat si puissant qui par « force l'empêchât de les faire brûler tous vifs là- « dedans en leur rabouliere[1]. »

Ceci est vrai pour tous les temps et devrait être imprimé en tête de tous les codes afin de servir d'enseignement aux gens qui se destinent à la délicate carrière de la magistrature ; c'est en cette « souve- « raine et irréfragable autorité » que consiste tout le danger, c'est en cette absence de contrôle qui déjà faisait trembler Rabelais et ses amis et qui en ferait trembler encore de plus courageux.

Après ce long discours du « gueux de l'hostière, »

[1] Trou à lapins.
[2] *Pantagruel*, V, XI.

les plus hardis reculeraient, et Panurge a hâte de quitter cet épouvantable séjour, mais lui et ses compagnons se trouvent dans un dédale. D'ailleurs les barrières sont fermées derrière eux; bon gré mal gré il faut passer devant le terrible Grippeminaud, plus effroyable à lui seul que tous les Chats Fourrés réunis.

Rabelais n'a jamais été plus éloquent, plus chaleureux, plus passionné que dans cette satire digne de Juvénal, où il flagelle les juges indignes en attendant que « sur eux tombe la foudre du ciel pour « les exterminer. » Grippeminaud l'archiduc, ce mélange de rage et de férocité féline, n'est pas moins énergiquement peint : c'est un monstre dans le portrait duquel Rabelais a dépensé toute sa haine et toute sa fantaisie :

« Nous fûmes présentés, pour avoir notre bulletin « et décharge, devant un monstre, le plus hideux « qui fut jamais décrit. On le nommait Grippemi- « naud. Je ne saurais mieux vous le comparer qu'à « la Chimère ou au Sphinx, ou à Cerbère, ou bien « au simulacre d'Osiris ainsi que le figuraient les « Egyptiens, par trois têtes jointes ensemble, celle « d'un lion rugissant, d'un chien flattant, d'un loup « baillant, entortillées d'un dragon qui se mordait « la queue et de rayons scintillants à l'entour. Il « avait les mains pleines de sang, les griffes comme « les harpies, le museau à bec de corbin, les dents

« d'un sanglier de quatre ans, les yeux flamboyants, « tout couvert de mortiers entrelacés de pilons.

« Son siége et celui de tous ses collatéraux Chats « sauvages, était un long ratelier tout neuf, au-« dessus duquel étaient établies des mangeoires fort « amples et belles. A l'endroit du siége principal « était l'image d'une vieille femme tenant en main « droite une faucille, en main gauche une balance « et portant des besicles au nez. Les coupes de la « balance étaient deux gibecières veloutées, l'une « pleine de billon, l'autre vide et longue élevée au-« dessus du trébuchet. Je suis d'avis que c'était le « portrait de Justice Grippeminaudière, bien diffé-« rente de l'institution des antiques Thébains qui « érigeaient les statues de leurs juges après leur « mort, en or ou argent, en marbre selon leur mé-« rite, toutes sans mains[1]. »

N'êtes-vous pas saisis de terreur en pénétrant dans cet antre de bête féroce d'où s'exhalent des odeurs de carnage? Que dites-vous de la parole sinistre, enrouée, furieuse du juge corrompu, étendant ses doigts crochus, demandant sur un refrain monotone, de l'or, de l'or, de l'or :

« Or çà, dit Grippeminaud, par le Styx, puisque je « ne veux dire autre chose, or çà, je te montrerai, « or çà, que mieux vaudrait pour toi être tombé

[1] *Pantagruel*, V, XII.

« entre les pattes de Lucifer, or çà, et de tous les « diables, or çà, qu'entre nos griffes, or çà ; les « vois-tu bien ? or çà, malotru, nous allègues-tu in- « nocence, or çà, comme chose digne d'échapper à « nos tortures ? or çà, nos lois sont comme toiles « d'araignée ; or çà, les simples moucherons et pe- « tits papillons y sont pris ; or çà, les gros taons « malfaisants les rompent, or çà, et passent à tra- « vers, or çà. Semblablement, nous ne cherchons « pas les gros larrons et tyrans ; or çà, ils sont « de trop dure digestion, or çà, et nous maltraite- « raient, or çà. Vous autres gentils innocents, or çà, « y serez bien innocentés, or çà : le grand diable, « or çà, vous y chantera messe, or çà [1]..... »

Nos compagnons, qui ne sont pas de gros « taons « malfaisants, » comprennent l'énigme que leur propose ce nouveau Sphinx et payent rançon non-seulement à Grippeminaud, aux Chats Fourrés, mais à dame Grippeminaude et à toute cette volée d'oiseaux de proie qui « ordinairement vivent de cor- « ruption et empestent le monde de leur malfai- « sante influence [2]. »

Nous nous demandons après avoir relu ces chapitres, quel cœur d'airain devait avoir Rabelais ! Témoin des saturnales sanglantes des Parlementaires et des Sorbonnistes, il n'en continuait pas

[1] *Pantagruel*, V, XIII.
[2] *Pantagruel*, V, passim.

moins son œuvre devant les bûchers fumants qui dévoraient ses amis. Les cendres de Dolet n'étaient pas encore dispersées que Rabelais poussait un cri de guerre et jetait à la face de ses ennemis le *Tiers-Livre* de son œuvre.

Bravant les fureurs de la Sorbonne, luttant de ruse et d'adresse avec elle, se faisant renard avec les loups, il n'oubliait pas de se couvrir d'un privilége du roi contre les imitateurs infidèles, et publiait son livre le front levé. Plus de masque désormais, plus d'anonyme ni d'équivoques : « *Le Tiers-Livre* « *des faictz et dictz héroïques du noble* PANTAGRUEL, « *composés par M. François Rabelais, docteur en mé-* « *decine et calloïer des isles d'Hières. Paris*, 1546. » Alcofribas Nazier a disparu, le chantre fantastique des géants, le plus amusant des conteurs a fait place à maître François Rabelais : c'est le savant docteur, l'ami du roi qui parlera désormais. Trois éditions presque simultanées prouvèrent à François Ier, qu'en protégeant le livre il avait flatté le goût de la France intelligente et lettrée; trois éditions, rapidement enlevées par des lecteurs avides, montrèrent au vengeur de Berquin et de Dolet qu'il avait fait une œuvre louable et bonne.

Nous n'oserions pas dire que ce troisième livre contienne autant d'enseignements que les précé-

dents; nous le croyons d'une moindre portée morale et philosophique, sauf dans les premiers chapitres. Mais il est, pour ainsi dire, la comédie après le drame; il est d'une gaieté constante et parfaitement intéressant parce qu'il expose en abrégé l'histoire de Panurge. Nous avons ici pour étayer notre sentiment, l'opinion propre de Rabelais avouant à ses lecteurs avec une extrême modestie qu'il n'a peut-être pas mis là, tout ce qu'ils s'attendaient à y trouver. « Vous dites que le vin du « Tiers-Livre a été à votre goût et qu'il est bon : il « est vrai qu'il y en avait peu, et ne vous plaît ce « que l'on dit communément, « un peu et du « bon ; » plus vous plaît, ce que disait le bon Evis- « pan de Vérone, « beaucoup et du bon [1]. »

Nous verrons cependant quel intérêt puissant donnent à ce Tiers-Livre, l'analyse du cœur humain, l'étude de l'homme en société, et surtout un style étincelant de verve et d'esprit. Nous retrouvons Panurge au premier rang de cette comédie « à « cent actes divers, » et le cadre dans lequel se meuvent les créatures du poëte est le plus vaste qu'on puisse imaginer.

Quand Panurge et ses amis auront visité les États de François Ier, semant la raillerie à droite et à

[1] *Pantagruel*, IV, Prologue.

gauche et fustigeant à tour de bras leurs voisins et leurs contemporains, quand les allégories devenant trop transparentes, il y aura monotonie à les continuer, Panurge fera comme a fait Rabelais : il s'expatriera, il quittera la Touraine, le lieu favori de ses pérégrinations, il ira par delà les monts et les mers, et, nouvel Ulysse, à la recherche du pays de vérité, il errera au milieu des tempêtes et des orages, sans que son cœur faiblisse.

Au début du troisième livre, nous retrouvons le bon Pantagruel, qui, vainqueur du roi Anarche et entièrement maître des Dipsodes, se demande ce qu'il va faire de sa nouvelle conquête. En digne fils des géants humains que nous connaissons, il se contente de transporter en Dipsodie une colonie des Utopiens, sujets fidèles du roi Gargantua, habitués à son gouvernement paternel, et bien faits pour lui conquérir le cœur des Dipsodes :

« Noterez donc ici que la manière d'entretenir et « de retenir le pays nouvellement conquis, n'est pas, « comme a été l'opinion erronée de certains esprits « tyranniques, à leur dommage et déshonneur, de « piller les peuples, les forcer, tourmenter, ruiner, « vexer, et régir avec verge de fer ; bref dévorer les « peuples et les manger, en la façon qu'Homère ap- « pelle le roi inique *Démobore*, c'est-à-dire mangeur « du peuple. Je ne vous alléguerai pas à ce propos « les historiens antiques ; seulement je rappellerai

« à votre mémoire ce qu'en ont vu vos pères, et « vous-mêmes si vous n'êtes trop jeunes. Comme « enfant nouvellement né, il faut les allaiter, bercer, « réjouir ; comme arbre nouvellement planté, les « faut appuyer, assurer, défendre de tous orages, « injures et calamités ; comme personne sauvée de « longue et forte maladie et venant à convalescence, « les faut choyer, épargner, restaurer ; de sorte qu'ils « conçoivent en soi cette opinion, qu'il n'y a au « monde roi ni prince qu'ils voulussent moins avoir « pour ennemi, et désirassent plus avoir pour « ami[1]. »

Comparez ce système de colonisation humaine et logique aux façons d'agir des conquérants au seizième siècle. Les temps de Rabelais sont presque ceux où les Espagnols découvraient et dévoraient l'Amérique, et il serait piquant de mettre en regard les procédés des dévots chrétiens d'Espagne et les idées de Rabelais le soi-disant athée : d'un côté, les massacres et les exterminations, de l'autre, le calme et la paix qu'apporte dans un coin de son manteau un roi père de ses peuples. Soutenus par sa main bienfaisante, les vaincus pourront oublier leurs douleurs, car les misères de la guerre sont finies, et si les ruines fument encore, les champs vont bientôt reverdir ; le roi attend à peine que les

[1] *Pantagruel*, III, I.

épées soient remises au fourreau pour ordonner qu'on répare les charrues.

Quelle idylle que cette histoire des Dipsodes et des Utopiens, heureux, confiants et unis, quelle oasis au milieu de cet effrayant seizième siècle, un de ceux qui vit anéantir le plus de créatures humaines! L'œuvre de destruction y était universelle, car les cris des Romains et des Florentins massacrés montaient vers le ciel en même temps que les derniers chants de Dolet et des cardeurs de Meaux. Où donc Rabelais avait-il trouvé l'image de ces bons géants, où avait-il vu cette triple incarnation du monarque idéal, sinon dans son propre cœur?

On ne peut relire sans émotion ce chant homérique qu'il faudrait citer en entier. Mais la matière est abondante et nous sollicite par sa variété.

Vous souvient-il de ce chapitre de l'immortel Cervantès, où l'ingénieux chevalier de la Manche confie à son écuyer le gouvernement de l'île de Barataria? De même, pour récompenser le fidèle Panurge, Pantagruel lui fait don de la seigneurie de Salmigondin. Le nouveau seigneur va, s'il le peut, se reposer dans son domaine des fatigues de la guerre.

C'est bien dans ce troisième livre, où éclate à chaque ligne le plus pur esprit français, que nous trouvons la transition des conteurs du moyen âge

à la littérature de Molière et de la Fontaine, à notre littérature vraiment nationale. Ce sont mille enseignements voilés sous autant de paradoxes, à côté d'idées d'une solidité et d'une vérité profondes ; c'est tout au long un vif courant de malice et un rire constant; c'est en un mot la sagesse en habits de fête, qui nous fait les honneurs du palais de Panurge devenu châtelain.

Cependant Panurge se trouve déjà troublé au milieu de ses grandeurs ; une idée lui est venue qui le tourmente et l'agite ; il veut prendre femme et devenir le chef d'une honnête famille. Sa détermination est bien arrêtée, mais avant de se décider, il est arrêté par un scrupule étrange. Sera-t-il un vrai mari, bien heureux, bien sûr de l'amour de sa femme? ou, subissant le sort de ses pareils, sera-t-il... ? On comprend la perplexité de Panurge qui voudrait bien... mais qui ne voudrait pas... Il consulte donc son maître et ami Pantagruel, échange avec lui bon nombre d'objections de toute nature, et Pantagruel conclut prudemment, en lui conseillant de faire comme il l'entendra. On reconnaît ici la source où a puisé Molière.

Les autres oracles vers lesquels Pantagruel est poussé par son inquiétude ne lui répondent pas mieux. C'est en vain qu'il consulte les sorts virgiliens, la sibylle de Panzoust, les dés, les morts, qu'il va et vient éperdu, du médecin au légiste, du

poëte au docteur en théologie : partout la même réponse : « Tu seras c.... » le désole comme un refrain fatal.

C'est sur ce canevas que Rabelais a laissé sa fantaisie broder les plus extravagantes arabesques. Rien de plus franchement comique que les aventures de Panurge, rien qui soit plus intéressant pour qui veut étudier les opinions de Rabelais sur la matière délicate des femmes et du mariage. C'est ici qu'il faut chercher ses idées et ses sentiments intimes.

Ils devaient forcément se ressentir de son éducation première et des habitudes de toute sa vie. Si nous avions un reproche à adresser à Rabelais, ce serait d'avoir exagéré la tendance familière à notre race, de se railler du mariage et des gens mariés. On sait quel rôle perpétuellement comique jouent les maris trompés dans les contes du moyen âge : Rabelais n'eut garde de manquer à cette tradition que plus tard Molière et la Fontaine héritèrent de lui. Il est vrai que Molière, qui n'était pas sans connaître les malheurs du ménage, s'en vengeait à sa manière en créant Dandin et Sganarelle. Rabelais, qui est l'intermédiaire entre nos grivois aïeux et l'auteur du *Mariage forcé*, nous paraît cependant avoir obéi à autre chose qu'à un instinct de race quand il peignit Panurge dans l'alternative de rester garçon ou de se résigner d'avance au sort commun.

Dans tout le cours du livre, nous avons en vain cherché quelques phrases louangeuses à l'adresse des femmes. Nous aurions voulu y trouver au moins un hommage rendu à la mère de famille ou à l'épouse par la justice habituelle de Rabelais ; nous n'avons rien rencontré de pareil, loin de là. Il ne semble même pas que Rabelais prenne au sérieux l'être appelé femme; jamais il ne lui échappe un mot sincère sur elle; le plus souvent il est malveillant de parti pris et ne songe à voir en elle que la victime de ses plaisanteries salées. Jamais il ne hasarde une allusion au rôle social de la femme, à l'influence légitime qu'elle exerce, à ses qualités, à ses vertus, à son intelligence. Et cependant à quelle époque la femme a-t-elle montré sa puissance plus ouvertement qu'au seizième siècle? Les femmes d'alors, reines ou favorites menaient de grands empires du bout de leurs doigts, et les exemples illustres sembleraient en cette étude des lieux communs historiques.

C'est l'histoire qui cependant se charge de nous expliquer ici le sentiment du romancier. Quand nous nous rappelons les femmes historiques du seizième siècle, nous ne pouvons nous empêcher de les classer en deux groupes bien distincts. D'un côté les princesses chastes, les dames pures et

vertueuses, gardiennes des traditions de l'honneur domestique, celles qui ressuscitent le type de la matrone romaine des beaux temps de la république : c'est Jeanne d'Albret, la sage reine, c'est la fille de Coligny, qui ont puisé dans les enseignements de la foi nouvelle, la force de résister aux entraînements du dehors, et avec elles tant d'autres dont le calvinisme eût fait des saintes s'il avait admis des femmes aux côtés de Dieu. Nobles personnifications de la femme, majestueuses figures devant lesquelles nous nous inclinons encore pleins de respect.

Elles sont moins séduisantes dans leur froide vertu, peut-être moins intéressantes pour l'artiste que les autres femmes auxquelles la tradition a laissé leur charme, mais que l'historien et le moraliste ont le droit de juger. Telle nous apparaît Marie Stuart avec ses fautes, ses vices, son aveuglement, ses erreurs politiques, mais aussi avec ce charme indéfinissable qui explique une partie de sa vie, et avec son éducation qui explique le reste.

Ainsi d'un côté, la vie du foyer, une pureté de mœurs presque évangélique, de l'autre la brillante existence des cours, la galanterie, l'intrigue, parfois le crime. Rabelais eut sous les yeux les deux types, la reine de Navarre et la reine d'Écosse ; l'une lui parut triste, monotone, quelque peu rechignée, l'autre trop bruyante pour ne rien dire de plus.

Peut-être ces considérations influèrent-elles sur sa façon de voir en ces matières[1].

Cependant, nous ne pouvons admettre que Rabelais ait fermé les yeux pour ne pas reconnaître le rôle et la mission de la femme. Eh quoi! il l'a réduite à n'être tout au plus qu'un instrument de plaisir, une sorte de machine destinée à rendre quelques services à l'espèce, en aidant l'homme à la perpétuer. Il en aurait fait une femelle un peu plus vicieuse que celle des animaux, ne lui accordant que de l'instinct, sans lui concéder ni cœur ni intelligence! C'est là ce que semble indiquer l'esprit du livre, c'est là ce que nous constatons avec regret après nos recherches infructueuses. En accuserons-nous Rabelais lui-même, dirons-nous que son cœur fut fermé aux plus douces émotions de la nature; ou, cette insultante et railleuse insensibilité fut-elle le résultat d'une vie entière, consacrée à l'étude?

On sait qu'il fut élevé par son père, car nulle

[1] Ces réflexions nous sont suggérées par le livre de notre savant ami, M. le professeur Thiénot. Dans son remarquable rapport sur les *Etudes historiques en France*[2], qui est un cours éloquent d'histoire moderne, M. Thiénot a résumé les opinions de tous les historiens sur Marie Stuart; il a conclu par un jugement absolument original; il a dit le dernier mot sur la question, et quand on songe aux femmes du seizième siècle, comment oublier un instant la trop séduisante reine d'Écosse?

[2] Paris, Hachette.

mention n'est faite de sa mère dans aucune biographie. Voyez l'exemple : ce sont aussi les pères des géants qui élèvent leurs fils. Grandgosier élève Gargantua, avec quelle tendresse et quel amour ! A son tour Gargantua préside à l'éducation de Pantagruel, avec quels soins et quelle intelligence ! Quant aux mères qui les ont enfantés, il n'en est pas autrement question : elles mettent au monde les enfants-prodiges avec la naïveté et le sans-façon qui conviennent, puis leur rôle étant fini, elles meurent tout doucement. La douce Badebec a bien quelques larmes de son mari, mais de son fils elle n'a rien, pas même un souvenir.

« Quand Pantagruel fut né, qui fut bien ébahi et « perplexe ? Ce fut Gargantua son père ; car voyant « d'un côté sa femme Badebec morte, et de l'autre, « son fils Pantagruel né, tout beau et tout grand, « il ne savait que dire ni que faire. Et le doute qui « troublait son entendement était, s'il devait pleurer « pour le deuil de sa femme, ou rire pour la joie « de son fils. D'un côté et d'autre, il avait des ar- « guments sophistiques, qui le suffoquaient ; car il « les faisait très-bien *in modo et figura*, mais il ne « pouvait les résoudre.

« Et par ce moyen, il demeurait empêtré comme

« la souris empeigée[1] ou un milan pris au lacet.

« Pleurerai-je, disait-il? Oui — car, ma toute « bonne femme est morte, qui était la plus ceci, « la plus cela qui fut au monde. Jamais je ne la « verrai, jamais je n'en recouvrerai une telle; ce « m'est une perte inestimable! O mon Dieu, que « t'avais-je fait pour ainsi me punir? Que n'envoyas-« tu la mort à moi premier qu'à elle? Car vivre « sans elle n'est que languir! Ha! Badebec, ma « mignonne, m'amie, ma tendrette, jamais je ne « te verrai! Ha, pauvre Pantagruel, tu as perdu ta « bonne mère, ta douce nourrice, ta dame très-« aimée! Ha, fausse mort, tant tu m'es malfaisante, « tant tu m'es outrageuse, de m'enlever celle à « laquelle immortalité appartenait de droit.

« Et ce disant, il pleurait comme une vache, « mais tout soudain riait comme un veau, quand « Pantagruel lui revenait en mémoire. Hé, mon petit « fils, disait-il, mon peton! que tu es joli, et tant « je suis tenu à Dieu[2] de ce qu'il m'a donné un si « beau fils, tant joyeux, tant riant, tant joli! Ho « ho, ho, que je suis aise! Buvons, laissons toute « mélancolie; apporte du meilleur, rince les verres, « mets la nappe, chasse ces chiens, souffle ce feu, « allume la chandelle, ferme cette porte, taille ces « soupes, envoie ces pauvres, donne-leur ce qu'ils

[1] Prise dans la poix.

[2] Combien je suis obligé à Dieu.

« demandent : tiens ma robe que je me mette en « pourpoint pour mieux festoyer... Ce disant, il « entendit la litanie et les « memento » des prêtres « qui portaient sa femme en terre ; dont, il laissa « son bon propos et tout soudain fut ravi ailleurs, « disant : « Seigneur Dieu, faut-il que je me con- « triste encore ? Cela me fâche ; je ne suis plus « jeune, je deviens vieux, le temps est dangereux ; « je pourrai prendre quelque fièvre ; me voilà tour- « menté. Foi de gentilhomme, il vaut mieux pleurer « moins et boire davantage. Ma femme est morte ! « et bien par Dieu ! (*da jurandi*[1]) je ne la ressusci- « terai pas par mes pleurs. Elle est bien, elle est en « paradis pour le moins, si elle n'est mieux ! Elle « prie Dieu pour nous, elle est bien heureuse, elle « ne se soucie plus de nos misères et calamités ; au- « tant nous en pend à l'œil. Dieu garde le demeu- « rant ! Il me faut penser d'en trouver une au- « tre[2]... »

Et tout est dit : voilà l'oraison funèbre de Badebec !

Si nous trouvons dans l'œuvre de Rabelais une trace des affections de famille, ce n'est que quand il a à peindre l'affection réciproque des fils et des pères. Ainsi, quand il nous raconte la mutuelle tendresse de Grandgosier pour Gargantua, et de Pan-

[1] Si j'ose jurer !
[2] *Pantagruel*, II, III.

tagruel pour celui-ci, nul doute qu'il ne consacre le souvenir de la respectueuse affection qu'il avait vouée à son père. Ses premières années une fois passées auprès de ce père, il l'avait quitté pour entrer au couvent où s'était écoulée son adolescence. Écolier d'abord, puis novice et religieux profès, il est probable qu'à ce printemps de la vie où l'âme s'épanouit, il ne subit qu'à de rares intervalles, et peut-être jamais, l'influence des femmes. Quant à celle de la mère, plus bienfaisante que celle de toutes les autres, elle paraît lui avoir fait complétement défaut.

Son livre est rempli des faits de sa vie ; ce sont à chaque pas des souvenirs de sa jeunesse et de son adolescence, et cependant nous n'y trouvons nulle trace de ces heureuses années que nous nous rappelons tous avec une délicieuse émotion, alors que nous entrevoyons à travers le temps le visage souriant de notre mère au-dessus de notre berceau. Après la mère, c'est le premier amour, c'est la femme rêvée, c'est l'amante, la fiancée; de ce côté-là encore, silence complet de Rabelais.

Il fut constamment en la puissance d'une impérieuse et exigeante maîtresse, la Science, qui l'absorbait jalousement et fermait ses yeux et ses oreilles aux choses extérieures. Luttant sans cesse, tantôt contre la misère, tantôt contre la persécution, le moine-médecin n'eut guère le temps d'écouter

la voix de son cœur. Combien de côtés aimables de la vie devait-il ignorer, que Luther connut et apprécia, mais aussi quelle vigueur et quelle étendue puisa son génie dans cette continence morale! Qui sait quelles modifications auraient fait subir à son caractère et à son talent le voisinage et l'influence des femmes? L'amour, ou tout au moins le mariage, n'aurait-il pas adouci cette humeur indomptable et un peu tempéré cette fougueuse imagination?

Molière, la Fontaine, Voltaire, et d'autres grands créateurs n'ont pas eu des amours assez heureuses pour que nous regrettions dans la vie de Rabelais l'absence de tout sentiment de ce genre. Il était né moine, il subit sa vie durant, l'influence de la robe monacale, et son destin fut d'ignorer ou de méconnaître les joies de la famille.

Nous n'allons pas jusqu'à croire, dans notre religion pour Rabelais, que sa vie ait été un modèle de chasteté; et cependant, si nous avions à porter un jugement sur la pureté de ses mœurs, nous n'hésiterions pas à proclamer que Rabelais ne fut joyeux et débauché qu'en paroles. Ainsi que quelques rares génies qui ont l'intuition de tout, comme Balzac entre autres, il devina la plupart des choses qu'il décrivit. Comment croire que deux hommes d'une science aussi vaste, d'une aussi féconde imagination, aient jamais pu s'accommoder de l'orgie et de la débauche?

Nous aimons à rapprocher Balzac de Rabelais. Tous deux savaient que le culte des idées exige impérieusement la chasteté du corps.

« — Ainsi est dite vierge, Pallas déesse de « Sapience, tutrice des gens studieux. Ainsi sont « les muses vierges, ainsi demeurent les Charites[1] « en pudicité éternelle. Et me souvient avoir lu, « que Cupidon, quelquefois interrogé par sa mère « Vénus pourquoi il ne courtisait pas les Muses, « répondit qu'il les trouvait tant belles, tant nettes, « tant honnêtes, tant pudiques, et continuellement « occupées, l'une à contemplation des astres, l'au- « tre à supputation des nombres, l'autre à mesure « des corps géométriques, l'autre à invention rhéto- « rique, l'autre à composition poétique, l'autre à « disposition de musique, que approchant d'elles, « il débandait son arc, fermait sa trousse et étei- « gnait son flambeau par honte et crainte de leur « nuire. Puis ôtait le bandeau de ses yeux pour « plus ouvertement les voir en face, et entendre « leurs plaisants chants et odes poétiques : là pre- « nait le plus grand plaisir du monde. Tellement « que, souvent il se sentait tout ravi en leurs beautés « et bonnes grâces et s'endormait à l'harmonie ; « tant s'en faut qu'il les voulût distraire de leurs « études[2]. »

[1] Les Grâces.
[2] *Pantagruel*, II', XXXI.

Rabelais ne pouvait être un homme vicieux, mais à coup sûr son œil intelligent, comme celui de Balzac, eût pénétré pour l'étudier dans l'âme de Trimalcion, si toutefois Trimalcion eut jamais une âme. C'est un des priviléges et des signes du génie que cette sorte de divination spontanée qui n'appartient qu'à quelques rares élus. Et si nous nommons Balzac à côté de Rabelais, c'est que Balzac est un homme de notre temps, que beaucoup d'entre nous l'ont connu, qu'il rappelle Rabelais par une foule de côtés, qu'il fut le plus fécond et le plus vigoureux des créateurs, que, malgré tout, sa vie fut chaste, et que de sa vie il est possible de conclure à celle que mena Rabelais.

On peut écrire joyeusement des livres de « haute graisse » sans être un débauché, mais nous l'affirmons, on n'a pu écrire la *Comédie humaine* et le *Pantagruel*, mettre au monde deux œuvres aussi colossales, si l'on n'a pas dérobé sa vie aux vulgaires séductions du dehors.

Donc Rabelais évita le commerce des femmes. Ce génie mâle, ainsi qu'aurait dit Proudhon, ne comprit rien ou ne voulut rien comprendre au charme de de « l'*Éternel féminin*. » Il évita le mariage autant par goût que par nécessité. Panurge, qui en beaucoup d'endroits, n'est que Rabelais lui-même, nous apprend quelles sont les perplexités d'un galant homme placé en face de ce redoutable problème.

Nous avons laissé Panurge se morfondant devant tous les oracles qu'il a consultés : nul ne répond à ses questions inquiètes. Reste à interroger le savant juge Bridoie « lequel sentenciait les procès au sort des dés. »

Voilà certes un personnage qui nous est devenu familier. De Bridoie à Bridoison il n'y a que la différence d'une syllabe ; au demeurant, c'est tout un, l'habit n'a même pas changé. *Bridoie* s'est conservé et comme momifié pendant des siècles, et Beaumarchais s'est contenté de secouer la poussière qui le recouvrait, avant de le remettre sur pied dans sa comédie. *Bridoie*, c'est le juge qui ignore la justice, c'est l'homme de la forme et de la tradition quand même, de l'obéissance passive aux supérieurs, l'amateur des bons gros procès qui engraissent le juge. Le bel interprète du droit que voilà ! Il juge les procès au sort des dés tout simplement, et suivant la grosseur des sacs et des pièces.

Ce personnage grotesque, mais malin, est digne de figurer dans le procès *Humevesne* si triomphalement dénoué par Pantagruel. Sa devise est immortelle : « La forme, les formalités qui, en procédures « judiciaires, détruisent les matérialités et substan« ces. » Le procédé ne varie pas : ne nous occupons en rien de la cause qui nous est soumise ; citons des textes absurdes, des lois inconnues; étourdis-

sons les plaideurs de mauvais latin, mais surtout vivons à leurs dépens et joyeusement; laissons les procès en suspens et cueillons-les comme fruits quand ils sont venus à maturité : la recette est bien simple.

« C'est pourquoi, dit Bridoie continuant, comme « vous autres, messieurs, je temporise, attendant « la maturité du procès et sa perfection en tous « membres; ce sont les écritures et les sacs. Un pro- « cès, à sa naissance première, me semble, comme « à vous autres, messieurs, informe et imparfait. « Comme un ours naissant, il n'a pieds ni mains, « poil, peau ni tête; ce n'est qu'une pièce de chair « rude et informe. L'ourse, à force de lécher, la met « en perfection des membres. Ainsi vois-je, comme « vous autres, messieurs, naître les procès à leurs « commencements, informes et sans membres. Ils « n'ont qu'une pièce ou deux : c'est pour lors « une laide bête. Mais lorsqu'ils sont bien entassés, « enchâssés et enséchés, on les peut vraiment dire « membrus et formés.

« Comme vous autres, messieurs, semblable- « ment les sergents, huissiers appariteurs, chi- « caneurs, procureurs, commissaires, avocats, « enquêteurs, tabellions, notaires, greffiers et « juges suçant bien fort et continuellement les « sacs des plaideurs engendrent à leurs procès « tête, pieds, griffes, bec, dents, mains, veines,

« artères, nerfs, muscles, humeurs..... Ainsi « ils rendent le procès galant et bien formé[1]. »

C'est en distribuant à gauche et à droite des horions sur les sots et les méchants que Rabelais arrive à ses fins, et il n'épargne personne. Tous ces portraits de vieux Gaulois, bourgeois rusés, madrés, les Bridoie, les Perrin Dandin, il les avait trouvés à l'état d'ébauche dans les traditions des provinces, dans les fabliaux du moyen âge. Mais son art infini et merveilleux les transforme, les perfectionne; ce sont des modèles achevés qu'il transmet à ses successeurs les conteurs et les poëtes comiques.

Tout en suivant Panurge dans son pèlerinage, il a successivement passé en revue toutes les classes de la société, et c'est ce qui rend ce troisième livre si attachant, si curieux. Il demanderait des volumes de commentaires, et nous ne pouvons que l'effleurer en passant. Il finit par un trait admirable. Panurge est épuisé, fatigué, et ses amis n'en peuvent mais. A qui s'adresser désormais, à quelle porte frapper? Les voyageurs se décident à aller visiter *l'oracle de la Dive Bouteille :*

« Je vous ai longtemps connu amateur de péré-« grinité, et désirant toujours voir et toujours

[1] *Pantagruel,* III, XLII.

« apprendre, dit Panurge à Pantagruel, — nous « verrons choses admirables, croyez-m'en. » — « Reste, dit Pantagruel, entendre le vouloir du roi « mon père, et avoir licence[1] de lui. »

Le ton s'élève, la fable devient grave et sérieuse, le père, le chef de famille est en scène : « Entrant « Pantagruel en la salle grande du château, trouva « le bon Gargantua issant du conseil, lui fit narra- « tion sommaire de leurs aventures, exposa leur « entreprise et le supplia que par son vouloir et « congé la pussent mettre en exécution. Le bon- « homme Gargantua tenait en ses mains deux gros « paquets de requêtes répondues, et de mémoires à « répondre ; il les bailla à Ulrich Gallet, son antique « maître des libelles et requêtes, tira à part Pan- « tagruel, et en face plus joyeuse que de coutume « lui dit : Je loue Dieu, fils très-cher, qui vous con- « serve en désirs vertueux, et me plaît très-bien « que par vous le voyage soit fait ; mais je voudrais « que pareillement vous mît en vouloir et désir « vous marier ; me semble que dorénavant venez en « âge à ce compétent. Panurge s'est assez efforcé « de rompre les difficultés qui lui pouvaient être « en empêchement : parlez pour vous.

« Père très-débonnaire, répondit Pantagruel, « encore n'y avais-je pensé. De tout ce négoce je

[1] Permission.

« me départais sur votre bonne volonté et paternel « commandement. Je prie Dieu plutôt être vu à vos « pieds roide mort en votre déplaisir, que sans « votre plaisir être en vif marié. Je n'ai jamais « entendu que par loi aucune, soit sacrée, soit pro- « fane et barbare, ait été en arbitre des enfants se « marier, les pères et parents prochains non con- « sentant, voulant et procurant[1]. »

Ici le bonhomme Gargantua se redresse dans toute la majesté d'un père romain, d'un contemporain des Douze tables : il proteste contre « je ne « sais quels pastophores *taupetiers*[2], qui ont dit lois « aux gens mariés sur le fait du mariage; ces re- « doutés taupetiers, abhorrant le mariage, se con- « tinuent dedans leurs mystérieux temples, s'entre- « mettant de négoces contraires entièrement à leur « état... et les stupides gens mariés ne voient com- « ment telles sanctions connubiales sont toutes à « l'avantage de leurs mystes[3], nulles au bien et profit « des mariés : ce qui est cause suffisante pour les « rendre suspectes, comme iniques et fraudulentes.»

Quelle énergique revendication de l'autorité paternelle, quelle fière attitude que celle de ce chef de famille repoussant au nom du droit toute intrusion de l'étranger au foyer domestique! Jamais

[1] *Pantagruel*, III, XLVIII.
[2] Moines. Au quatrième livre, il appelle les couvents *taupetières*.
[3] Prêtres initiés.

le bon sens ne se manifesta d'une plus superbe façon que par la voix de Gargantua. Il déteste ces lois inventées par les *taupetiers*, lois d'exception qui peuvent à un moment donné ébranler la constitution de la famille; il maudit les ravisseurs de jeunes filles et leurs complices destructeurs de l'ordre social.

« Un chacun, dit-il, trouvant le ravisseur subor-
« nant sa fille à la promotion des *Taupetiers*, les
« peut, les doit mettre ignominieusement à mort, et
« jeter leurs corps en direption des bêtes brutes,
« comme indignes de recevoir le doux, le désiré, le
« dernier embrassement de l'alme et grande mère
« la Terre, lequel nous appelons sépulture[1]. »

Les Taupetiers étaient frappés, et durement. Eh quoi! les chasser du chevet des mourants, ainsi que l'avait fait le vieil poëte Raminagrobis, et maintenant les empêcher d'intervenir dans les mariages, les exclure, les repousser du sein des familles, les maudire, et cela par la voix du roi, personne sacrée, dépositaire de l'autorité : « Fils très-cher, disait
« Gargantua, gardez que telles lois[2] ne soient en ce
« royaume reçues : tant que je serai en ce corps
« respirant et vivant, j'y donnerai ordre très-bon,
« avec l'aide de mon Dieu[3]. »

[1] *Pantagruel*, III, XLVIII.
[2] Les lois canoniques sur le mariage.
[3] *Pantagruel*, III, XLVIII.

L'audace était trop grande ; de toutes parts s'élevèrent des clameurs et des cris d'alarme qui arrivèrent jusqu'au trône de François Ier. Sorbonnistes, Parlementaires, capucins, théatins, *taupetiers* de toute couleur et de toute robe, se prirent à éplucher le livre ; à défaut de crimes palpables, on y cherche des intentions, des tendances, car il y avait péril en la demeure.

De toutes ces recherches passionnées, ressortit nette et claire cette accusation d'athéisme contre Rabelais, dont nous avons parlé plus haut. Les gens avaient lu *asne* au lieu d'*âme ;* au bûcher l'athée, le libertin ! Rabelais raconte lui-même ici l'histoire de son livre :

« La calomnie de certains cannibales, misanthro-
« pes, agélastes[1] avait été contre moi tant atroce et
« déraisonnée, qu'elle avait vaincu ma patience, et
« je m'étais résolu à ne plus en écrire un iota. Car
« l'une des moindres injures dont ils usaient, était
« que tels livres étaient tous farcis d'hérésies ; ils
« n'en pouvaient toutefois exhiber une seule en
« aucun endroit : de folâtreries joyeuses, hors l'of-
« fense de Dieu et du Roi, prou. C'est le sujet et
« thème unique de ces livres ; d'hérésies, point.
« Sinon, interprétant perversement et contre tou
« usage de raison et de langage commun, ce que

[1] Qui ne rient point.

« sous peine de mille morts, s'il était possible, je « ne voudrais avoir pensé. Comme qui traduirait « pain par pierre, poisson par serpent, œuf par « scorpion. Dont quelquefois me plaignant en votre « présence, je vous le dis librement, que si je ne « m'estimais meilleur chrétien qu'ils ne me mon- « trent, et que si dans ma vie, mes écrits, paroles, « même certaines pensées, je reconnaissais quelque « étincelle d'hérésie..... par moi-même, à l'exemple « du phénix, serait le bois sec amassé et le feu « allumé pour m'y brûler.

« Alors vous me dites que de telles calomnies « avait été averti le défunt roi François d'éternelle « mémoire : et ayant curieusement, par la voix du « plus docte et plus fidèle lecteur de ce royaume, « entendu lecture de ces livres, miens (je le dis, « parce que, méchamment, on m'en a supposé « quelques-uns faux et infâmes), il n'avait trouvé « aucun passage suspect. Et il avait eu en horreur « quelque mangeur de serpents qui fondait mor- « telle hérésie sur une N mise pour une M par la « faute et négligence des imprimeurs[1]. »

C'est l'honneur de François Ier d'avoir placé son bras protecteur entre Rabelais et ses ennemis, d'avoir au moins cette fois fait son devoir jusqu'au bout. Certes Rabelais lui dut la vie en mainte cir-

[1] Prologue II, du quatrième livre. Épître à Mgr Odet, cardinal de Châtillon.

constance, mais surtout après la publication du troisième livre. Pourquoi François Ier n'eut-il pas toujours le même courage? que de bûchers se seraient éteints! que de flots de sang généreux auraient été épargnés!

Rabelais fut heureusement sauvé, grâce au goût tout particulier et à l'amitié personnelle du roi. que l'humeur de l'écrivain charmait, et à qui les talents du médecin étaient précieux à plus d'un titre. Ce roi de galante mémoire, disons-le sans songer au *Roi s'amuse*, ne dissimulait pas sa vive sympathie pour celui qui s'intitulait le médecin des « *goutteux très-précieux;* » il la lui témoigna souvent, et entre autres choses il légua à son fils le soin de protéger envers tous l'ingénieux chercheur de remèdes nouveaux.

D'après Rabelais lui-même, François Ier s'était fait lire les livres incriminés, et n'y avait rien trouvé de blâmable; c'est grâce à cet examen personnel que Rabelais obtint la continuation de ses priviléges.

Cependant François Ier n'était plus; une ère nouvelle s'ouvrait pour la France, ère d'intrigues politiques, de révolutions de sérail, de rivalités et de luttes autour du roi, des favoris et de la favorite. La royauté française allait se trouver pour la seconde

fois en face du redoutable problème de l'avenir.

Qu'allait-elle faire? Marcher en avant avec l'esprit de la Renaissance pour guide, et la tolérance pour drapeau, ou retomber plus lourdement dans les ornières de l'absolutisme politique et religieux? Henri II imiterait-il les débuts de François Ier, et la famille des Valois se montrerait-elle soucieuse de la dignité de la couronne et de son indépendance ?

Plût au ciel que le roi eût eu l'intelligence de distinguer où était le vrai bien de la France, qu'il eût reconnu l'esprit de Rome dans la politique des Sorbonnistes et des Parlementaires, qu'il eût résisté vigoureusement à leur rage de persécution contre tout ce qui était libre et généreux! Quoi de plus antinational, en effet, que ce parti des persécuteurs, obéissant à un mot d'ordre venu de l'étranger et prêts à immoler les rois et leurs familles, si ceux-ci avaient résisté à leur sanguinaire manie? Les Sorbonnistes et les Parlementaires devaient sous peu devenir les héros de la Saint-Barthélemi et de la Ligue, et mettre la révolution au sein du pays sous prétexte de religion. Le temps approchait rapidement où la royauté française, flottant sans appui, entraînée par ses caprices, deviendrait le jouet de la fausse démocratie de la Ligue, pactiserait avec elle, puis serait dévorée par sa perfide alliée : juste punition de son aveuglement. Henri III

était la victime prédestinée de cette monstrueuse alliance entre une monarchie absolue et une démocratie aussi idiote que méchante.

Il est bon, du reste, de se demander si la royauté française n'expia pas ses erreurs politiques dans la personne du dernier des Valois. Souvent nationale quand il s'agissait de guerroyer au dehors, la royauté fut malheureusement moins intelligente de ce qui pouvait lui donner une force véritable. Elle eût pu, elle eût dû s'appuyer sur ce que le pays, remué par les idées nouvelles, lui offrait de sain et de robuste, sur ces hommes que la Renaissance et la Réforme venaient de faire éclore à leur soleil bienfaisant, sur les gens qui allaient écrire la *Satire Ménippée*, sur ceux qui allaient la lire. Loin de là, les Valois dédaignèrent ou ignorèrent ces forces vives de la nation rajeunie et renouvelée. Était-ce la faute du temps? était-ce incapacité de la part des rois? Nous n'oserions le décider, mais comment ne pas regretter le spectacle sublime qu'eût donné à l'Europe, cette nation française, conduite par ses rois, entrant largement, sans réserve dans le mouvement de la Renaissance?

Au lieu de cette marche en avant, que voyons-nous? Après la politique parfois audacieuse de François Ier, les Valois se montrent hésitants; puis, après une courte hésitation, la royauté se rejette brusquement en arrière; elle se laisse dominer par

peur, méconnaît, oublie la mission sublime que la Providence lui avait réservée ; soudain, on retombe en pleine réaction ; l'abîme était au bout ; les nobles de cour et les Parlementaires ramènent violemment la France au moyen âge. Tandis que sur eux tombe la pluie des honneurs et des dignités, tout ce qui n'est pas fervent catholique est disgracié, condamné d'avance. Ainsi la plupart de ces hommes illustres que l'Europe nous enviait, portent la peine de l'indépendance de leurs idées et de leurs tendances religieuses. La royauté ne les couvrait que d'une capricieuse protection, quitte à les abandonner nettement, quand la franchise de leurs opinions les mettait en danger. Sans doute, les Valois protégèrent les lettres et les lettrés ; mais quand ces lettrés furent en même temps des religionnaires ou des libres penseurs, ils en firent bon marché.

Pour s'en convaincre, on n'a qu'à compter les victimes que la persécution fit dans cette noble légion, et en regard, ceux que la main royale arracha au bourreau. Rabelais fut épargné, mais à quelles conditions? Marot fut sauvé du bûcher, mais au prix de l'exil, et tous deux traînèrent une existence pleine d'amertume. Pour ces deux hommes qui furent épargnés, quelle foule d'autres, éminents ou inconnus, ont partagé le sort des Berquin et des Dolet ! Souvenons-nous que ce dernier fut brûlé sans que François Ier osât protester. Il est

vrai que le roi était à la merci de son parlement, et qu'il ne put qu'à grand'peine défendre le sang royal contre l'ardeur insensée des persécuteurs. Faut-il rappeler qu'ils avaient osé menacer la reine Marguerite ?

Après François Ier, tout fut perdu pour la libre pensée.

L'existence de Rabelais allait être remise en question à chaque nouvelle explosion de son incorrigible génie.

Avec Henri II montaient sur le trône une favorite et des hommes nouveaux. Les protecteurs de Rabelais à la cour disparaissant en même temps que l'ancien règne, il fallait trouver aux alentours du trône des patrons zélés, disposés à soutenir jusqu'au bout l'audacieux railleur. Ses amis, il est vrai, lui restaient tous fidèles : sous son inspiration, ils s'étaient réunis en une sorte de société libre qui observait les dogmes du pantagruélisme. Sans nul doute, pantagruélistes à l'extérieur, ces amis de Rabelais étaient dans l'âme des partisans zélés de la philosophie du maître, et nous avons appris à connaître quelle sagesse profonde était cachée sous ses apologues facétieux.

Les encouragements ne lui manquèrent donc pas pour continuer son œuvre, et vers 1547, Rabelais

publiait quelques chapitres du livre IV, précédés d'une dédicace et d'un curieux Prologue auquel nous reviendrons en son temps. Tous les témoignages de sympathie qu'il recevait ne furent cependant pas assez énergiques pour retenir Rabelais en France. Pendant quelques années, nous perdons presque complétement sa trace, et nous avons quelque peine à le suivre dans ses pérégrinations, car les documents nous font absolument défaut. Nous ne le retrouvons que vers 1550, se débattant contre la misère, sa fidèle compagne; il était alors en butte aux haines de tout un peuple de lettrés, de poëtes, *genus irritabile*, dont ses satires avaient excité la bile, et sa gloire la jalousie.

Plus que jamais la prudence était nécessaire, car la mort de François Ier avait mis fin à la carrière politique du cardinal Jean Du Bellay. Le cardinal s'était retiré à Rome, dans une retraite studieuse, laissant la place libre à la famille de Guise, dont la fatale influence commençait avec le règne de Henri II.

De tous les Guise, le plus marquant à ce moment était le cardinal de Lorraine, qui avait obtenu le chapeau à l'avénement de Henri II. Il était des plus parfaits dans l'art de courtiser, « complaisant ser-« vile de la maîtresse-reine, » et s'était fait, dès l'abord, une des plus grandes situations dans l'État. Si ce personnage nous intéresse, c'est qu'il devait à

son tour prêter un solide appui à Rabelais, et même l'aider de sa bourse et de son influence à la cour.

Nombre d'autres lettrés avaient part à ses bienfaits; parmi ses protégés, se trouvait Ronsard, alors à ses débuts dans la carrière, et qui, habitant le château de Meudon, y préludait à sa brillante renommée. Le poëte allait devenir un des plus acharnés ennemis de Rabelais. Par une sorte de divination, celui-ci, on s'en souvient[1], avait esquissé le portrait de Ronsard au commencement du *Pantagruel*.

Il avait frappé vigoureusement sur ces littérateurs de cour qui profitaient d'un engouement ridicule pour se pousser haut et loin. L'apologue de Rabelais, sans corriger Ronsard, porta ses fruits, et son fouet gaulois fit de rudes blessures aux hommes de la Pléiade, qui en restèrent tout meurtris. Ils ne s'en relevèrent pas, puisque leur système poétique et leur vocabulaire ne vécurent pas au delà d'une génération, et que nous n'avons gardé de leurs œuvres que ce que chacun de nous en peut lire et comprendre.

De là cette rancune, cette haine de Ronsard[2] et

[1] Voir page 109, l'épisode du Limousin.

[2] Pourquoi faut-il que parmi les plus cruels ennemis de Rabelais vivant ou mort, nous trouvions Ronsard? Ronsard le poëte merveilleux, le chantre inspiré qui sut garder sa grâce, même au milieu des folies de la Pléiade, Ronsard exécuta sa partie dans le concert d'injures qui suivit la mort de Rabelais. Nous ne citons que quel-

de ses compagnons, dont plusieurs n'avaient emprunté au chef d'école que son langage baroque, et non son sentiment exquis et sa poésie souvent sublime. Ceux-là furent les plus acharnés contre Rabelais. Au premier rang parmi eux, on signale Joachim Du Bellay, neveu du cardinal Jean. Il n'était sans doute que médiocrement satisfait de rencontrer sans cesse devant lui la railleuse figure du grand homme commensal de son oncle, et il est permis de croire que Joachim, dont la méchanceté était proverbiale, n'épargna rien pour nuire à Rabelais.

ques strophes de cette honteuse diatribe ; plus qu'aucune autre calomnie elle a contribué à faire croire vraie l'odieuse caricature que l'on a baptisée longtemps du nom de Rabelais ! Epicure du reste, n'est-il pas pour le vulgaire le chef d'un troupeau de porcs ?

Si d'un mort qui pourri repose
Nature engendre quelque chose,
Et si la génération
Est faite de corruption,
Une vigne prendra naissance
De l'estomac et de la panse
Du bon biberon qui buvait
Toujours, ce pendant qu'il vivait;
Car d'un seul trait sa grande gueule
Eût plus bu de vin toute seule,
L'épuisant du nez en deux coups,
Qu'un porc ne hume de lait doux;
Qu'Iris, de fleuves, ni qu'encore
De vagues, le rivage du More.
Jamais le soleil ne l'a vu,
Tant fût-il matin, qu'il n'eût bu;
Et jamais au soir la nuit noire,
Tant fût tard, ne l'a vu sans boire ;
Car altéré sans nul séjour,
Le galant buvait nuit et jour.

Rabelais au moins n'insulta jamais les morts !

Celui-ci ne paraissait guère se préoccuper de ces colères de poëte. Il s'était retiré tout simplement à Rome, auprès du cardinal. Dans ce séjour de prédilection, qu'il visitait pour la troisième fois, il échangeait des idées, travaillait avec les plus célèbres savants de l'Italie, et surtout, selon sa coutume, prenait le temps comme il venait. Nous n'avons de ce séjour à Rome qu'un souvenir plutôt qu'un monument, et encore n'a-t-il rien de personnel ni de bien intéressant : il est vrai qu'il fixe une date de la vie de Rabelais.

M. d'Urfé, alors ambassadeur de Henri II auprès du saint-siége, et le cardinal Jean Du Bellay, voulurent célébrer par des fêtes magnifiques la naissance d'un fils de France. On donna aux Romains *le Simulacre ou représentation d'une bataille tant par eau que par terre*. Rabelais, en qualité de secrétaire du cardinal, rédigea le compte rendu de cette fête guerrière, ou *Sciomachie*, ainsi qu'on l'appelait dans la langue savante du seizième siècle.

Cette relation fut adressée au jeune cardinal de Guise; mais elle devait être présentée par lui à la duchesse de Valentinois, à l'étoile qui se levait, à la toute-puissante favorite vers qui toutes les mains se tendaient et se tournaient tous les regards. Jean Du Bellay essayait-il de rentrer en grâce à la faveur de cette délicate flatterie, car *Diane la déesse* jouait dans la *Sciomachie* le rôle le plus glorieux, et les

allusions mythologiques ne devaient pas déplaire à celle qui était la vraie reine de France? Cependant Jean Du Bellay ne vit pas cesser l'exil qu'il s'imposait depuis deux ans, mais qui commençait à lui peser. En revanche, et par bonheur pour Rabelais, cet incident appela sur lui les faveurs de la cour et la protection décidée du cardinal de Guise. Peu de temps après, le docteur revenait en France, sûr de n'y point être attaqué et sous l'égide de son nouveau patron.

Mais cette fois sa situation morale et religieuse se dessinait fort nettement. Il rompait absolument avec les réformés, pour rentrer dans le giron de l'Église catholique. Nous n'avons pas à scruter les sentiments intimes de Rabelais; nous nous bornons à raconter des faits et à en chercher l'explication.

En l'année 1551, Rabelais fut nommé curé de Meudon par son ami le cardinal Jean Du Bellay. Il est probable qu'il dut aussi ce bénéfice ecclésiastique au bon vouloir du cardinal de Guise, qui venait d'acheter à madame d'Étampes le magnifique château de Meudon, et en faisait sa résidence habituelle.

Désormais les pérégrinations de Rabelais sont finies. A l'ombre du château, sous l'œil de son protecteur, dans une retraite charmante aux portes de

Paris, voisin de ses amis les Pantagruélistes, il se consolait en leur société des haines que lui suscitait sa nouvelle position. Que d'espérances déçues autour de lui, que d'amertumes dans les reproches que lui faisaient ceux qui l'avaient longtemps considéré comme une des colonnes de leur temple!

Sans se laisser émouvoir par rien, Rabelais continua la publication de son œuvre, et vers 1552, il donnait l'édition définitive du quatrième livre, dont quelques chapitres seulement avaient, on se le rappelle, paru en 1547. Cette double publication explique les deux prologues qui précèdent ce quatrième livre, dont la dédicace est offerte à *très-illustre prince et révérendissime Monseigneur Odet, cardinal de Châtillon.*

Il a pour titre : *le Quart livre des faits et dits héroïques du bon* PANTAGRUEL, *composé par M. François Rabelais, docteur en médecine.*

Ce livre est de beaucoup le plus hardi de l'œuvre; il excita aussitôt la susceptibilité de la faculté de théologie, qui fit défendre l'ouvrage, et en traduisit l'auteur et l'imprimeur devant le Parlement. Il paraîtrait que le procès criminel dont fut menacé Rabelais n'eut pas de suite, grâce à l'intervention du cardinal Odet, de Jean Du Bellay et du roi Henri II lui-même. Bénissons cette tolérance intelligente que motivait seule la haute réputation de science de l'auteur. Sans elle, nous n'aurions pas su comment

Pantagruel monta sur mer pour visiter l'oracle de la dive Bacbuc.

Notre héros est entouré de ses amis fidèles, pourvu des recommandations et des bénédictions de son père Gargantua, « celui-ci bien priant, comme « en l'Église primitive était louable coutume entre « les saints chrétiens, pour la prospère navigation « de son fils et toute sa compagnie[1]. »

La caravane des chercheurs d'oracles est conduite par un chef expérimenté, *Xenomanes*, dont nous avons déjà parlé. Xenomanes est un Vasco de Gama, un Colomb, à lui seul appartient la gloire de découvrir cette *Dive Bouteille* qui est au *Cathay*, dans l'Inde, en ce pays fabuleux qui recélait un pareil trésor au milieu de tant d'autres. C'est assez dire que la route sera longue et périlleuse; mais Rabelais a trouvé un moyen tout simple de la raccourcir :

« Au lieu de prendre la route ordinaire des « Portugais, lesquels, passant la ceinture ardente « et le cap de Bona Speranza, et perdant la vue et « guide du septentrion, font navigation énorme, il « faut suivre au plus près le parallèle de ladite « Indie, autour de ce pôle, par l'occident; de ma- « nière que, tournoyant sous Septentrion, il l'eus- « sent en pareille élévation, comme il est au port

[1] *Pantagruel*, IV, 1.

« de Olone, sans plus en approcher, de peur d'en-
« trer et être retenu en la mer glaciale[1]. »

Nous laissons-nous abuser, ou Rabelais fait-il ici une allusion à ce fameux passage par le pôle nord, tant cherché par les gens qui veulent gagner l'extrême Orient? Notre fanatisme ne va pas jusqu'à l'affirmation absolue, mais il nous paraît piquant de relever cette bizarre coïncidence, au moment même où de hardis voyageurs s'embarquent à la recherche de ce mystérieux passage. Il est assez curieux de retrouver ici ce rêve chéri de tous les navigateurs, qui de notre temps va peut-être devenir une réalité[2].

Nous ne savons, en revanche, quels sont les vrais noms des îles *Medamothi*, *Enasin*, *Chély*, mais nous nous arrêterons à « *Procuration*, qui est le pays des
« *Procultoux* et des *Chicanoux*, gens à tout poil,
« huissiers et procureurs, qui gagnent leur vie
« en façon bien étrange, et en plein diamètre
« contraire aux Romicoles[3]. A Rome, une infinité
« de gens gagnent leur vie à empoisonner, à battre,
« à tuer; les Chicanoux la gagnent à être battus[4]. »

[1] *Pantagruel,* IV, I.

[2] Voir le très-curieux livre de M. Margry : *les Navigations françaises au seizième siècle.* Le savant archiviste de la marine rapporte les faits réels auxquels fait allusion Rabelais, le docteur *in omni re scibili.*

[3] Habitants de Rome.

[4] *Pantagruel,* IV, XII.

N'est-ce point un de leurs petits-fils, un contemporain de Racine, qui s'écriait : « Frappez, monsieur, « j'ai quatre enfants à nourrir ? »

Pendant que nos voyageurs naviguent entre les îles *Enig* et *Ewig*, une effroyable tempête vient fondre sur eux et les met en grand danger. Voici comment.

« Au lendemain, nous rencontrâmes à notre droite « dix-neuf gros bateaux chargés de moines : jacobins, « jésuites, capucins, ermites, augustins, bernardins, « célestins, théatins, égnatins, amadéens, corde- « liers, carmes, minimes, et autres saints religieux, « lesquels allaient au concile de Chésil pour grabeler « les articles de la foi contre les nouveaux héréti- « ques. Les voyant, Panurge entra en excès de joie, « comme assuré d'avoir toute bonne fortune pour ce « jour, et autres subséquents, en longue série[1]. Pan- « tagruel restait tout pensif et mélancolique. »

Le sage prince prévoyait déjà les tempêtes que ce concile de *Chésil* allait soulever en Europe et dans le monde connu. Nous ne voyons pas autre chose dans la tempête, que les terribles agitations qui précédèrent le concile de Trente. La papauté avait espéré que ce concile trouverait des remèdes contre la propagation de l'hérésie naissante ; comme si une réunion d'hommes pouvait jamais arrêter l'esprit humain dans sa marche ; comme si les efforts de

[1] *Pantagruel,* IV, XVIII.

moines et de prélats avaient la faculté d'empêcher les idées de suivre leur marche; comme si les vagues soulevées par les bons pères jésuites, capucins et théatins étaient assez puissantes pour empêcher la nef de Pantagruel d'aborder à l'oracle de Bacbuc, et pouvaient décourager des hommes qu'une seule « cause avait mise en mer : c'était le studieux dé- « sir de voir, apprendre, connaître et avoir le mot « de la Bouteille [1], » qui est vérité.

Courage donc, pantagruélistes! Voyez avec quel calme Pantagruel domine la tempête. « Après avoir « imploré l'aide du grand Dieu servateur et fait « oraison publique en fervente dévotion, par l'avis « du pilote, il tenait l'arbre fort et ferme [2]. » Le gouvernail en main, il dirige majestueusement le vaisseau au milieu des flots furieux. Rien ne l'émeut, ni le vent, ni la tempête, ni la peur du bon Panurge, qui lui, n'est qu'un homme, dont la chair est faible, et à qui le cœur peut manquer dans l'entreprise. Certes, jamais entreprise ne fut plus grande et plus hardie : on allait à la recherche de la vérité, et Dieu sait si cette vérité se laisse facilement atteindre!

Quoi de plus naturel que la peur et l'épouvante de Panurge, mais quoi de plus spirituel aussi que les consolations que lui adresse le frère Jean : « Par « le digne froc que je porte, mon ami, tu as peur

[1] *Pantagruel,* IV, XXV.
[2] *Ibid.,* IV, XIX.

« sans cause et sans raison, car tes destinées fatales « ne sont de périr en eau. Tu seras haut en l'air cer- « tainement pendu, ou brûlé gaillardement comme « un père[1]... N'approchez pas du feu et ne passez pas « devant les forges des maréchaux, de par Dieu! car « en un moment seriez en cendres; mais à la pluie « exposez-vous tant que vous voudrez... Panurge, « mon ami, n'aie jamais peur de l'eau, je t'en prie: « par élément contraire sera ta vie terminée...[2] »

Ces réflexions philosophiques du moine étaient peu encourageantes; mais les voyageurs, les chercheurs de la dive Bacbuc, devaient souvent les avoir dans la pensée, alors qu'un bûcher s'allumait, qu'un gibet s'élevait comme par enchantement. Rabelais mieux qu'un autre savait quelle est la longueur des griffes monacales, et sans éprouver tout à fait la « male peur » de Panurge, il se tenait prudemment à distance des endroits dangereux.

Enfin le danger est passé, et les voyageurs abordent dans l'île des Macréons, où ils sont reçus par les plus hospitalières gens du monde. Après la tempête infernale déchaînée par les révérends pères, ils goûtent un repos bien mérité en la compagnie de ces Macréons, « gens qui ont des ans beaucoup, » des anciens, des antiques. — « L'île-grande seule- « ment était habitée en trois ports et dix paroisses;

[1] Comme un hérétique.
[2] *Pantagruel*, IV, XXIV.

« le reste était bois de haute futaie et désert comme « si c'était la forêt des Ardennes. Sur leur instance, « le vieux Macrobe leur montra ce qu'il y avait « d'insigne et de remarquable dans l'île. Et, par la « forêt ombrageuse et déserte, découvrit plusieurs « vieux temples ruinés, plusieurs obélisques, pyra- « mides, monuments et sépulcres antiques, avec « inscriptions et épitaphes diverses, les unes en let- « tres hiéroglyphiques, les autres en langage io- « nique, les autres en langue arabique... Cette « obscure forêt, longue et ample de plus de soixante- « dix-huit mille parasanges, est l'habitation des « démons et héros » après leur mort. Lorsqu'ils ont quitté notre monde terrestre, ils se retirent dans ces champs Élysées, « non sans très-horri- « fiques prodiges. »

C'est dans ce poétique chapitre que Rabelais a placé le pieux souvenir qu'il consacre au héros Guillaume Du Bellay; c'est là, qu'imitant le récit de Plutarque, il raconte l'admirable légende de la mort du Christ. « Pantagruel, ce propos fini, resta « en silence et profonde contemplation. Peu de « temps après, nous vîmes les larmes découler de « ses yeux, grosses comme des œufs d'autruche. » Le sauvage Clovis entrait en fureur au récit de la mort du Christ, le bon Pantagruel fondait en larmes.

Son émotion n'est pas encore calmée quand il

arrive à l'île des *Papefigues*, où l'attend un désolant spectacle.

« Les Papefigues étaient riches et libres, et on les « nommait Gaillardets : pour lors, ils étaient pau- « vres, malheureux, et sujets aux Papimanes. L'oc- « casion avait été celle-ci. Un jour de grande fête « annuelle, les bourgmestres, syndics et gros rab- « bis[1] gaillardets étaient allés passer le temps et « voir la fête en Papimanie, île voisine. L'un d'eux, « voyant le portrait papal (comme il était de louable « coutume de le montrer publiquement aux jours de « fête), lui fit la figue[2], ce qui est en ce pays signe « de mépris et de dérision manifeste. Pour la ven- « ger, les Papimanes, quelques jours après, sans « dire gare, se mirent tous en armes, surprirent, « saccagèrent et ruinèrent toute l'île des Gaillar- « dets, taillèrent à fil d'épée tout homme portant « barbe..... Les Gaillardets qui échappèrent furent « faits esclaves et tributaires, et leur fut imposé le « nom de Papefigues, parce que au portrait papal « ils avaient fait la figue. Depuis ce temps, les pau- « vres gens n'avaient prospéré. Tous les ans, ils « avaient grêle, tempête, famine, et tout malheur, « comme éternelle punition du péché de leurs an- « cêtres et parents[3]. »

[1] Rabbins, prêtres.
[2] Faire une grimace de dérision.
[3] *Pantagruel*, IV, XLV.

Rapprochez ce tableau de la description de l'île Sonnante, et souvenez-vous de la morale de maître Éditue. Rapprochez-le surtout de la véridique histoire, vous n'aurez pas de peine à découvrir qui sont ces malheureux Papefigues :

« On tua dans les rues, on tua dans le château, « on tua dans l'église. Une multitude de femmes et « d'enfants s'y étaient réfugiés; la horde forcenée « s'y précipita : on vit là réunis tous les forfaits que « peut rêver l'enfer..... D'autres femmes s'étaient « cachées dans une grange : d'Oppède les y fit en- « fermer et mettre le feu aux quatre coins. Un sol- « dat voulut les sauver, et leur ouvrit la porte : on « les rejeta dans le feu à coups de pique... Les trois « villes Vaudoises et vingt-deux villages étaient dé- « truits, trois mille personnes massacrées, deux « cent cinquante exécutées après les massacres, « sur un simulacre de jugement... Les égorgeurs « défendirent que nul, sous peine de la vie, n'osât « donner retraite, aide, secours, ni fournir argent « ni vivres à aucun Vaudois ou hérétique... Une « multitude de ces infortunés moururent de faim « enragée. Les plus robustes gagnèrent les Alpes, « Genève, la Suisse, fuyant cette patrie naguère si « heureuse, que la rage des persécuteurs avait « changée en un désert plein de ruines noircies et « de débris humains sans sépulture [1]... »

[1] Henri Martin, *Histoire de France*, t. VIII, p. 334-335 *passim*.

Rabelais n'a rien inventé; l'histoire est ici plus terrifiante que la fiction. Les Papefigues, il les avait vus, il les plaignait; il consacrait leur lamentable destinée et en transmettait la mémoire aux races futures. Aussi le cœur de nos voyageurs saigne-t-il à l'aspect de tant de misères, au souvenir de tant d'horreurs. Ils n'osent pénétrer plus avant dans cette terre maudite; ils s'en éloignent avec terreur et l'âme navrée, non sans que « Pantagruel donne « au tronc de la fabrique de l'église dix-huit mille « royaux d'or, en contemplation de la pauvreté du « peuple et calamité du lieu [1]. »

Sans transition aucune, et pour rendre le contraste plus saisissant, après un jour de navigation « en sérénité et tout plaisir, s'offre à leur vue l'île « benoîte des *Papimanes*, où

> Dieu prodigue ses biens
> A ceux qui font vœu d'être siens. »

Quelle différence entre ceux-ci et les infortunés Papefigues, les parias, les rebutés, qui n'ont pas compris que la félicité suprême était de vivre en Papimanie! Heureux trois et quatre fois ceux qui vivent sous la direction du saint évêque Homenaz : ils peuvent contempler à toute heure les *Uranopètes Décrétales*, ce don fait par Dieu à ses fidèles, ces co-

[1] *Pantagruel*, IV, XLVII.

lonnes du pieux édifice catholique, par la vertu desquelles l'or est subtilement tiré de partout : saintes Décrétales, qui font du monde entier la nourricière de Rome. Qui rend si gras, si fleuri, le melliflue Homenaz? Les livres déificques des Décrétales. Qui lui permet de banqueter avec une joie religieuse, pieusement servi par de jolies filles, en guise de pages, et d'inviter à cette table les voyageurs émerveillés? Quoi, sinon *le beau Sixième*, *les belles Clémentines*, *les belles Extravagantes*[1]? Et l'enthousiasme d'Homenaz de s'exhaler en oraisons éjaculatoires à l'adresse des Décrétales.

Aussi, malheur à qui ne les révère pas, malheur à qui ne les lit ni ne les veut connaître! C'est pour sûr un diable hérétique : *sacer esto!* qu'il soit maudit!

« Brûlez, tenaillez, cisaillez, noyez, pendez, em-
« palez, démembrez, éventrez, découpez, fricassez,
« grillez, crucifiez, faites bouillir, écarbouillez,
« écartelez, dégingandez, carbonisez ces méchants
« hérétiques décrétalifuges, décrétalicides, pires
« que homicides, pires que parricides, décrétalic-
« tones[2] du diable! Vous autres gens de bien, si
« vous voulez être dits et réputés vrais chrétiens,
« je vous supplie à mains jointes ne croire autre

[1] Ce sont autant de noms de Décrétales édictées par différents papes.

[2] Destructeurs de Décrétales.

« chose, autre chose ne penser, ne dire, n'entre-« prendre, ne faire que ce que contiennent nos sa-« crées Décrétales et leurs corollaires. O livres déi-« fiques ! ainsi serez en gloire, honneur, exaltation, « richesses, dignités en ce monde : de tous révérés, « d'un chacun redoutés, à tous préférés, sur tous « élus et choisis !

« Car il n'est sous la chappe du ciel état auquel « vous trouviez gens plus propres à tout faire que « ceux qui, par divine prescience et éternelle pré-« destination, se sont adonnés à l'étude des saintes « Décrétales. Voulez-vous choisir un preux empe-« reur, un bon capitaine, un digne chef et conduc-« teur d'une armée en temps de guerre, qui sache « bien prévoir tous inconvénients, éviter tous dan-« gers, bien mener ses gens à l'assaut et au combat « en allégresse, ne rien hasarder, toujours vaincre, « sans perte de ses soldats, et bien user de la vic-« toire? *Prenez-moi un décrétiste*, non, non, *je dis* « *un décrétaliste*...

« Voulez-vous en temps de paix trouver un homme « apte et suffisant à bien gouverner l'état d'une ré-« publique, d'un royaume, d'un empire, d'une mo-« narchie, entretenir l'Église, la noblesse, le sénat « et le peuple en richesses, amitié, concorde, obéis-« sance, vertus et honnêteté ? *Prenez-moi un decréta-* « *liste.*

« Voulez-vous trouver un homme qui, par vie

« exemplaire, beau parler, saintes admonitions, en « peu de temps, sans effusion de sang humain, con- « quête la Terre sainte et convertisse à la sainte foi « les mécréants, Turcs, Juifs, Tartares, Moscovites, « Mameluks et Sarrabovites? *Prenez-moi un décréta- « liste.*

« Qui fait en plusieurs pays le peuple rebelle et « sans frein, les pages friands et mauvais, les éco- « liers badauds et âniers? Leurs gouverneurs, leurs « écuyers, leurs précepteurs, n'étaient pas décréta- « listes.

« Mais qui est-ce, en conscience, qui a établi, « confirmé, autorisé ces belles religions [1] desquelles « en tous endroits vous voyez la chrétienté ornée, « décorée, illustrée, comme est le firmament de ses « claires étoiles? *Dives decrétales!*

« Qui a fondé, qui maintient, qui sustente, qui « nourrit les dévots religieux dans les couvents, mo- « nastères et abbayes, sans les prières diurnes, noc- « turnes continuelles desquels, le monde serait en « danger évident de retourner en son antique chaos? « *Sacrées décrétales!*

« Qui fait et journellement augmente en abon- « dance de tous biens temporels, corporels et spi- « rituels, le fameux et célèbre patrimoine de saint « Pierre? *Saintes décrétales!*

[1] Établissements religieux.

« Qui fait le saint siége apostolique en Rome, de « tout temps et aujourd'hui, tant redoutable en l'u- « nivers, qu'il faut que tous, rois, empereurs, po- « tentats et seigneurs, dépendent de lui, tiennent de « lui, soient couronnés par lui, confirmés, auto- « risés, viennent là se prosterner à la mirifique pan- « toufle de laquelle vous avez vu le portrait? *Belles « décrétales de Dieu !*

« Je vous veux déclarer un grand secret. Les uni- « versités de votre monde, en leurs armoiries et de- « vises, portent ordinairement un livre, les unes « ouvert, les autres fermé. Quel livre pensez-vous « que ce soit?..... Ce sont des Décrétales sans les- « quelles périraient les priviléges de toutes les uni- « versités[1]. »

Ainsi continue le flot non interrompu de cette pieuse litanie, et quand on la relit, on se demande à quels temps on peut rapporter cet étonnant tableau de la puissance papimanique.

Quelle verve et quelle éloquence ! Ne semble-t-il pas qu'on entende sous la voix railleuse de Rabelais l'ironie grave et mordante de Pascal? Le bon sens éclata-t-il jamais en plus mâles accents? Quelle langue et quel torrent d'idées, que de malice, que de raison ! Le morceau tout entier est d'une perfection rare, et le cliquetis de ces paroles pressées, de

[1] *Pantagruel*, IV, LIII.

ces mots vibrants, fait illusion à l'oreille : c'est Rabelais que l'on entend et qui nous entraîne.

Aussi comprenons-nous l'ébahissement du bon Panurge, qui a cependant vu l'île Sonnante, et la joie de frère Jean des Entomeures dans ce pays magique, où circulent des bassins pleins de monnaie papimanique, où l'on passe une partie du temps à bien boire l'autre à bien manger, selon une mirifique glose cachée dans un certain coin des saintes Décrétales.

Mais quel est donc le maître et le roi, quelle est donc la divinité de ce pays décrétaliste? C'est l'*Unique*. « C'est celui qui est. L'avez-vous jamais vu? — « Celui qui est, répond Pantagruel, par notre théo- « logique doctrine, est Dieu. En tels mots se dé- « clara à Moïse ; oncques certes ne le vîmes, et n'est « visible à œil corporel. » Cette réponse n'est-elle pas belle comme la Bible, et est-elle l'inspiration d'un athée ?

« Nous ne parlons mie, dirent-ils, de celui haut « Dieu qui domine par les cieux. Nous parlons du « Dieu en terre. — Ils entendent, dit Carpalim, le « pape, sur mon honneur. »

Et Homenaz expose à la vénération des voyageurs le portrait d'un pape, qu'ils croient reconnaître à l'aumusse, à la tiare, au rochet.

« Seulement, dit Panurge, qui a beaucoup voyagé, « il me semble que ce portrait n'est pas ressemblant « à nos derniers papes ; car je les ai vus porter en

« tête non une aumusse, mais un armet timbré « d'une tiare persique, et, tout l'empire chrétien « étant en paix et en silence, eux seuls faire guerre « félonne et très-cruelle. — C'était donc, dit Home- « naz, contre les rebelles, hérétiques, protestants « désespérés, non obéissants à la sainteté de ce bon « Dieu en terre. Cela lui est non-seulement permis « et licite, mais commandé par les sacrées Décré- « tales, et il doit mettre à feu et à sang les empe- « reurs, rois, ducs, républiques, aussitôt qu'ils « transgresseront un iota de ses mandements, les « spolier de leurs biens, les déposséder de leurs « royaumes, les proscrire, les anathématiser; et « non-seulement occire leurs corps et ceux de leurs « enfants et autres parents, mais aussi condamner « leurs âmes au plus profond de la plus ardente « chaudière qui soit en enfer[1]. »

Nous voyons appliquées ici les théories des gens de l'île Sonnante; et après ce riant séjour des sacro-saints oiseaux, que peut-on voir de plus beau que la terre des Papimanes? Humblement courbés « de- « vant la *pantoufle*, les Papimanes prient, chantent « et payent; » mais aussi on se charge de leur salut, de leur félicité à venir. Chez eux la foi est inutile, inutile est la charité; point d'œuvres. Contentez-vous de payer; mais si vous ne payez pas, impru-

[1] *Pantagruel*, IV, L.

dents, l'enfer dans l'autre monde, et comme avant-goût de ses flammes vengeresses, les bûchers de la Grève et de la place Maubert !

Nous n'ajouterons rien au portrait d'Homenaz. Laissons-le résumer la théologie des décrétales : elle est bonne à apprendre :

« Je disais donc que, vous adonnant à l'étude
« unique des sacrées Décrétales, vous serez riches
« et honorés dans ce monde. Je dis conséquem-
« ment qu'en l'autre vous serez infailliblement
« sauvés en le benoît royaume des cieux, duquel
« les clefs sont baillées à notre bon Dieu décréta-
« liarque.

« O mon bon Dieu, lequel j'adore et ne vis ja-
« mais, par grâce spéciale, ouvre-nous à l'article
« de la mort, pour le moins, ce très-sacré trésor de
« notre sainte mère Église, duquel tu es protec-
« teur, conservateur, économe, administrateur, dis-
« pensateur. Et donne ordre que ces précieuses
« œuvres de superérogation, ces beaux pardons, ne
« nous manquent pas au besoin, à ce que les diables
« ne trouvent que mordre sur nos pauvres âmes ;
« que la gueule de l'enfer horrifique ne nous en-
« gloutisse. S'il nous faut passer par purgatoire,
« patience. En ton pouvoir et arbitre est de nous
« en délivrer quand tu voudras[1]. »

[1] *Pantagruel,* IV, LIII.

C'est du haut des riants coteaux de Meudon que Rabelais lançait ce livre comme un brandon enflammé au milieu de la société. Les poursuites judiciaires n'avaient abouti ni contre lui ni contre son éditeur, Michel Fézendat, et une seconde édition, publiée presque aussitôt après la première, prouva que l'enthousiasme des Pantagruélistes ne diminuait point. Mais cette fois encore les blessés étaient nombreux dans le camp des ennemis, car personne n'avait été épargné. Le curé de Meudon, aux yeux de qui les Décrétales n'avaient pas trouvé grâce, devenait aux yeux des Réformés un traître et un apostat.

Ce n'était plus seulement aux fervents catholiques qu'il lui fallait répondre; mais, par un phénomène que nous allons expliquer, les plus acharnés contre Rabelais furent alors les calvinistes. Ils se plaignirent de sa froideur d'abord, et finirent par maudire sa désertion. Ils avaient, en effet, compté sur lui comme sur un apôtre. Et nous verrons plus loin que l'esprit de Rabelais l'emporta dans les régions d'une philosophie plus libre, à mesure qu'il avança en âge, que ses passions se calmaient, et que la raison domina entièrement sa vie. Ce que l'on prit dans le camp des Réformés pour une apostasie, fut la manifestation d'une sorte d'indifférence pyrrhonienne. Si Rabelais, ce qu'à Dieu ne plût, avait eu le tempérament et l'humeur de Pascal, il en

aurait été la victime et, comme celui-ci, serait mort à la fleur de l'âge. Il vécut, et fort longtemps, heureusement, mais au milieu des cris discordants des partis religieux, qui se le disputèrent comme ils se disputaient la France.

Henri Estienne et Théodore de Bèze lui avaient reproché avec douceur cette désertion du drapeau de la Réforme. Calvin, avec son âpreté habituelle, tonna contre lui, et, dans son traité *de Scandalis*, le traita presque en ennemi. Ramus, à son tour, lui décocha quelques épigrammes de savant, puis formula contre lui une accusation d'athéisme.

Rabelais eut donc devant lui une collection d'adversaires choisis; car Galland, l'aristotélique, le catholique, et le moine Gabriel Puits-Herbaut, arrivèrent aux dernières limites de la fureur contre lui. En sorte que ni les *Papefigues* ni les *Papimanes* ne pardonnèrent ses audaces à l'auteur du quatrième livre. Il malmena les uns et les autres, répondant par de vigoureux horions aux coups qu'on lui portait de toutes parts. Ce n'était là chez lui que le cas de légitime défense. Cette guerre nous valut le livre admirable où s'agitent pêle-mêle les *Ramistes*, et les *Gallandistes*, et les adorateurs des Décrétales, et les *Chicanoux*, personnages éternels comme ceux des *Nuées* ou les bons pères des *Provinciales*.

Nous avons essayé de démontrer que Rabelais ne fut pas un athée, et nous voudrions faire passer cette conviction dans le cœur de nos lecteurs. Il ne fut pas non plus un chrétien ; car s'il était loin de l'athéisme, il était aussi loin, pour le moins, de la foi qui est l'âme des vrais croyants, et de ces convictions ardentes qui créent les martyrs. Il eut plus de bonheur que Socrate, mais n'avait rien qui le fît ressembler à un Savonarole ou à un Michel Servet.

Son esprit clair et net répugnait autant au mysticisme qu'aux subtilités dogmatiques des religions établies. D'un élan généreux, il s'était tout d'abord jeté au fort du débat religieux qui occupa tout le siècle. Nous savons quels coups il porta dans cette mêlée et quelle était la vigueur de son bras. Plus tard, refroidi par l'âge, et nous verrons par quelles autres causes, il demeura spectateur, au nom de ses principes philosophiques, et ne pencha décidément ni à droite ni à gauche.

On avait cru d'abord qu'il entrerait franchement dans les rangs de la Réformation, qu'il deviendrait un apôtre, un calviniste, un luthérien. Nous avons nous-même signalé ces tendances dans plusieurs parties de son œuvre[1], mais nous ne pensons pas qu'il y persista longtemps. Il renonça à suivre les

[1] Voir l'Épisode de Gargantua el des Pèlerins, p. 80 et Thelème, p. 97.

Réformés, dès qu'il s'aperçut que la Réformation ne tenait pas les promesses qu'elle avait faites au monde.

Quand la Réformation éclata, il avait, comme tous les penseurs, salué d'un cri d'enthousiasme cette immense révolution morale qui semblait tenter d'émanciper l'âme humaine. A la voix des premiers réformateurs, deux choses s'étaient retrouvées, que l'on croyait perdues, la conscience et le libre arbitre ; elles n'étaient que noyées au sein du catholicisme du moyen âge. La conscience, le *mens sui conscia*, était gravée au fronton du nouveau temple comme une devise sublime. La libre interprétation des saintes Écritures par chaque croyant, la responsabilité de l'homme, l'examen de soi-même, remplaçant la confession auriculaire et le pouvoir absolu des prêtres : tels furent les premiers bienfaits de la réformation. C'était presque l'entière émancipation de la pensée, et ce côté philosophique attira et séduisit Rabelais. Les Géants des deux premiers livres furent des monarques selon le nouvel Évangile. Rabelais ne cherchait ni plus haut ni plus loin que ces thèmes sublimes de charité et de justice.

Pourquoi la Réforme ne resta-t-elle pas fidèle à ces premiers errements? pourquoi les Réformateurs, d'un mouvement brusque, se rejetèrent-ils en arrière, désertant la cause de la liberté de pen-

ser? Nous n'avons point à répondre à cette question, mais seulement à constater qu'il y eut bientôt un abîme entre eux et l'auteur du *Gargantua*. Esprit curieux, cœur plein d'audace, il ne pouvait marcher d'un pas lent dans les voies étroites des nouveaux apôtres. Il pressentait d'ailleurs que les déceptions étaient proches, et il ne se trompait pas. En effet, là où il avait espéré voir se développer un mouvement libéral et rationnel, il voyait s'élever une religion nouvelle, organisée, presque une religion d'État[1], avec son culte, ses pratiques, son clergé, et surtout avec l'intolérance qui est et doit être la première condition de toute religion conséquente avec elle-même.

A son tour, Rabelais n'alla pas plus loin, et sans hésitation rompit avec la Réforme.

Ce qui ressort, nous l'espérons, de cette étude, c'est que Rabelais représente par-dessus tout l'esprit de la Renaissance; il personnifie cette grande époque au triple point de vue de la science, des lettres et de la philosophie ; il est par excellence l'homme du seizième siècle en France, comme Voltaire eut l'honneur d'être celui du dix-huitième. Aussi demeura-t-il fidèle à l'esprit de la Renaissance et jugea-t-il superflu de changer de religion. Il croyait avoir assez fait, dans sa longue carrière,

[1] A Genève, par exemple.

pour l'émancipation de la raison humaine et le triomphe du bon sens : pourquoi, dès lors, s'intituler calviniste plutôt que catholique ?

Ce fils adoptif de Rome et de la Grèce, ce demi-païen du seizième siècle, ce déiste joyeux, ne pouvait s'accommoder de la rigidité et de l'austérité calvinistes. A cet homme heureux de se sentir au monde, à ce Gaulois qui n'estimait et n'aimait rien tant que le rire, il fallait autre chose que la religion dure et effrayante des Génevois.

Si Rabelais a jamais professé un culte, c'est celui de la Nature : il admire, il aime la nature de toutes ses forces, l'adore sous toutes ses formes. Il veut que l'être humain se développe à son aise, en corps et en esprit, dans le milieu que Dieu a créé pour lui et pour les autres êtres vivants. Tout ce qui gêne et contrarie ce développement auquel l'homme a droit, ainsi que ses semblables, est un fait contre nature. Dans ces sentiments, que les Allemands appelleraient *naturistes*, Rabelais puisa son antipathie contre Calvin et sa doctrine, dont il sentit et détesta l'étouffante autocratie. Ses griefs s'accentuent et éclatent en plus d'un passage, mais surtout ici :

« Physis, c'est Nature, en sa première partie en-
« fanta spontanément Beauté et Harmonie, comme
« de soi-même elle est grandement féconde et fer-

« tile. Antiphysie[1], laquelle de tout temps est par-
« tie adverse de Nature, incontinent eut envie de ce
« tant beau et honorable enfantement, et au rebours,
« enfanta Difformité et Discordance... » (plus une foule d'autres monstres dont la description est inutile)... « Elle tirait tous les fous et insensés à ses
« opinions, et était en admiration à tous les gens
« écervelés et dégarnis de bon jugement et sens
« commun... Depuis, elle engendra les matagots, ca-
« gots et papelards, les maniaques Pistolets (?), les
« démoniaques Calvins imposteurs de Genève, les
« enragés Putherbes[2], briffaux, caffards, chatte-
« mites, cannibales, et autres monstres difformes
« et contrefaits en dépit de nature[3]. »

Les démoniaques calvinistes et les moines enragés qui l'avaient accablé d'outrages et l'avaient dénoncé à la vindicte publique, étaient mis sur le même rang.

Tels devinrent les sentiments de Rabelais à l'endroit des religionnaires, quand le calvinisme fut devenu à son tour exclusif et intolérant, quand les réformés, qui s'appelaient aussi Légion, essayèrent d'imposer silence à la raison humaine. Ils oubliaient que quelques années auparavant ils avaient tiré cette même raison de sa prison dogmatique, et

[1] C'est : *Contre-Nature.*
[2] Les Puits-Herbault, voy. page 252.
[3] *Pantagruel,* IV, XXXII.

voilà qu'ils s'apprêtaient à l'y replonger, et que Genève rivalisait avec Rome d'absolutisme et de tyrannie religieuse.

L'effrayante doctrine de la prédestination et de la grâce devenait le fondement du calvinisme; elle terrifia le génie indépendant de Rabelais. Il répugna à s'incliner devant ce dogme impitoyable, qui condamne l'homme à n'être qu'une machine, et fait de Dieu un tyran capricieux, injuste, fantasque. Ce dogme, qui ne tend à rien moins qu'à l'abêtissement de l'être humain (nous n'en voulons pour preuve que le cri de douleur de Pascal), ce dogme était élevé par Calvin comme un sombre défi, à la face de la Renaissance.

Lamentable théodicée, navrant contraste avec les généreuses aspirations et les éclatantes lumières de la philosophie! Sans doute cette doctrine de la grâce a son côté commode; les esprits paresseux y peuvent trouver leur satisfaction aussi bien que les âmes malades ou fatiguées des luttes de la vie. Les esprits tyranniques et dominateurs la prisent fort aussi, puisqu'ils se sentent autorisés par elle à écraser ceux qui sont *destinés* à vivre dans la poussière. Mais, nous le répétons, elle est inhumaine, et nous ne pouvons que rappeler un fait : l'absolutisme froid et mathématique de Calvin condamnait Servet au bûcher, tout comme la passion des Sorbonnistes avait fait brûler Berquin.

Ces faits historiques, contemporains de l'œuvre de Rabelais, nous aident à nous rendre compte des motifs qui décidèrent telle ou telle tendance de son esprit. Les calvinistes accusèrent Rabelais d'apostasie : ils ne songeaient pas qu'il était conséquent avec lui-même, et qu'il répudia leur cause quand elle devint celle de l'intolérance et du plus aveugle fanatisme.

Rabelais ne fut ni calviniste ni catholique : il fut un déiste purement et simplement, mais un déiste plein de raison, en même temps que d'amour de l'humanité. Quant aux religions établies, officielles, il n'en professa aucune, quoique curé de Meudon. Si nous voulons nous en convaincre une fois de plus, ouvrons le cinquième livre.

Ce cinquième livre fut, on le sait, une œuvre posthume. Quelques-uns même prétendent qu'il n'est pas de Rabelais. Mais avec autant de raisons qu'ils en ont pour lui nier la paternité de ce livre, nous la lui accordons, car nous croyons retrouver l'esprit, l'âme et la main du maître dans la plus grande partie des chapitres qui le composent.

En le relisant, nous serons édifiés, non sur les sentiments religieux de Rabelais, mais à tout le moins sur ses opinions à l'endroit des religions

établies. Il renferme, en effet, la critique la plus vive qui en ait jamais été faite, nous pouvons dire aussi la plus sérieuse et la plus profonde.

Nous connaisons ses sympathies pour les malheureux *Papefigues*, et le mépris qu'il professe pour les *Papimanes;* mais dans le cinquième livre nous avons trouvé le merveilleux tableau de l'*Ile Sonnante*, que nous avons déjà tant admiré, et plus loin, celui de *l'Ile des Lanternes.*

L'allusion est bien facile à saisir, il n'y a pas de confusion possible. Les voyageurs qui vont à la recherche de la *dive Bacbuc* n'ont rencontré dans l'île Sonnante ni guide, ni enseignement; ils n'y ont vu qu'un joyeux spectacle; ils ne peuvent arriver à l'oracle qu'en traversant le pays des Lanternes, la pure région de la lumière. C'est par la philosophie, et la philosophie seule, Rabelais nous l'apprend, que ses héros seront initiés à la science de la vérité.

Vous savez sans doute quelles *Lanternes* l'on trouve dans cette île admirable? Le pays de *Lanternois* est habité par des *Lychnobiens*, « gens qui vivent de lumière. » La lanterne d'Aristophane et celle de Cléanthe, celle d'Épictète, y brillent entre toutes, et parmi les plus « gorgiases, » celle de Martial, enfin toutes les lumières de l'antiquité.

Voilà les guides qui conduiront enfin nos voyageurs à l'oracle de la dive Bouteille. Faut-il expli-

quer quel est ce symbole de la philosophie la plus douce et la plus consolante? Elle rend ses réponses avec plus de clarté que la Sibylle antique : « *Trincq*, » leur répond-elle, « bois ou buvez, » car, dit le poëte :

En la tant divine liqueur
Bacchus, qui fut d'Inde vainqueur,
Tient toute vérité enclose!

Buvez, mais souvenez-vous que : — *les destinées mènent celui qui consent, tirent celui qui refuse.* Buvez, mais sans jamais oublier que : — *toutes choses se meuvent en leur fin*[1].

Appelez cette philosophie du nom qu'il vous plaira, peu importe, mais songez que ce système en vaut bien d'autres.

Nous ne voudrions pas nous séparer de ce cinquième livre, si important, si beau, si poétique par endroits. Il ne parut, on le sait, que quelques années après la mort de Rabelais, entre 1558 et 1563, et des doutes s'élevèrent sur son origine.

Appartient-il tout entier à Rabelais? Le début seul est-il de lui? Henri Estienne, dont quelques-uns ont cru reconnaître la touche, en est-il l'auteur véritable? Le titre seul et la disposition des chapitres, le plan, sont-ils du poëte qui créa *Pantagruel*,

[1] *Pantagruel*, V, XXXVII.

ou quelque ingénieux imitateur a-t-il rempli ce cadre de ses inventions?

Pour nous, nous aimons mieux voir dans ce livre le dernier élan d'un génie vigoureux jusqu'à son dernier jour. A n'examiner que le style, l'hésitation serait permise, car on peut pasticher la manière d'un écrivain, quand cet écrivain est un contemporain.

Mais le fond, mais les idées, mais les créations, mais ce je ne sais quoi qui révèle l'homme de génie, voilà ce que nul ne peut imiter.

Le courant de cette étude nous a révélé la plus grande partie des beautés de ce cinquième et dernier livre. Nous n'avons qu'à rappeler en passant l'île Sonnante, résidence des Siticines, « les altérés à perpétuité, » et Grippeminaud, et les Chats-Fourrés.

A côté d'eux, voici d'autres bizarres animaux, leurs proches parents, oiseaux de proie comme eux, les *Apedeftes*, à longs doigts et à mains crochues, gens de la Cour des comptes. Leur habitation singulière est un pressoir, « mais un maître pressoir. »

« Car chez eux, il y en a de petits, grands,
« moyens, secrets et de toutes sortes, instruments
« merveilleux à fabriquer de l'huile d'or, et qui ti-
« reraient, ainsi que dit frère Jean, de l'huile d'un
« mur. Ainsi font-ils, car ils mettent souvent au
« pressoir des châteaux, des parcs, des forêts, et

« de tout en tirent l'or potable. — Vous voulez dire « portable? dit Épistemon. — Je dis potable, dit « Gagnebeaucoup, car l'on en boit céans maintes « bouteilles que l'on ne boirait pas. Il y en a de « tant de plants, que l'on n'en sait le nombre. « Passez jusqu'ici et voyez dans ce courtil : en « voilà plus de mille qui n'attendent que l'heure « d'être pressurés. En voilà du plant général, voilà « du particulier, des fortifications, des emprunts, « des dons, des casuels, des domaines, des menus « plaisirs, des portes, des offrandes, de la maison. « — Et qui est cette grosse là, à qui toutes ces « petites sont à l'environ? — C'est, dit Gagnebeau- « coup, de l'Épargne, qui est le meilleur plant de « tout ce pays. Quand on pressure de ce plant, six « mois après il n'y a pas un de ces *Messieurs* qui « ne s'en sente[1]. »

Nous laisserons de côté les longues et obscures allégories *de la Quinte Essence et de Entelechie*, qui ne sont que secondaires, tout en étant écrites d'une verve entraînante, pour arriver à la conclusion du livre. Elle est magistrale, et digne en tous points du maître qui écrivit l'invocation de Gargantua au *Grand Dieu créateur et servateur de toutes choses*.

[1] *Pantagruel*, V, XVI.

Il ne nous appartient pas de nous livrer à une plus longue appréciation des doctrines de Rabelais. Ce serait une téméraire entreprise, et devant laquelle nous nous récusons modestement, que celle de prononcer sur les tendances d'un pareil génie. Nous n'avons pu que signaler aux différentes phases de sa vie les modifications que subit son esprit. Elles se reflètent fidèlement dans son œuvre, qui, plus que tout autre livre, est un livre intime dans lequel on sent vivre l'âme de l'auteur. Quant à écrire un traité que l'on intitulerait « l'Esprit de Rabelais, » ce nous semblerait une chose prétentieuse et inutile.

Philosophe, et joyeux philosophe, ni stoïcien ni épicurien, mais sage, Rabelais ne pouvait être que lui-même, le fondateur et le chef du Pantagruélisme.

Tel il passa les dernières années de sa vie, les seules calmes et tranquilles peut-être dont il jouît depuis qu'il était au monde. Établi à Meudon, non loin de la cour, et près de ceux de ses amis que la mort avait épargnés, il consacrait tout son temps à ses paroissiens. La tradition, qui ne ment pas toujours, nous le représente entouré de ses ouailles, et apprenant à lire et à chanter aux enfants du pays. La vieillesse, arrivant, lui rendait doux ce repos si lentement, si tardivement acquis.

Visité par de nombreux voyageurs, il recevait

volontiers dans sa retraite les gens des environs et ceux de Paris. « Allons à Meudon, disait-on long-« temps après sa mort, nous y verrons le château, « la terrasse, les grottes, et M. le curé, l'homme du « monde le plus revenant en figure, de la plus belle « humeur, qui reçoit le mieux ses amis et tous les « honnêtes gens, et de meilleur entretien. »

Les bruits des discordes civiles et religieuses n'arrivaient que très-affaiblis aux oreilles du vieil athlète. Plus heureux que son ami Marot, Rabelais ne mourut pas en exil, et ses restes reposèrent ailleurs que dans une froide terre étrangère. Né au cœur de la France, mais vivant presque sans cesse à Paris, c'est là qu'il vint mourir, au milieu de ce foyer ardent, comme Molière, comme Voltaire, comme eux honni des faux dévots, adoré par ses adeptes à l'égal d'un dieu.

Au printemps, en avril 1553, selon la légende, il mourut dans une maison de la rue des Jardins.

Que dire de sa fin, et surtout qu'en penser? Il se fit un grand bruit autour de sa tombe encore ouverte. Quelques-uns de ses amis, les timorés, racontèrent qu'il eut une mort édifiante, tout comme plus tard on prétendit que Voltaire s'était confessé. D'autres racontent ainsi la mort du grand penseur, et cette tradition nous paraît la plus vraisemblable.

Il était sur le seuil de la mort, un instant seul le séparait de l'éternité. Un page entra, qui venait de

la part d'un grand personnage demander des nouvelles du malade : « Dis à monseigneur en quelle « galante humeur tu me vois : je vais querir un « grand *peut-être*. » Et avant de mourir, il recueillit ses forces pour s'écrier : « Tirez le rideau, la « farce est jouée ! » Le prêtre qui l'avait confessé et administré publia partout qu'il était mort ivre !

Rabelais allait à la recherche du grand PEUT-ÊTRE, sa dive Bacbuc à lui, à la recherche de la Vérité, voulant boire à ses sources ; et quand il partit, on aurait pu lui dire ce qu'il disait à ses voyageurs :

Allez, ami, en protection de cette Sphère intellectuelle de laquelle en tout lieu est le centre, et n'a en aucun lieu circonférence, que nous appelons Dieu. Allez, de par Dieu qui vous conduise, a Dieu[1]. »

[1] *Pantagruel*, V, XLVIII.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



